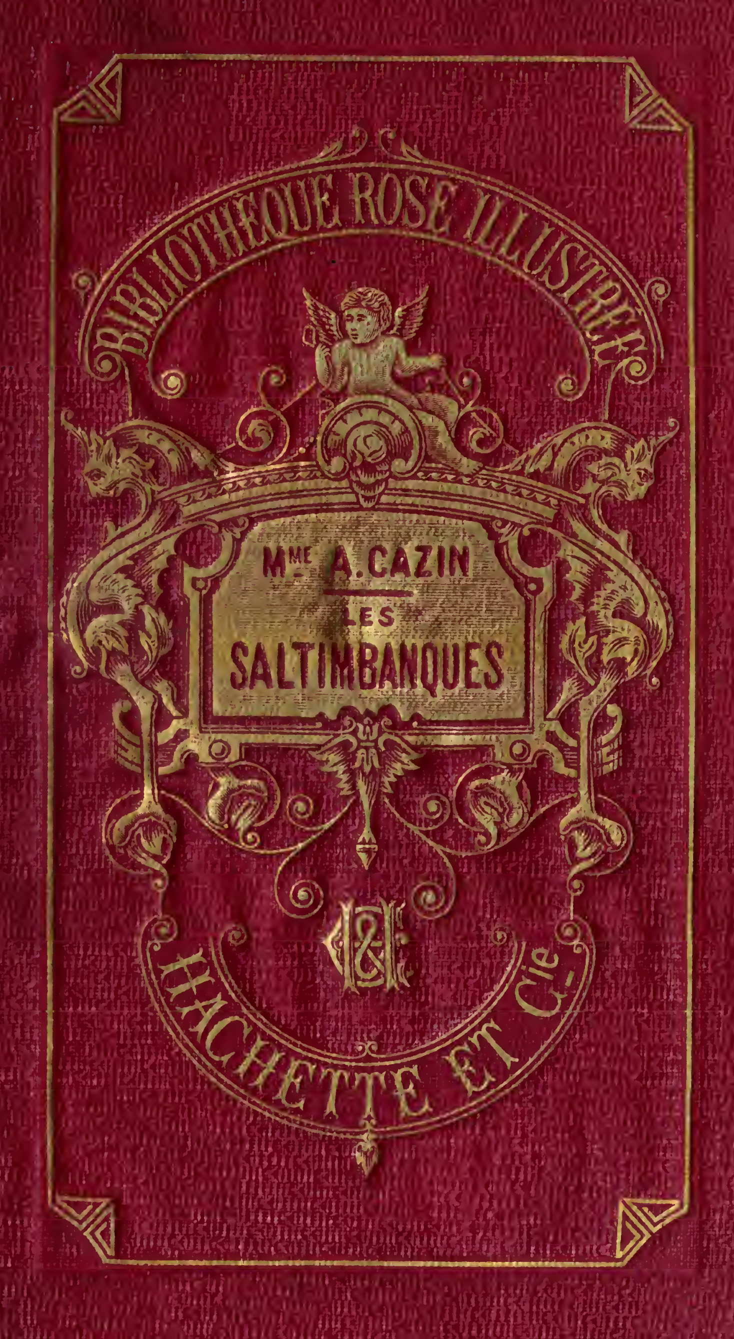
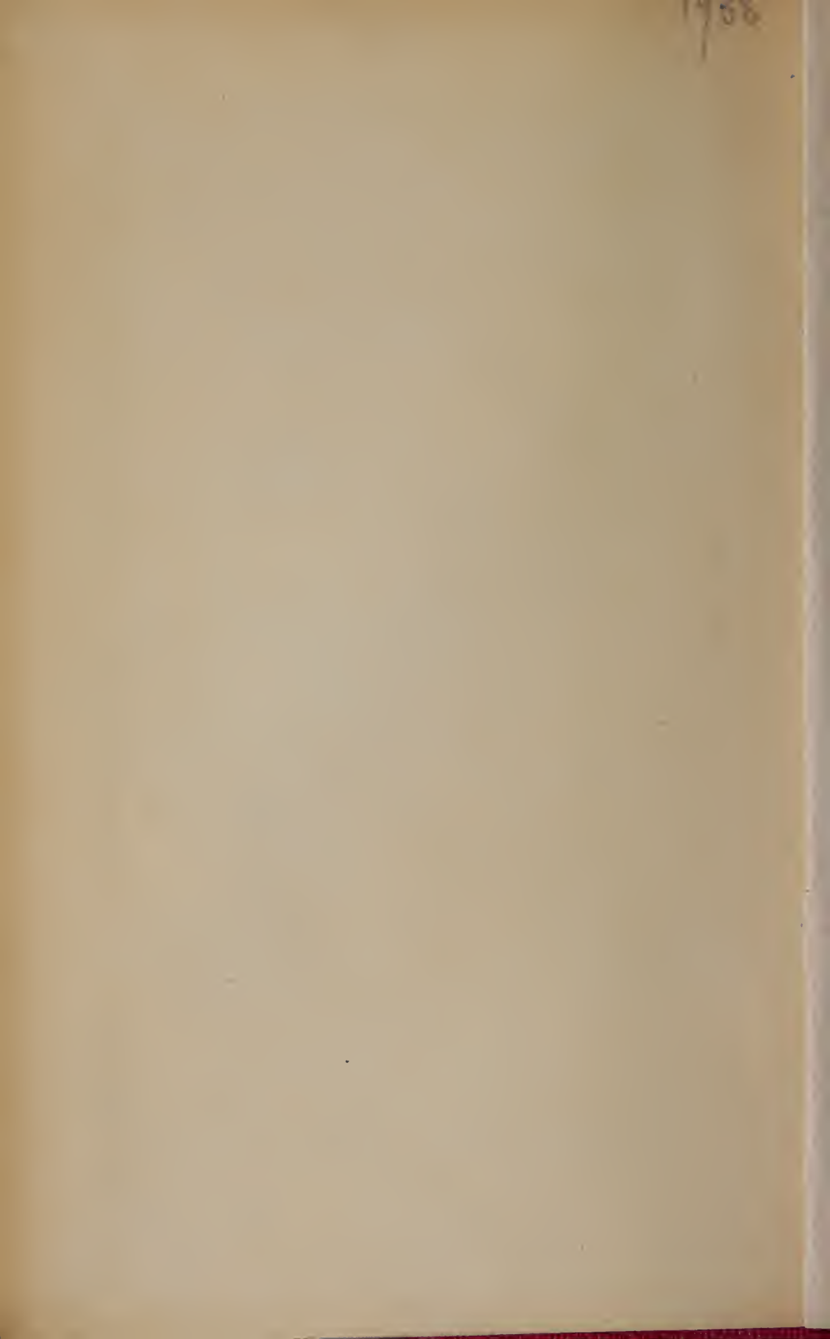

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE
Mme A. CAZIN
LES
SALTIMBANQUES
HACHETTE ET Cie

Donné par Bon Papa à

Marie [illegible] [illegible] pour

son prise d'[illegible].

Août 1[illegible]0



LES

SALTIMBANQUES

OUVRAGES DE Mme J. CAZIN

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

Les Petits montagnards; 5e édition. Un volume illustré de 51 gravures d'après G. Vuillier.

Un Drame dans la montagne; 5e édition. Un volume illustré de 33 gravures d'après G. Vuillier.

Histoire d'un pauvre petit; 6e édition. Un volume illustré de 40 gravures d'après Tofani.

L'Enfant des Alpes; 6e édition. Un volume illustré de 33 gravures d'après Tofani.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Perlette; 4e édition. Un volume illustré de 56 gravures d'après Myrbach.

Les Saltimbanques; 6e édition. Un volume illustré de 66 gravures d'après Eugène Girardet.

Le Petit chevrier. Un volume illustré de 39 gravures d'après G. Vuillier.

Les Aventures de Jean le Savoyard; 4e édition. Un volume illustré de 51 gravures d'après Slom

Les Orphelins bernois; 4e édition. Un volume illustré de 60 gravures d'après J. Girardet

Nobles cœurs; 2e édition. Un vol. illustré de 46 gravures d'après Tofani.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Prix de chaque volume, format in-16, broché. . . 2 fr. 25
Cartonné en percaline rouge, tranches dorées. . . 3 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

La Roche maudite; 7e édition. Un volume in-8, avec 26 gravures, broché. . . . . 2 fr.

Cartonné percaline, tr. dorées. . . . . 3 fr.

Ouvrage couronné par l Académie française.

1805-07. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 2-08.



Mosco lui ordonna de monter la garde (page 121).

LES SALTIMBANQUES

SCÈNES DE LA MONTAGNE

PAR

Mme JEANNE CAZIN

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 64 VIGNETTES

PAR EUG. GIRARDET

SIXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1908

A

MADAME L. PASTEUR

HOMMAGE

DE RESPECTUEUSE RECONNAISSANCE



I

L'incendie.

C'était minuit, et les habitants du hameau de Combe-Fleurie dormaient profondément. Tout à coup leur repos fut troublé par un roulement de tonnerre épouvantable, suivi d'un second, puis d'un troisième, et enfin de grondements formidables qui se succédèrent sans interruption. La montagne était en feu, et ses échos répétaient les éclats de la foudre menaçante.

Les hommes se levaient, tandis que les femmes

et les enfants se cachaient sous leurs couvertures ou se mettaient à genoux, les yeux fermés pour ne pas voir les éclairs qui sillonnaient le ciel, jetant une lueur blafarde jusqu'au fond des chambres. En même temps le vent s'élevait, chassant devant lui des tourbillons de poussière, faisant trembler les chalets de la cave au grenier, brisant les fenêtres ouvertes qui s'émiettaient dans un fracas de vitres cassées, démolissant tout sur son passage, arrachant des toits anselles et tavaillons, qui s'envolaient au loin comme des fétus de paille.

De tous les habitants de ce hameau, que l'ouragan semblait vouloir mettre en pièces, le plus misérable était sans contredit la pauvre Maria, qui avait perdu son mari l'année précédente, et qui était restée sans ressources avec cinq enfants.

Elle se tenait debout, depuis le commencement de l'orage, auprès des berceaux de ses trois derniers, qui tremblaient de peur et criaient de toute la force de leurs poumons. Les deux aînés, Hermine et Sylvain, s'étaient levés et l'aidaient à consoler Lina, Marc et Pierre; mais leurs efforts réunis n'aboutissaient pas, tant les pauvres petits étaient affolés par l'orage.

« Si nous les promenions un peu, maman? dit la petite Hermine.

— Tu as raison; c'est une bonne idée! » lui

répondit sa mère en enlevant Lina de son lit; elle la choisissait comme étant la plus lourde.

Petit Pierre ne voulait jamais se laisser bercer que par sa Mine chérie, et celle-ci le prit dans ses bras, laissant Marc à Sylvain.

Mais Maria était épuisée par les privations de toute sorte qu'elle s'imposait pour donner le plus possible à ses enfants; bientôt elle dut s'asseoir avec Lina sur ses genoux. L'orage fatiguait beaucoup les nerfs affaiblis de la pauvre femme; elle se sentait défaillir.

« Sois bien sage, Lina, fit-elle en embrassant sa petite fille; je n'ai plus la force de te porter dans mes bras; tu es trop grande.... »

Mais elle n'en put dire davantage, brusquement secouée par une commotion étrange qui lui enleva l'usage de ses sens.

En même temps la maison craquait de toutes parts, les meubles se déplaçaient, les enfants tombaient pêle-mêle dans la chambre.

L'aînée de la famille, celle que sa mère et ses frères appelaient Mine, par abréviation, fut la première à se relever et à retrouver son sang-froid. Elle n'avait que neuf ans, mais elle était bien au-dessus de son âge par la raison.

D'après ce qu'elle avait souvent entendu raconter à propos des orages, elle pensa tout de suite que la foudre venait de tomber sur la maison.

Cette idée lui sembla épouvantable, et elle crut la situation désespérée. Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant; tout de suite elle songea qu'il fallait fuir le chalet, qui pouvait d'un instant à l'autre les ensevelir sous ses décombres.

« Sylvain! maman! cria-t-elle, relevez-vous vite, et sauvons-nous avec les enfants.... C'est le tonnerre qui est tombé chez nous.... »

Son frère seul lui répondit; il était encore tout abasourdi.

« Et maman qui ne dit rien!... Oh! mon Dieu!... » s'écria Hermine en se dirigeant à tâtons vers l'endroit où elle l'avait vue assise avant la catastrophe.

Elle la cherchait en vain, quand, tout à coup, une grande lueur envahit la chambre.

Hermine courut à la fenêtre et reconnut avec un effroi indescriptible que c'était la grange voisine qui brûlait.

« Le feu! le feu! » dit-elle tout éperdue, en se retournant vers les siens.

Alors elle vit d'un coup d'œil, à la lumière rouge des flammes, ses petits frères et sa sœur qui s'agitaient par terre, en criant, et sa mère, toute pâle, sans mouvement : tombée de sa chaise, la pauvre femme restait étendue et comme morte sur le plancher.

Instinctivement la petite fille courut à la porte

donnant sur le dehors, l'ouvrit et se mit à crier de toutes ses forces :

« Au secours! au secours!... »

Mais les gens qui passaient devant elle, à demi vêtus, ne songeaient qu'à préserver de l'incendie ce qu'ils avaient de plus précieux, et ils n'écoutaient point les appels de la pauvre enfant.

Hermine comprit tout de suite qu'il ne fallait compter sur aucun secours, et, rentrant dans la chambre, elle cria à Sylvain de prendre un des petits et de la suivre.

Son frère semblait ne rien comprendre à ce qui se passait autour de lui. Elle dut le secouer et lui mettre un enfant dans les bras; ayant pris elle-même le petit Pierre, elle entraîna Sylvain dehors, par son bras resté libre, et courut ainsi avec lui jusqu'au milieu du pré voisin.

« Tu vas t'asseoir et rester là, dit-elle en lui mettant sur les genoux les deux bébés; moi, je vais chercher Lina. »

Quelques instants après, elle était de retour avec sa petite sœur, plus morte que vive.

« Es-tu mieux maintenant, Sylvain? demanda-t-elle.

— Il me semble que je me réveille d'un lourd sommeil, répondit-il.

— Secoue-toi, je t'en prie; il y va de la vie de notre mère.... Elle est toujours sans connais-

sance.... Il faut que tu viennes m'aider pour que nous la transportions jusqu'ici; sans quoi elle périra dans les flammes : le toit brûle maintenant! »

Ces paroles, qu'elle prononçait très vite, avec la terreur fébrile qui l'agitait, achevèrent de rendre à Sylvain les forces dont il avait besoin en ce moment. Il se leva et suivit sa sœur, qui n'oublia pas de recommander aux trois petits de l'attendre là sans bouger.

« On va revenir tout de suite! » leur disait-elle en les quittant pour voler au secours de sa mère.

La pauvre femme était encore incapable de se mouvoir quand ses deux enfants arrivèrent auprès d'elle, pour la sauver d'un péril imminent : déjà les vitres volaient en éclats, et les flammes léchaient l'intérieur de la chambre par la fenêtre béante.

Sylvain prit sa mère par les jambes, tandis qu'Hermine la soulevait par les épaules, et tous deux, haletants d'inquiétude et à moitié asphyxiés, se dirigèrent au plus vite vers la porte, que le feu n'avait pas encore atteinte.

Portant avec précaution leur précieux fardeau, ils rejoignirent enfin leurs petits frères, qui pleuraient et sanglotaient.

Leurs cris rappelèrent à la vie la pauvre

femme, qui ne savait plus où elle en était; elle fondit en larmes en apprenant ce qui venait de se passer, et serra sur son cœur Hermine et Sylvain.

En se retrouvant avec ses cinq enfants, elle oubliait la misère noire qui les menaçait tous.

Avant de pouvoir se rendre compte que l'incendie était en train de lui dévorer ses dernières ressources, la malheureuse femme eut un autre souci qui l'absorba entièrement. A peine commençait-elle à se remettre qu'elle eut à soigner à son tour la courageuse fillette qui venait de sauver toute la famille; maintenant que le devoir ne la soutenait plus, Hermine ressentait le contrecoup de tant d'émotions poignantes, et sous l'effet d'une réaction nerveuse elle tremblait et sanglotait à présent, dans les bras de sa mère.

En ce moment la pluie commençait à tomber, et Maria ne s'en apercevait pas en voyant souffrir sa fille bien-aimée.

« Calme-toi, Mine, mon enfant », lui disait-elle en l'embrassant.

Mais une autre voix répondit à la sienne :

« Tu es donc là, Maria?... Et tes enfants, les as-tu?... je vous cherche partout!

— Ah! c'est l'oncle L'heureux... Venez vite!... nous sommes ici. »

Bientôt s'approcha d'elle un grand vieillard,

encore droit et vigoureux malgré ses cheveux blancs. Aux lueurs de l'incendie qui rougissait l'atmosphère, il vit tout de suite que sa petite-nièce avait une crise de nerfs.

Il courut chercher de l'eau dans son chapeau, à la source voisine, puis s'empressa de revenir et d'aider à soigner la malade, tout en écoutant le récit de son dévouement que Maria lui faisait en pleurant.

Enfin Hermine se remit peu à peu, et, après une nouvelle scène d'attendrissement, qui se termina par des baisers, toute la famille se calma.





II

Dévouement.

L'heureux et Maria se consultèrent alors tristement pour savoir où trouver un asile.

Tous les chalets du hameau, groupés les uns auprès des autres, flambaient comme un feu de la Saint-Jean, au milieu des cris de désolation des habitants.

Il n'y avait pas moyen d'arrêter l'incendie, qui gagnait toujours. Tous ces malheureux allaient se trouver sans refuge.

Une seule habitation, située un peu à l'écart, était restée intacte; entièrement construite en pierres, cette maison, qu'on appelait dans le pays le Château, semblait défier les atteintes du feu, et les flammèches que le vent apportait jusqu'à elle s'éparpillaient en vain sur les quatre faces

du toit pyramidal, et s'éteignaient dans la nuit, n'ayant aucune prise sur la couverture d'ardoises.

Une vieille femme, à moitié paralysée, habitait seule cette grande maison, qui aurait pu, au besoin, donner asile à tous les habitants du hameau. Célèbre par son avarice à dix lieues à la ronde, la Richarde était la propre sœur de L'heureux, et par conséquent la tante de Maria.

Ce fut chez elle que le vieillard voulut conduire Maria et sa petite famille, pour les mettre à l'abri. Mais elle jeta les hauts cris en les voyant arriver dans sa maison, qui pouvait cependant les loger tous sans la gêner.

L'heureux se fâcha, Maria supplia, les enfants se mirent à pleurer : rien ne put toucher cette vieille avare qui n'aurait su se remuer dans son lit, mais qui avait du moins la tête assez libre pour faire souffrir ceux qu'elle aurait dû secourir.

« Cinq enfants!... cinq enfants! s'exclamait-elle, je ne veux pas de toute cette marmaille.... Est-ce que les aînés ne pourraient pas du moins gagner leur vie?... Quels petits fainéants! »

Elle les aurait volontiers envoyés mendier sur les routes; mais elle se retenait, pour ne pas trop mécontenter Maria, qui serait partie avec eux, et elle avait absolument besoin de ses services, car sa cupidité l'empêchait de se donner

une domestique. Si son frère et sa nièce n'avaient pas voulu se partager les soins que réclamait son état, elle serait morte de faim dans son lit.

L'heureux coupa court aux injures de la vieille femme en emmenant coucher Maria et ses petits-neveux dans trois des nombreuses chambres vides de la maison. Le repos leur était absolument nécessaire, et il se réservait de veiller sa sœur et de chercher à la calmer.

Malgré cette précaution, Hermine et Sylvain, pas plus que leur mère, ne purent fermer les yeux de la nuit. La pluie tombait maintenant à torrents; mais il était trop tard : le feu avait accompli son œuvre, et la ruine était irréparable.

Dès qu'il fit jour, la veuve et ses deux aînés s'empressèrent de sortir pour voir l'étendue de leur désastre. Hélas! il ne pouvait être plus grand! De leur chalet rien n'était resté. Plus de linge, de vêtements, de provisions. Maintenant il n'y avait à la place de la maison qu'un amas de poutres noircies, de meubles éventrés, de lits calcinés et de débris de toute sorte, dont il était impossible de reconnaître la forme, et, jetés çà et là dans les décombres, de la vaisselle cassée, des couvertures brûlées et noircies, n'ayant plus de consistance. A des clous étaient encore attachés des chiffons informes qui indiquaient

que là se trouvait suspendue avant l'incendie la garde-robe de la famille. Maria aperçut son grand chaudron de cuivre gisant au milieu de la cuisine, tout bosselé par le feu et les chocs qu'il avait reçus. Autour de lui se trouvaient éparpillés casseroles et poêlons, dans le plus piteux état.

De tant d'objets amassés pièce à pièce par les grands parents, et conservés avec un soin pieux par Maria, aucun n'avait été épargné. Les choses indispensables, aussi bien que celles qui étaient précieuses à la veuve par les souvenirs qu'elles retraçaient à son cœur, en lui parlant des êtres aimés et disparus, tout s'était anéanti dans cet épouvantable sinistre.

La pauvre femme ne put supporter le spectacle de sa ruine. Vieillie de dix ans, le front baissé et la taille courbée, se soutenant à peine, elle retourna en pleurant vers la demeure de sa tante, pour y retrouver ses petits enfants qu'elle avait laissés endormis.

Elle était si troublée qu'elle oublia de rappeler Hermine et Sylvain, et les abandonna sur le théâtre de l'incendie, sans y faire attention.

Lina, Marc et Pierre dormaient encore, calmes et souriants, quand elle arriva auprès d'eux. Leur tranquillité inconsciente faisait un tel contraste avec l'horreur de la situation qu'elle ne put s'empêcher de fondre en larmes; ils se

réveillèrent au bruit de ses sanglots, et alors elle les pressa sur son cœur, ce qui lui fit du bien et ranima son courage. Elle songea qu'elle ne devait pas se laisser abattre, pour avoir la force de soutenir sa famille, et commença par retenir ses larmes en voyant que ses chers petits se mettaient à pleurer aussi, sans savoir pourquoi, simplement parce qu'ils lui voyaient du chagrin.

Hermine et Sylvain tardaient à rentrer, et Maria se fit encore des reproches à leur sujet. Pourquoi les avait-elle abandonnés à côté des décombres? Ils pouvaient être écrasés, ou tout au moins blessés, au milieu de ces ruines calcinées, toutes prêtes à tomber.

Elle partait pour les chercher, quand ils apparurent, et, à son grand étonnement, elle leur trouva l'air presque joyeux.... Que s'était-il donc passé?...

« Ne te tourmente plus, maman! s'écria Hermine en lui sautant au cou pour l'embrasser.... Nous venons de rencontrer Mosco, qui est très ému de notre malheur, et qui nous plaint beaucoup. Il dit que tu ne pourras jamais te tirer d'affaire si l'on ne vient à ton secours, et pour sa part il veut bien se charger de Sylvain et de moi. Il nous prendrait en service, de sorte que nous pourrions t'aider, en t'envoyant nos gages, au lieu d'être une grosse charge pour toi, et aussi

un embarras, puisque la grand'tante ne cesserait de te faire des reproches à notre sujet, comme ce matin.... Si nous travaillons, au contraire, elle ne pourra plus dire que nous sommes des petits fainéants! »

La physionomie de Maria, tandis que sa fille parlait, n'exprimait pas la satisfaction que celle-ci avait cru lui causer. Elle éprouvait au contraire un grand serrement de cœur en apprenant la proposition de Mosco, un Italien qu'elle savait depuis la veille à Combe-Fleurie, où il était venu voir sa sœur Tolia, mariée à un homme du pays. Pourtant Mosco avait la réputation d'être un brave homme et de gagner beaucoup d'argent en exerçant le métier de marchand de bestiaux.

Sur ces entrefaites, L'heureux arriva, et la petite fille lui raconta ce qu'elle venait de dire à sa mère.

Le vieillard avait la meilleure opinion de l'Italien, et puis il pensa qu'il n'aurait aucune peine à décider sa sœur à garder Maria et les trois derniers, du moment que les aînés seraient placés ailleurs et gagneraient leur vie.

« Il faut apprendre cette nouvelle à la tante! » dit-il en entraînant toute la petite famille dans la chambre de l'infirme.

A peine avait-il répété le récit d'Hermine à la

vieille avare que Mosco entra lui-même dans la pièce, où il les trouva tous ensemble.

Alors, d'un air bon enfant qui lui était habituel, il leur dit qu'il était bien fâché du malheur qui frappait Maria et sa famille.... Une si excellente femme!... de si braves enfants!... On ne pouvait faire autrement que de chercher à les aider... et justement il avait besoin en ce moment d'une jeune bonne pour garder un petit neveu sans parents qu'il avait recueilli; quant à Sylvain, il l'utiliserait pour soigner les bêtes qu'il achetait pour les revendre.

« On ne peut mieux parler, ma nièce, fit L'heureux, et je t'engage à accepter les propositions de cet honnête homme.

— Ah! s'ils étaient plus âgés, s'écria Maria, je ne demanderais pas mieux que de confier mes enfants à Mosco; mais ils sont si jeunes!... Et puis, encore, si c'était pour vivre dans un village voisin!... mais Mosco demeure très loin!... les pauvres petits seraient malades que je ne pourrais me rendre auprès d'eux pour les soigner!... Non! malgré tout le désir que j'aurais de profiter de sa bonté, je ne crois pas que ce soit possible.

— Vous vous effrayez bien à tort, riposta Mosco avec bonhomie, je ne demeure pas si loin que cela : on est encore bien vite arrivé

chez nous, allez!... Et puis Mine et Sylvain seront trop bien soignés pour tomber malades : nous adorons les enfants, ma femme et moi, et, comme nous n'en avons que deux, cet accroissement de famille sera un vrai bonheur pour nous. Quand je les ramènerai ici, l'année prochaine, en venant faire une visite à ma sœur, vous verrez quelle santé superbe ils auront.... C'est qu'on ne manque de rien à la maison : on a tout à gogo, au contraire.

— Tu vois bien, ajouta L'heureux, que les enfants seront mieux avec Mosco qu'avec toi!... Si tu t'obstines à les garder, par une sorte d'égoïsme maternel, ce ne sera pas bien, vraiment!... Tu perdras dans mon estime : on ne doit aimer ses enfants que pour eux. »

La pauvre veuve ne trouvait rien à répondre et ne protestait plus que par ses larmes. Malgré sa répugnance instinctive, elle dut enfin céder aux instances de L'heureux, et autoriser Mosco à emmener les enfants.

L'Italien parut enchanté de cette première victoire, mais il ne s'en contenta point; il déclara aussitôt qu'il fallait préparer tout de suite les enfants pour le départ, car il comptait se mettre en route aussitôt après le dîner de midi. Il paraissait maintenant très pressé de quitter Combe-Fleurie.

« Oh! pour le coup, c'est impossible! s'écria la pauvre mère avec des sanglots, et les mains jointes, pour supplier.... Non! je ne puis leur permettre de partir immédiatement!... Il faut au moins me les laisser quelque temps encore, pour que je puisse m'habituer à l'idée de cette séparation....

— Au contraire! fit L'heureux, je trouve qu'il vaut mieux brusquer les choses.... Plus elles traîneront, plus tu souffriras.

— On voit bien que vous n'avez jamais eu d'enfant, mon oncle!... Mais vous, Mosco, qui en avez et qui les aimez, vous devez mieux me comprendre.... Vous pouvez vous imaginer la douleur que j'endure en pensant que je n'aurai plus auprès de moi les chers enfants dont l'affection me rend seule la vie moins amère, depuis que j'ai perdu leur père.... Et vous devez trouver avec moi qu'il serait trop cruel de me les enlever aujourd'hui, quand je suis encore sous le coup d'un nouveau malheur, quand je viens de voir brûler mes dernières ressources, le toit de mes enfants!... »

La pauvre femme n'en put dire davantage, tant elle était suffoquée par les larmes.

« Je compatis à votre douleur, et je suis désolé de vous faire de la peine, reprit Mosco dès qu'elle fut en état de l'entendre; si je le pouvais,

je me ferais un plaisir de retarder mon voyage de quelques jours pour vous être agréable; mais ma femme m'attend impatiemment en Italie, où des affaires pressantes me réclament aussi.... C'est le moment d'acheter les troupeaux de moutons, pour les envoyer dans les pâturages des montagnes. Malgré tout mon désir de vous contenter, je ne saurais faire autrement que de partir tout à l'heure.

— Cela se comprend! dit L'heureux.... Allons, ma bonne fille, continua-t-il en se tournant vers sa nièce, un petit effort de courage, je t'en supplie!... Sacrifie-toi une fois de plus pour tes enfants.... Vois combien Mine et Sylvain sont raisonnables! Ils te donnent l'exemple!... Ils sont enchantés de pouvoir se dévouer pour la famille, car, s'ils vont gagner leur vie avec Mosco, ta tante te gardera chez elle avec tes derniers, tandis qu'elle ne pourrait se décider à vous avoir tous les six... »

A ces mots Sylvain et Hermine se jetèrent dans les bras de leur mère :

« Ah! maman! laisse-nous partir, nous t'en supplions! s'écrièrent-ils ensemble.... Pense à nos petits frères et à Lina, qui seraient obligés de tendre la main, puisqu'ils ne peuvent pas travailler....

— Est-ce qu'ils ont raison, ma tante? demanda

la pauvre femme à l'avare; est-ce que vous ne voulez pas absolument nous permettre à tous de rester avec vous; nous vous aimerions tant! nous vous soignerions si bien!...

— Assez! assez! fit la vieille impatientée.... Tu devrais le savoir : je ne te permettrai jamais d'élever tes enfants dans la paresse.... Que ceux qui sont en âge de gagner leur vie se mettent au travail, n'importe où. »

La malheureuse mère sentait son cœur se briser en voyant s'envoler sa dernière espérance. Maintenant elle était complètement vaincue!... Elle n'avait plus qu'à solliciter la bonté de Mosco pour ses enfants.

« Vous en aurez bien soin, vous me le promettez? s'écria-t-elle.... Pensez donc, ils ont toujours été si aimés!... Que feraient-ils s'ils ne rencontraient pas de l'affection dans votre famille?... Et puis ils ne sont pas forts!... Sylvain surtout!... J'ai eu tant de peine à l'élever, si vous saviez.... Il faudra bien les ménager?

— Tu ne te rappelles plus qu'il t'a déjà dit qu'il les traiterait comme ses enfants? fit L'heureux d'un ton de reproche.... Excusez-la, Mosco....

— Oh! je ne m'offense pas des craintes si naturelles de cette pauvre mère, riposta l'Italien avec un accent bien senti.... C'est si naturel!... Du courage! et soyez pleine de confiance en moi, dit-il

encore à Maria, en lui tendant la main ; je reviendrai tout à l'heure chercher vos enfants. »

Il partit, et Maria, tout éplorée, s'empressa de faire manger Hermine et Sylvain, et de leur préparer quelques provisions de route, que L'heureux sut arracher à l'avarice de sa sœur.

Ses préoccupations pour les petits voyageurs calmèrent un moment cette excellente mère ; mais quand vint le moment du départ on ne put les lui arracher sans peine.

Ce fut une scène déchirante, qui coûta bien des larmes à la malheureuse veuve et aux deux enfants, quoique ceux-ci eussent pris la résolution de se dévouer avec courage au salut de la famille.

Enfin L'heureux prit Hermine et Sylvain par la main et les remit à Mosco, qui s'éloigna bien vite. Celui-ci était visiblement pressé de partir. Les pauvres enfants durent donc se mettre en route tout de suite avec leur nouveau maître, qui les fit marcher très vite et bien longtemps sans s'arrêter.

Il faisait nuit déjà quand l'Italien et les deux orphelins arrivèrent à Saint-Alban-des-Neiges, un hameau situé sur la montagne. Ils s'y arrêtèrent dans une misérable auberge, où tout le monde dormait déjà.

Mosco réveilla la vieille hôtesse, pour lui de-



Ce fut une scène déchirante.

mander quelque chose à manger; puis il fit coucher le frère et la sœur sur une paillasse. Mais les deux enfants étaient si agités qu'ils dormirent fort mal, quoiqu'ils fussent harassés de fatigue.

Ils commençaient à sommeiller, quand Mosco vint les chercher, avant le lever du jour, pour continuer leur voyage. Ils le suivirent et furent bien étonnés de le voir rejoindre, sur la route, une voiture et des animaux, qu'ils ne distinguèrent pas très bien, dans le brouillard du matin. Ils virent mieux un garçon et une fille, qui s'approchèrent d'eux pour les regarder. Mosco leur dit que c'étaient son fils et sa fille.

Un ours, un âne et des chiens, autour d'une voiture traînée par une maigre haridelle, et qui contenait des singes et bien d'autres choses, voilà ce que découvrirent Hermine et Sylvain en s'approchant du groupe qu'ils avaient vu d'abord confusément.

Mosco, le prétendu marchand de bestiaux, n'était en effet qu'un saltimbanque, un montreur d'animaux savants! Il avait laissé à Saint-Alban-des-Neiges tout ce qui pouvait trahir son métier, afin de faire honneur à sa sœur, mariée à Combe-Fleurie, où il avait prétendu toujours qu'il s'occupait du commerce des bestiaux.

En voyant que leur maître avait un tout autre

état, le frère et la sœur furent très surpris. Ils se demandèrent pourquoi Mosco avait caché la vérité à leur mère; mais ils ne s'en émurent pas autrement, car, dans leur naïve ignorance, ils ne savaient pas ce que c'était qu'un saltimbanque.





III

Deux apprentis.

« Halte! » cria Mosco en s'arrêtant; et tous se hâtèrent de l'imiter.

Ce fut d'abord le pauvre cheval poussif, presque aveugle, qui traînait la voiture; il n'avait pas besoin d'entendre deux fois cet ordre, qu'il salua d'un hennissement timide. Le petit âne savant, qui suivait librement, poussa deux ou trois braiements joyeux et, sans perdre un instant, allongea sa lèvre gourmande vers une touffe de chardons qui se dressait devant lui, sur le bord du chemin.

L'ours, qu'Antonio conduisait en laisse, voulait seul continuer à marcher, et son petit conducteur dut tirer violemment sur la chaîne pour le forcer

à s'arrêter. Mosco vint à son aide, et eut facilement raison de l'animal, qu'il attacha derrière la voiture à un anneau de fer.

Laissant son père s'occuper de l'ours, Antonio s'empressa de dételer le cheval efflanqué, maigre au point que ses os semblaient vouloir percer sa peau. Il n'avait plus qu'un œil, l'autre ayant été crevé par accident, et celui qui lui restait était si mauvais qu'il voyait à peine devant lui. Le jeune garçon dut le conduire sur le pré voisin où l'âne broutait avidement. Les deux chiens s'y trouvaient aussi; ils cherchaient des herbes tendres qu'ils mâchaient du bout des dents.

« Laurella, dors-tu? cria Mosco.

— Je descends », répondit une fillette de douze ans, la sœur cadette d'Antonio. Puis elle passa la tête sous la bâche de la voiture et regarda autour d'elle.

« Eh bien, papa, tes nouveaux pensionnaires, où sont-ils?

— Un peu en arrière, ils ne vont pas tarder à nous rejoindre.... Je les aperçois là-bas qui traînent la jambe.... Ce n'est pas étonnant! voilà quatre heures qu'ils marchent, et c'est long pour des enfants qui n'ont jamais quitté leur village, surtout après la grande étape que nous avons faite hier.... Et toi, pourquoi ne descends-tu pas?

— Faut-il te passer les singes?

— Non! tout à l'heure. Pour le moment viens nous aider à préparer le dîner. »

Pendant ce dialogue, Mosco et son fils avaient déjà descendu un petit fourneau et une marmite.

Laurella sauta de la voiture, et au même moment les deux retardataires rejoignirent le gros de la troupe.

« Vous êtes donc très fatigués, leur dit Mosco en riant.... Allez-vous avoir la force de nous aider à ramasser du bois mort pour cuire la soupe? »

Hermine se mit à sourire en faisant de la tête un signe d'assentiment, et Sylvain souleva son chapeau de feutre grossier en disant :

« Oui, monsieur!

— C'est bien! je vois que vous êtes courageux.... A la bonne heure!... Maintenant, tous en route! »

Ils n'avaient pas à aller loin. A une centaine de pas se trouvait une forêt où le bois mort foisonnait, car on était au commencement d'avril. Au milieu des fourrés épais on voyait même encore des flaques de neige, quoique sur la route ensoleillée il fît très chaud, à présent que midi approchait.

Les petits Valaisans se distinguèrent par leur ardeur à chercher les morceaux de branches sèches; ils les choisissaient en connaisseurs; on

voyait que c'était bien leur affaire, qu'ils avaient l'habitude de cette besogne-là.

Ils eurent vite fait deux fagots qui pouvaient suffire à cuire le repas.

Mosco et son fils en avaient ramassé autant qu'eux; quant à Laurella, elle s'était amusée à regarder la végétation naissante.

« Retournons au fourneau, dit Mosco; nous ne manquerons pas de combustible pour faire la soupe. »

Les petits montagnards prirent leurs fagots, à l'exemple du maître et de son fils. Seule Laurella resta les mains vides, derrière les autres, en cherchant des yeux dans les hauts sapins, comme si elle eût voulu voir les oiseaux qui chantaient le printemps.

« Allons! viens donc, paresseuse! » lui cria son père dès qu'il fut arrivé près du fourneau avec les trois autres enfants.

Mais elle dédaigna de répondre. Il fallut que Mosco l'appelât plusieurs fois pour la décider à revenir.

« A quoi penses-tu? lui dit-il. Dépêche-toi d'éplucher les pommes de terre avec ta camarade, pendant que, les garçons et moi, nous allons chercher de l'eau et nous occuper de nos bêtes.

— Je ne veux pas faire la cuisine maintenant que nous avons une servante. Elle ne s'y

prend pas mal du tout, regarde;... et toute seule elle viendra bien à bout d'éplucher quelques légumes. »

Mosco ne répondit rien et s'éloigna en sifflant.

A peine avait-il tourné le dos que Laurella s'occupait de sa toilette. Elle sortit un peigne de sa poche et se mit à se coiffer. Ses beaux cheveux noirs, qui frisaient naturellement, s'étaient emmêlés pendant son sommeil; il s'agissait de les lisser et de les enrouler autour de ses doigts, ce qui suffisait pour en former de longues boucles brillantes.

Puis elle brossa et défripa sa robe, qui était en velours rouge. Ce n'était plus qu'une vieillerie, que ses parents avaient dû acheter à quelque chiffonnier, mais sa couleur et ses reflets soyeux seyaient bien à la petite Italienne, qui compléta sa toilette en posant sur sa tête un grand chapeau de velours nacarat.

Ensuite elle se tourna vers sa compagne, qui épluchait toujours les pommes de terre.

« Suis-je bien coiffée, Mine? » lui demanda-t-elle.

L'enfant, qui n'osait parler, lui fit oui par signe, tandis que ses yeux lui montraient bien qu'elle la trouvait superbe.

Laurella avait une de ces beautés étranges qui excitent l'admiration sans attirer la sympathie.

Aussi la petite paysanne baissa-t-elle promptement la tête sous le regard un peu dur des grands yeux de l'Italienne, que surmontaient de longs cils et d'épais sourcils, noirs comme ses prunelles.

Mosco et les deux garçons revenaient en ce moment. Ils rapportaient de l'eau dans tous les vases de l'établissement.

Bientôt la soupe fut sur le feu et confiée aux soins d'Hermine, pendant que Mosco et les garçons menaient boire le cheval et l'âne.

Laurella les suivit pour se rafraîchir les mains et le visage.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que l'orpheline resta seule auprès du grand ours brun, qui l'effrayait beaucoup. Il était attaché à la voiture par une chaîne de fer, mais cette précaution ne la rassurait qu'à demi. S'il allait la rompre et se précipiter sur elle! Instinctivement elle se leva et s'éloigna, en fixant toujours l'animal avec la plus vive inquiétude.

Cosacco n'avait aucune méchanceté dans le caractère, mais il était probablement susceptible, car il parut choqué de la frayeur d'Hermine et se mit à grogner.

Alors la pauvrette eut une peur atroce; se figurant qu'il allait s'élancer et la dévorer, elle se jeta de côté pour s'enfuir, sans le quitter des

yeux, ce qui l'empêcha de regarder où elle mettait les pieds, si bien qu'elle roula dans le fossé; elle voulut se relever pour courir plus loin, mais sa jupe se trouvait accrochée à un buisson : elle crut que c'était l'ours qui la retenait par la robe, et, jetant un grand cri, elle perdit connaissance.

Quelle ne fut pas la surprise de Mosco et des deux garçons, quand ils revinrent avec les bêtes, de ne plus voir l'enfant auprès du fourneau abandonné. La marmite bouillait si fort que l'eau débordait, et le chef de la troupe, qui tenait à son dîner, commença par calmer le feu.

« Nous avons là un fameux cordon bleu! » murmura-t-il.

Un cri déchirant répondit à son exclamation; c'était Sylvain qui venait de voir Hermine étendue dans le fossé : épouvanté de la pâleur et de l'immobilité de sa sœur, il s'était jeté à genoux auprès d'elle et pleurait de tout son cœur.

En deux enjambées son maître le rejoignit, très effrayé de ses cris.

« Elle est morte, monsieur! elle est morte lui dit l'enfant en sanglotant.

— *Povera!* » fit Mosco en examinant la fillette.

Puis, au bout d'une seconde. il dit à Sylvain :

« Calme-toi, elle n'est qu'évanouie.... Nous allons la faire revenir à elle.... Apporte-moi de l'eau.... »

Antonio, qui était accouru aussi, comprit mieux ce qu'il fallait faire. Il courut chercher la cruche, puis une fiole de vinaigre. La petite fille, que Mosco avait étendue sur la route, ne tarda pas à reprendre connaissance. En ce moment ses souvenirs lui revinrent, et d'une voix faible elle demanda : « L'ours?... où est l'ours?... vous l'avez tué?...

— Ah çà ! que veut-elle dire? » s'exclama Mosco, qui n'était pas éloigné de croire qu'elle délirait.

Il fallut quelques minutes pour que tout s'expliquât. Quand le saltimbanque eut compris ce qui s'était passé, il fut pris d'un rire inextinguible.

Enfin il se remit peu à peu, et, allant vers son ours :

« Cosacco, mon pauvre Cosacco, lui dit-il en le flattant, crois-tu que tu as manqué de tuer deux personnes : Mine, de peur, et moi, de surprise!... Vrai ! tu ne t'en serais jamais douté, toi qui es la douceur même!... Cette enfant t'a méconnu, mon bon. Il faut que tu fasses plus ample connaissance avec elle. »

Puis, se tournant vers la petite fille : « N'aie pas peur, Mine, et viens caresser le brave Cosacco, qui est incapable de te faire du mal, j'en réponds. »

Pour lui donner confiance il mettait la main dans

la gueule de son ours, lui tirait les oreilles, le taquinait, et la grosse bête abrutie, qui n'avait réellement plus rien de son naturel sauvage, se laissait faire comme un chien.

« Sais-tu ce que me dit Cosacco? reprit le maître en s'adressant à l'enfant, qui n'avait pas osé faire un pas.... Eh bien, il vient de me raconter que Mine lui a fait peur en le regardant de travers, et qu'il a grogné pour la prier de ne pas le battre, comme il le craignait. »

La petite fille se mit à sourire, mais ne bougea pas.

« Amène-la-moi, Tonio, dit Mosco à son fils,... je veux absolument qu'elle n'ait plus peur de Cosacco. »

Le jeune garçon, qui était plus grand et plus fort qu'Hermine, l'amena toute tremblante auprès de l'ours. Alors Mosco prit sa petite main et la plaça sur le dos de l'animal. Quoiqu'elle fût très effrayée, elle n'osait résister.

« Eh bien, se fâche-t-il?... Vois donc comme il est content!... je lis dans ses yeux qu'il trouve que Mine est bien gentille. Il la croyait méchante. A présent il l'aime beaucoup. Tu n'as plus peur, hein?... »

L'enfant fit non, en riant silencieusement. Elle se sentait réellement rassurée.

« Allons dîner maintenant! » dit Mosco en la laissant libre.

Il mit la marmite par terre pour la laisser refroidir. Puis les enfants et lui-même s'assirent en rond tout autour, en attendant que la soupe fût bonne à manger.

Alors, à brûle-pourpoint, Mosco dit à Sylvain :

« Tu m'as l'air bien lourdaud, mon pauvre garçon; je me demande à quoi je vais pouvoir t'utiliser.... Voyons, que sais-tu faire?

— Garder les vaches et les chèvres, ramasser du bois, sarcler les pommes de terre....

— As-tu fini! interrompit Mosco.... Nous ne sommes pas des cultivateurs!... je te demande si tu sais faire quelque chose qui puisse augmenter l'attraction de ma ménagerie?... Ainsi, par exemple, sais-tu arracher les dents sans douleur? »

Sylvain resta interdit.

« Sais-tu jouer du clairon comme mon fils et ma fille?... ou bien du trombone, du hautbois, de l'ophicléide, du tambour, de la grosse caisse?

— Je saurais peut-être bien tambouriner, dit l'enfant en rougissant.

— Tu crois savoir!... Tu penses qu'il n'y a qu'à taper avec deux bâtons sur une peau tendue!... C'est plus difficile que ça, mon bonhomme.... Cherchons autre chose.... Tu as dû acquérir de la souplesse en courant dans les rochers? C'est une bonne gymnastique!... Fais-

moi voir si tu sais bien grimper à un arbre. »

Sylvain s'élança vers un des peupliers qui bordaient la route. Avec une adresse qui étonnait, de la part d'un enfant à l'air si rustaud, il fut en haut très lestement.

« Descends-le aussi vite que tu pourras, maintenant! »

Sylvain dégringola de l'arbre en moins d'une minute, sautant à pieds joints les trois derniers mètres, les jarrets pliés, d'une façon gracieuse et légère.

« Bravo! mon garçon, nous pourrons briller au trapèze,... je suis content de toi.... Maintenant dînons. »

Laurella voulut d'abord aller chercher les singes dans la voiture.

Puis on mangea la soupe à la gamelle, chacun plongeant tour à tour sa cuillère dans la marmite.

Cette façon de manger parut bien sauvage aux deux petits Valaisans. Pourtant ils n'osèrent manifester leur répugnance. Ils furent d'ailleurs distraits de toute préoccupation par les chiens et les singes, que la vue du repas mettait en liesse. Rien de drôle comme l'expression de gourmandise qu'avaient prise leurs têtes intelligentes. Les deux caniches s'étaient d'abord assis aux côtés de Mosco, tandis que les singes se met-

taient à droite et à gauche de Laurella; mais bientôt un des chiens, voyant que son maître ne lui donnait plus rien, se tourna vers l'orpheline et lui toucha le bras avec sa patte, ce qui signifiait qu'il lui demandait à manger.

« Puis-je lui donner une bouchée? demanda la petite fille à son maître.

— Il ne la prendra pas; il ne veut manger que de ma main. »

Hermine n'osa répliquer, mais elle se demanda pourquoi le chien s'adressait à elle, s'il en était ainsi. Croyant donc que Mosco plaisantait, elle tendit au caniche une petite bouchée de pain.

A sa grande surprise il s'éloigna aussitôt, quoiqu'il eût les yeux brillants de convoitise.

« Quand je te disais que Polluce, ainsi que son frère Castore, d'ailleurs, ne voulait manger que de ma main.

— Et il prendrait ce que je veux lui donner si c'était vous qui le lui offriez?

— Certainement! »

S'emparant alors du petit morceau de pain que tenait l'enfant, il le garda dans sa main en disant au caniche :

« L'as-tu gagné? »

Cette demande parut remplir Polluce de confusion.

« Eh bien, fais le beau et tu l'auras. »

Le brave chien s'exécuta, et son maître lui offrit le morceau de pain, sur lequel il se jeta avidement. Aussitôt Castore, la queue frétillante, s'empressa de faire le beau à son tour, en attirant l'attention de son maître par un aboiement significatif.

« Tu ne veux pas que je fasse de préférence, hein! Castore? et tu te mets à travailler avant que je te le dise.... Mais il fallait attendre mes ordres.... Allons, fais le mort, et tu seras récompensé à ton tour. »

L'intelligent animal obéit à l'instant et reçut son salaire.

Ravis de ce qu'ils venaient de voir, Hermine et Sylvain essayèrent tour à tour d'agir comme Mosco. Ils disaient à l'un des chiens de faire le beau, l'animal obéissait, mais ne voulait pas accepter sa récompense. Ils n'y comprenaient rien, et leur air abasourdi excitait les rires de Laurella.

« Vous ne devinez pas le vrai motif de leur refus? demanda Antonio.

— Mêle-toi de ce qui te regarde! » lui dit Mosco sévèrement.

Cela n'en donna pas moins à réfléchir aux petits Valaisans, surtout à Hermine, qui brûlait de savoir le mystère qu'Antonio allait certainement dévoiler quand son père l'avait fait se taire.

Le repas fini, chacun s'était levé. Puis Mosco

avait allumé sa pipe, et, tout en fumant, il fit faire aux singes une répétition de leurs exercices. Paolo savait très bien manier son petit fusil, en vrai soldat, et Virginia le servait à table comme si elle n'eût fait que cela de toute sa vie. Une fois habillés, l'un en troupier et l'autre en cantinière, ils étaient vraiment très drôles.

Ensuite Mosco fit danser l'ours, puis l'âne, toujours pour les exercer.

« Vous voyez, disait-il aux deux orphelins, ce n'est qu'à force de travail que nos animaux conservent leurs talents et les perfectionnent chaque jour.... Il en est de même pour les enfants. Il faudra que vous ayez de la patience pour apprendre quelque chose.... Mais, par compensation, le travail vous amusera si vous y prenez goût. Pour le moment nous n'avons pas le temps de commencer notre apprentissage. Il faut nous mettre en route, afin d'être sûrs d'arriver avant la nuit au gîte que j'ai en vue. »





IV

Premiers essais.

La deuxième étape devait être moins longue que la première.

Mosco voulut que l'orpheline montât dans la voiture, et Laurella fut obligée de marcher à son tour. Le saltimbanque trouvait que l'une des deux fillettes était une charge suffisante pour sa bête.

Hermine n'était pas fâchée de pouvoir se reposer. Assise sur des couvertures, et la tête dans ses mains, elle regardait vaguement la route qui traversait maintenant une belle forêt de sapins, ou bien elle fermait les yeux en essayant de dormir, mais sans pouvoir y parvenir,

Tout à coup elle ne put retenir un cri en se sentant tirer l'une de ses grandes nattes blondes.

S'étant retournée, elle se rassura bien vite : c'était Virginia qui avait sauté jusqu'à elle pour s'amuser à lui faire cette plaisanterie.

« Qu'y a-t-il encore ? lui demanda Mosco en se retournant vers la voiture, car il marchait alors à la tête de son cheval.

— J'ai été plus surprise qu'effrayée ! » fit la petite fille en riant. Puis elle lui expliqua ce qui s'était passé.

« Si les singes t'ennuient, tu n'as qu'à les corriger.

— Ils sont amusants, au contraire ; je les gronderai s'ils ne sont pas sages. »

L'attention d'Hermine fut ensuite excitée par un char de paysans qui venait vers elle ; mais, au moment de croiser la voiture de Mosco, le cheval, qui arrivait au petit trot, se cabra subitement, ce qui fit jeter de grands cris de frayeur aux femmes qu'il traînait. En même temps le conducteur jurait et tempêtait après sa bête, sans soupçonner la cause de son effroi, et les chiens ne perdaient pas cette bonne occasion d'aboyer.

Au milieu de ce vacarme Mosco ne put d'abord s'expliquer. Enfin, à force de gesticuler, il réussit à se faire écouter de ceux qui arrivaient.

« Reculez un peu et tranquillisez-vous, leur cria-t-il alors;... votre cheval a senti l'ours qui marche derrière ma voiture; je vais l'emmener dans la forêt, et vous pourrez continuer votre chemin. »

En effet, dès que Mosco eut fait disparaître Cosacco derrière les sapins, le cheval se calma comme par enchantement, et les paysans se rassurèrent. Les femmes envoyèrent des remerciements à Mosco, à travers les arbres; puis l'homme fit claquer son fouet, et la voiture partit.

Cet incident ne laissa pas de procurer à Hermine une certaine satisfaction. Puisqu'un cheval avait éprouvé une telle frayeur de l'ours, il n'était pas étonnant que cet animal eût fait peur à une petite fille comme elle, qui n'avait jamais quitté son village et ne savait pas qu'un ours pût être doux comme un mouton.

Aussi souriait-elle d'un air de triomphe, quand Mosco sortit de la forêt avec Cosacco.

Le saltimbanque devina bien vite ce qu'elle pensait, à l'expression de sa physionomie.

« Cela te fait plaisir, petite, de voir qu'un cheval n'a pas eu plus de courage que toi. Il ne faut pas trop t'en glorifier, pourtant. Ne sais-tu pas que le cheval est un animal fort ombrageux, qu'il se fait peur d'un rien!... Aussi n'ai-je pas

été surpris de ce qui s'est passé tout à l'heure. Chaque fois, pour ainsi dire, que nous croisons une voiture, il faut que je fasse faire un détour à Cosacco. Il a bon caractère, comme son maître, heureusement!... Ces petits incidents ne nous ennuient ni l'un ni l'autre; cela fait diversion à la monotonie de la route. »

Mosco termina sa phrase par des : « hue! hue! » à n'en plus finir. Son vieux cheval se trouvait bien dans le chemin ombragé de la forêt et ne voulait pas démarrer.

Pourtant il fallut que la pauvre bête se décidât à repartir, traînant la voiture, qui était lourde pour son corps usé.

Mosco réussit à l'entraîner en lui tirant la bride près de la bouche, et, une fois que ses jambes ankylosées eurent repris leur mouvement, elles marchèrent comme une mécanique qu'on vient de remonter.

Hermine ne se sentait plus fatiguée maintenant. Elle s'amusait à regarder les épais rideaux de sapins qu'elle voyait à droite et à gauche, de chaque côté de la route. Sans analyser ce qu'elle ressentait, elle était dans l'admiration devant les colonnades gigantesques s'élevant toutes droites vers le ciel, presque caché par leurs rameaux retombants, d'un vert sombre, qui faisait paraître plus délicates les nuances de la superbe nappe de

mousse dont le sol était recouvert. Des ruisseaux coulaient sur de petits cailloux avec de joyeux murmures, et se croisaient en tous sens. On les voyait briller et miroiter dans la verdure. Et puis la solitude était animée par les courses folâtres des caniches et de Nello, que le beau temps égayait. Enfin les grimaces des singes procuraient aussi quelque distraction à la petite Valaisane quand elle se retournait vers le fond de la voiture.

En sortant de la forêt elle aperçut le Rhône, roulant ses eaux bouillonnantes de torrent tumultueux.

Mosco ne tarda pas à faire arrêter sa troupe dans une combe qui renfermait une grange abandonnée, dans laquelle il comptait passer la nuit.

Mais avant de souper il tenait à bien employer les dernières heures du jour. Il tira de la voiture un trapèze, qu'il suspendit à deux branches d'arbre; puis il fit devant Sylvain quelques rétablissements, qui stupéfièrent cet enfant. Chargeant Antonio de continuer la leçon il s'occupa de la petite fille.

« Je vais t'enseigner à faire de la musique », lui dit-il, et, comme elle ouvrait de grands yeux : « Tu dois connaître l'orgue de Barbarie ?... Tu en as vu sûrement passer un de temps en temps, dans ton village?... Eh bien, je veux t'apprendre à te servir de cet instrument.... Ce sera toi, à

l'avenir, qui feras danser Cosacco et mon petit âne Nello. »

Ces explications ne rassuraient pas du tout la pauvre enfant. Elle se demandait comment elle s'y prendrait pour faire une chose qui lui semblait très difficile.

Sans se préoccuper de ce qu'elle pensait, Mosco enlevait la pièce de bois mobile qui formait la paroi du fond de sa voiture, et laissait apparaître l'orgue de Barbarie enveloppé d'une housse. Il l'en débarrassa et releva suffisamment la bâche. Maintenant on pouvait jouer de l'instrument sans le changer de place.

Soulevant la fillette dans ses bras, le saltimbanque la plaça dans la voiture, puis se mit à tourner la manivelle de l'orgue, et lui dit :

« Tu vois que ce n'est pas difficile, et que tu vas bientôt en faire autant que moi. »

Elle ne l'espérait pas.

Aussi fut-elle agréablement surprise, en tournant la manivelle comme Mosco le lui indiquait, d'entendre sortir de l'instrument une série de sons qui lui parut charmante.

« C'est très amusant de jouer de l'orgue! » pensa-t-elle.

Mais elle ne fut pas aussi enthousiasmée quand Mosco lui eut fait observer qu'il fallait tourner plus vite et surtout avec une grande régularité,

que certainement il n'y aurait pas moyen de danser au son de la valse qu'elle jouait beaucoup trop doucement et sans mesure.

« Tu ne réussiras pas tout d'un coup, expliqua-t-il; tu seras forcée de t'exercer quelque temps auparavant. Pour commencer, tu vas tourner ainsi jusqu'au souper. Naturellement, quand tu seras fatiguée d'un bras, tu te serviras de l'autre; mais que j'entende toujours ta musique. »

Puis il la laissa seule à son travail, pour aller donner une répétition à ses animaux.

Hermine resta donc abandonnée à ses propres efforts. Elle était remplie de bonne volonté; malheureusement la force lui manquait. Quand son bras droit lui fit défaut, elle essaya de le remplacer par l'autre; mais cela lui semblait peu naturel et très incommode; elle ne tarda pas à se sentir dans l'impossibilité de continuer.

Elle recommença donc à se servir de la main droite, jusqu'à extinction de force, n'alternant avec l'autre que le temps de se remettre, et luttant avec énergie contre une souffrance très pénible.

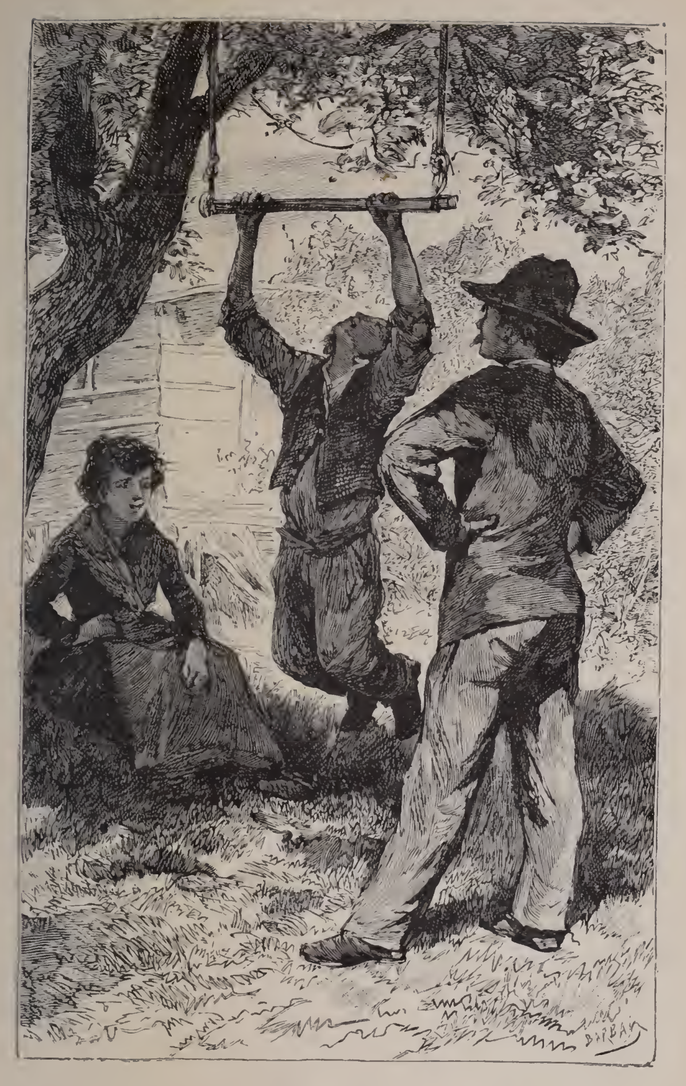
Cela tenait au manque d'habitude, qui lui faisait mettre trop de raideur dans ses mouvements.

Sylvain ne se trouvait pas mieux de son apprentissage au trapèze. Il avait pris l'habitude de faire manœuvrer ses jambes dans la montagne,

mais ses bras s'étaient beaucoup moins exercés dans son métier de berger; aussi fut-il bientôt à bout de forces sans oser l'avouer. Il n'en continuait pas moins à essayer de faire ce que lui disait Antonio. Ses efforts étaient d'ailleurs excités par les moqueries de Laurella, qui s'était assise à quelque distance. Elle riait sans pitié des maladresses de Sylvain, et aussi des imitations ridicules qu'en faisaient les singes, qu'elle avait mis en liberté.

Les malignes bêtes avaient compris que la méchanceté de leur petite maîtresse leur permettait de s'amuser aux dépens du novice; les grimaces expressives qu'ils lui faisaient étaient vraiment fort drôles et bien faites pour exciter la gaieté. Aussi Mosco ne put-il s'empêcher de rire lui-même, tant il trouvait comiques leurs mauvaises inventions. Antonio seul gardait son sérieux, par compassion pour son élève, qu'il voyait rouge de honte et de fatigue.

Le pauvre Sylvain sentait ses forces l'abandonner, et pourtant il tenait à montrer qu'il n'était pas aussi maladroit qu'on paraissait le croire. Le trapèze étant en mouvement, il se trouvait très loin de la terre quand il essaya de faire un rétablissement; mais il ressentit en même temps des crampes dans les mains, si bien qu'il lâcha tout et tomba lourdement sur le sol.



Il n'en continuait pas moins à essayer de faire
ce que lui disait Antonio.

« Ce n'est rien! » dit-il d'une voix faible en se voyant entouré de Mosco et de ses enfants.

Il avait pourtant heurté une grosse pierre, et ses mains étaient couvertes de sang. Les deux caniches, qui s'étaient approchés de lui, semblaient vouloir le soigner à leur façon.

« A bas, Castore! à bas, Polluce! » cria Mosco en les chassant. Il avait peur que Sylvain ne se trouvât mal, comme sa sœur. Mais ce garçon n'était pas nerveux, et il ne perdit pas connaissance. Au contraire, il montra le plus grand courage, disant toujours que ce ne serait rien.

Antonio s'était assis par terre et soutenait sur ses genoux la tête du blessé; Sylvain se sentait vivement touché de l'intérêt que lui témoignait son nouveau camarade. Il le regardait d'un air reconnaissant, et caressait les deux caniches qui lui léchaient les mains.

L'idée que sa chute inquiéterait sa sœur le préoccupait beaucoup. Il recommandait avec instance qu'on ne l'avertît pas de son accident.

« Mais, lui dit Mosco, elle verra bien aux blessures de tes mains que tu t'es laissé choir, petit imbécile, ce qui va t'empêcher de travailler pendant quelque temps.

— Soyez tranquille! il n'y paraîtra bientôt plus », fit Sylvain. Puis, songeant qu'il n avait

pas répondu à la première partie de sa phrase, il ajouta :

« Elle ne saura pas que je suis tombé d'aussi haut si personne ne le lui apprend; quand je serai debout, je lui ferai moins peur : elle comprendra bien que je n'ai rien de cassé. »

Lui-même avait eu d'abord la crainte de s'être fait quelque fracture; mais il s'était rassuré, voyant qu'il n'avait que des contusions, ce dont il se réjouissait en pensant à ce qui aurait pu lui arriver.

Bientôt il se releva, sans pouvoir éviter l'aide d'Antonio, qui le croyait trop faible pour se rendre seul à la fontaine voisine, où il voulait se laver les mains et le visage à grande eau.

Antonio ne ressemblait pas du tout à Laurella. En les voyant, personne n'aurait cru qu'ils étaient frère et sœur.

Ce jeune garçon était loin d'être beau comme la petite Italienne, mais en revanche il avait un cœur tendre et généreux qui le rendait beaucoup plus sympathique. Grâce à lui, Sylvain se remit très vite de la violente secousse qu'il avait reçue.

La leçon de gymnastique, si mal commencée, en resta là pour le moment.

Devenu simple spectateur, Sylvain put se reposer à son aise, et il eut alors la distraction de voir travailler merveilleusement les singes,

les caniches, l'âne et l'ours. Les premiers mimaient des scènes fort amusantes auxquelles se mêlaient Castore et Polluce. L'ours et l'âne dansaient, et de plus Nello savait lire et écrire, s'exprimer par signes et dire la bonne aventure.

Antonio s'était mis, de son côté, à faire du trapèze; il fit ensuite les exercices de dislocation qu'il devait répéter chaque jour pour entretenir la souplesse de ses mouvements.

Pendant ce temps l'orpheline continuait à ignorer l'accident de son frère, qu'elle n'avait pu voir de la voiture, où Mosco semblait l'avoir oubliée complètement. Elle tournait toujours la manivelle, non sans se reposer une minute de temps à autre, quand elle n'en pouvait plus.

Enfin le crépuscule vint la délivrer de son travail, qui à la longue était devenu un martyre Mosco l'appela alors; il voulait que chacun mît la main à l'œuvre pour soigner les animaux et préparer tout pour la nuit. La besogne la plus facile échut aux petits Valaisans : ils durent d'abord bouchonner l'âne, qui avait très chaud, par suite de l'ardeur qu'il avait mise à son travail. Ce n'était guère l'ouvrage d'une fillette! Hermine comprit néanmoins qu'on le lui fît faire quand elle vit les blessures de son frère, qui lui raconta son accident, en le réduisant à une chute d'un

mètre au plus sur des pierres qui avaient produit ses écorchures.

Nello était si doux et si obéissant que c'était d'ailleurs un plaisir de s'occuper de lui, surtout pour ces deux petits montagnards qui avaient vécu au milieu des chèvres, des moutons, des vaches et des chiens, et qui aimaient beaucoup les animaux domestiques. Aussi ne furent-ils pas contrariés d'entendre Mosco leur dire qu'ils devraient le lendemain matin étriller et brosser Nello, puis peigner Castore et Polluce.

Antonio, qui était plus fort, avait la charge du cheval et de l'ours; Laurella s'occupait des singes, et Mosco se contentait de fumer sa pipe en surveillant son monde. Il voulait qu'on se pressât, pour que les animaux fussent couchés avant la nuit. Il fut satisfait : bientôt les singes furent réintégrés dans leurs cages, sous la bâche de la voiture, tandis que l'ours, le cheval et l'âne étaient mis à l'abri dans la grange qui allait servir d'auberge aux gens comme aux bêtes.

Alors Mosco dut allumer la lanterne pour qu'on pût terminer l'installation et préparer le souper. Puis, après le repas, chacun s'étendit tout habillé sur la paille.

Hermine et Sylvain se serraient l'un contre l'autre pour avoir moins froid, car, malgré toutes les précautions qu'avait pu prendre Mosco on

sentait l'air du dehors qui entrait de tous côtés dans cette grange mal close. Cela aurait suffi pour tenir éveillée la petite Valaisane, qui était habituée à une chambre chaude. Elle fut la seule à ne pas s'endormir; Mosco s'était mis tout de suite à ronfler, et les trois autres enfants joignirent peu à peu leurs ronflements à ceux du saltimbanque. Sylvain, brisé de fatigue et souffrant de sa chute, fut un des premiers à faire sa partie dans ce chœur nocturne.

Hermine en fut distraite un moment par les chiens, qui s'étaient d'abord tenus tranquillement à l'écart, dans la peur des coups de pieds, tant que Mosco et ses enfants n'avaient pas été endormis. Ne craignant, au contraire, ni Hermine ni Sylvain, qui les avaient caressés pendant la journée, ils s'approchèrent d'eux très doucement en les flairant. Tout à coup la petite fille eut la surprise de se sentir lécher la main; elle pense que c'était Polluce, celui qui n'avait pas osé manger au dîner son morceau de pain. Elle se mit à caresser la tête du chien, ne trouvant que ce moyen pour arrêter ses démonstrations d'amitié, car elle n'osait le gronder, de crainte de réveiller quelqu'un.

L'autre caniche fut jaloux de son frère et vint se placer auprès d'elle. Il repoussa même un peu Polluce pour mettre sa tête sous la main d'Her-

mine. Il ne pouvait mieux lui exprimer son désir. Elle s'empressa donc de le satisfaire en le caressant à son tour, très touchée de la préférence que lui témoignaient ces chiens.

Bientôt Castore et Polluce songèrent à se recoucher, et, après quelque hésitation, ils tournèrent plusieurs fois sur eux-mêmes et s'arrondirent l'un auprès de l'autre, aux pieds d'Hermine et de Sylvain, de façon que leur épaisse fourrure ne pouvait manquer de réchauffer le frère et la sœur.

La fillette n'en fut pas fâchée, car elle était glacée.

Quand les chiens eurent cessé de remuer, elle ressentit de nouveau l'impression désagréable que lui causaient les ronflements sonores de ses voisins

Elle aurait bien désiré que le sommeil s'emparât d'elle à son tour pour l'empêcher d'entendre ; mais elle ne pouvait dormir, tant elle était agitée par le chagrin d'avoir quitté sa mère, sa sœur, ses petits frères et son pays.





V

En route pour l'Italie.

Sylvain et sa sœur avaient passé dans la grange une nuit fort agitée par des rêves pénibles : l'un s'était cru, à plusieurs reprises, précipité de trapèzes situés à des hauteurs incommensurables, tandis que l'autre n'avait cessé d'être obsédée par les refrains monotones d'un véritable orchestre d'orgues de Barbarie.

Les deux enfants furent réveillés en sursaut par la grosse voix de Mosco qui leur criait aux oreilles : « Allons, debout, fainéants! » Ils se frottèrent les yeux dans un premier moment de surprise, étonnés de se trouver couchés sur la paille, dans une grange inconnue qu'éclairait à peine de ses lueurs rougeâtres la lanterne

fumeuse allumée par le saltimbanque. Il fallut un nouvel appel de Mosco pour les rappeler à la réalité, et tous deux se levèrent aussitôt, craignant de le mettre en colère : il s'impatientait de les voir s'attarder, tandis que Laurella et Antonio commençaient déjà les préparatifs du départ.

Hermine et Sylvain s'empressèrent d'étriller et de brosser l'âne, en se rappelant les ordres qu'ils avaient reçus la veille. Puis le petit garçon courut aider Antonio qui allait atteler. Il le fit à tâtons, car le jour ne paraissait pas encore. De son côté Hermine s'était mise à porter les couvertures et la batterie de cuisine dans la voiture, où Laurella se trouvait déjà pour tout ranger à sa place habituelle.

Grâce aux admonestations de Mosco, qui avait hâte de partir, pour pouvoir exécuter le long programme de sa journée, la petite caravane ne tarda pas à se mettre en route, sous un ciel étoilé dont la lumière incertaine donnait un aspect fantastique aux êtres et aux choses.

Les jeunes montagnards en ressentaient une certaine frayeur. A moitié endormis, et fermant a marche comme la veille, ils se tenaient par la main, avec l'idée inconsciente de ne pas se perdre et de se soutenir en cas de danger. Rapprochés l'un de l'autre, ils tremblaient de froid aussi bien que de peur, et marchaient silencieusement, sans

échanger une parole; leurs réflexions n'étaient pas gaies, et ils ne voulaient pas se les communiquer.

Bientôt parut l'aube blanchissante, qui ramena le courage et l'espérance dans le cœur des orphelins. La nature reprit peu à peu son aspect riant, à mesure qu'elle se débarrassait des noires ténèbres qui l'enveloppaient pendant la nuit.

La joie au cœur, les deux enfants regardèrent un premier nuage teinté d'un rose frais et charmant. C'était l'aurore : le ciel prit une teinte d'un vert clair adorable; puis, sur ce fond de couleur tendre, se groupèrent çà et là de jolis nuages floconneux et rougeâtres, légers et vaporeux comme des panaches de plumes; ensuite et peu à peu les nuances s'accentuèrent, les couleurs devinrent plus foncées; enfin le soleil parut, montrant son brasier aveuglant dont la chaleur allait réchauffer le monde.

Hermine et Sylvain se sentaient tout ragaillardis. Les bêtes comme les gens n'étaient plus les mêmes maintenant : le petit âne bondissait vers les chardons, puis galopait ensuite pour rattraper le temps perdu, et les chiens faisaient retentir l'air de jappements joyeux, en prenant leurs ébats dans la campagne.

Grâce au départ matinal, la troupe arriva de bonne heure à Brieg. On mangea une bouchée à

la hâte; puis sans perdre un seul instant, car il ne voulait pas s'arrêter longtemps, Mosco fit sonner du clairon par ses enfants, à la grande stupéfaction des habitants, qui s'étonnaient de voir une fille souffler dans un instrument de cuivre. Laurella était habituée à ce genre de succès, qui contribuait beaucoup à faire venir les spectateurs. Aussi Mosco eut-il bientôt un public assez nombreux pour commencer la représentation.

Sylvain n'y brilla pas, naturellement, mais il se rendit utile à tout le monde, même à sa sœur, dont il prit la place quand elle fut fatiguée de tourner l'orgue de Barbarie.

Mosco eut sa recette ordinaire doublée grâce à l'orpheline, qui fit la quête avec Laurella, et dont la gentillesse plut à tout le monde.

Enchanté de ce résultat, Mosco alla aux provisions et offrit un déjeuner qui parut succulent aux petits montagnards. Puis la troupe s'engagea sur la route du Simplon, qui devait la conduire en Italie.

Les deux orphelins regrettèrent de ne pas rester plus longtemps à Brieg. N'ayant jamais vu que de petits villages, ils trouvaient superbe cette première ville qu'ils rencontraient.

« Vous en verrez de vraiment belles plus loin, leur dit Mosco. Personne ne ferait attention à

celle-ci, sans l'aspect original que lui donnent les clochetons de ses églises et les boules en fer-blanc de ses tours. »

Les petits Valaisans n'en virent pas moins avec regret que leur maître dirigeait sa voiture vers la montagne. Pour eux, qui avaient toujours vécu dans les Alpes, les sapins et les rochers, même les plus pittoresques, ne leur causaient aucun étonnement; c'était un spectacle auquel ils étaient habitués. Mosco, qui marchait auprès d'eux, vit leurs figures déconfites et chercha à les distraire en leur faisant admirer la route qu'ils suivaient. Il leur apprit que cette route du Simplon n'avait pas coûté moins de dix-huit millions.

Mais ce chiffre ne produisit pas l'effet qu'il espérait. Dix-huit millions, qu'est-ce que cela voulait dire?

Leur physionomie naïve le lui demandait.

Alors il tâcha de le leur expliquer. Il prit des comparaisons, calculant le poids de cette somme énorme en argent, puis ce qu'elle ferait de mètres en pièces de cinq francs et en sous. Et à chacun de ses raisonnements les petits Valaisans ouvraient de grands yeux.

Les explications de Mosco furent interrompues par le passage de la voiture de poste venant de Domo-d'Ossola. Elle était remplie de voyageurs.

Toute la troupe s'était rangée pour la laisser passer. Antonio même avait eu soin, par prudence, de s'écarter avec son ours et de le cacher derrière un rocher. Mosco tenait le cheval, Laurella Nello ; Sylvain et sa sœur maintenaient les chiens par le collier, sans pouvoir les empêcher d'aboyer contre les chevaux de la voiture de poste, qui passèrent au grand trot devant eux.

La caravane des saltimbanques se remit alors en route, et Mosco, se rapprochant de ses nouveaux pensionnaires :

« Vous avez vu ces voyageurs ? s'écria-t-il.... Eh bien, ils viennent de payer beaucoup d'argent pour effectuer le voyage que vous allez faire gratis !... C'est un des avantages de notre métier : on voit du pays sans être millionnaire, et d'une façon plus amusante que les gens riches, car l'on n'est pas forcé de se presser comme eux ; ils sont aux ordres des conducteurs, et nous autres, au contraire, nous allons à petites journées ; nous prenons le temps de tout voir à notre aise.... Ah ! je ne voudrais changer d'état pour rien au monde ! »

Ils rencontrèrent aussi des touristes à pied. C'était chaque fois une nouvelle occasion de rire ! Mosco leur trouvait à tous des ridicules qu'il singeait d'une façon très bouffonne.

Il y avait d'ailleurs des voyageurs de toutes

sortes, qui laissaient voir leurs faiblesses ou leurs ridicules, car à la montagne on ne se donne pas la peine de composer sa physionomie, surtout en passant devant les pauvres gens.

« C'est notre tour d'être à la comédie, maintenant! » disait Mosco en se frottant les mains.

La personne qui amusa le plus toute la troupe fut une dame voyageant seule : longue, anguleuse, le nez rougi par les coups de soleil, elle marchait à grandes enjambées, sac au dos et pique en main, comme un homme.

Jamais encore Mosco n'avait vu ce type assez rare de voyageuse solitaire. Il avait seulement rencontré jusque-là des Anglaises et des Américaines voyageant par petites caravanes, et le plus souvent sous la conduite d'un guide.

« En voilà du nouveau! s'écria le saltimbanque en se retournant; c'est tout de même assez farce! »

Il en rit pendant un bon moment.

Un peu plus loin il se moquait encore d'un voyageur tellement couvert de sueur qu'il semblait transformé en fontaine, et d'un autre qui avait l'air de marcher sur des œufs. Et puis il prenait en pitié tous ceux qui portaient un sac, se trouvant bien supérieur à eux, lui qui avait une voiture pour ses bagages.

« Non! ce n'est pas une manière de voyager

pour son agrément! Il faut marcher à son aise, ou rester chez soi si l'on n'a pas les moyens de se payer un porteur. »

Il riait aussi des touristes qui voyagent avec des figures impassibles, sans même regarder le paysage pour se distraire, et il disait :

« C'est sans doute par hygiène que ces gens-là se promènent! »

Grâce à son bavardage, le temps passait très vite. Les petits Valaisans ne se sentaient pas fatigués comme la veille. Ils prenaient d'ailleurs l'habitude de la marche. C'était fort heureux, car, sur cette route montante, on ne pouvait surcharger la voiture, déjà lourde à traîner pour le pauvre Coco.

Quoique Laurella se plaignît d'être obligée de marcher toujours, son père fut inexorable. Quand il était assez en avant pour ne pas la voir, elle se faisait tirer par Nello, dont elle empoignait la queue, et le petit âne se laissait faire, tant sa douceur était grande.

Le soleil commençait à décliner lorsqu'on arriva à Bérisal.

« Nous nous reposerons un peu plus loin, dit Mosco aux enfants; notre bourse ne nous permet pas de nous rafraîchir ici. »

Mais, en passant, il s'entendit appeler par une joyeuse société de Français qui mangeaient de-

vant l'hôtel. Leurs voitures les attendaient tout attelées.

Le saltimbanque fit arrêter sa troupe et vint demander ce qu'on lui voulait.

« Une représentation tout de suite! répondit le monsieur qui l'avait appelé.... Dites-nous ce que vous avez à nous montrer, et faites votre prix. »

Quand Mosco eut énuméré ce qu'il pouvait faire, les voyageurs décidèrent qu'ils se contenteraient des exercices de l'âne. Puis ils conclurent le marché, qui était fort avantageux pour Mosco.





VI

L'âne savant.

Ayant été chercher son âne, Mosco l'amena devant les voyageurs et lui dit de saluer la société.

Aussitôt, en âne bien élevé, Nello remua de haut en bas sa tête intelligente, et esquissa une révérence vraiment gracieuse pour un animal de son espèce.

Inutile de dire qu'il fut remercié par des applaudissements.

« C'est le moindre de ses talents! fit Mosco; Nello est mon élève, et vous verrez si je puis en être fier, ajouta-t-il avec une nuance d'orgueil.... Vous allez d'abord juger de son instruction. »

S'arrêtant sur cette parole, il étalait par terre,

aux pieds de l'âne, une quantité de carrés de bois sur chacun desquels était tracée en noir une des lettres de l'alphabet.

« Dis ton nom à ces messieurs et dames. »

Les assistants observaient avec une curiosité visible tous les mouvements de l'animal, qui se mettait en devoir d'obéir à son maître.

Les petits Valaisans, qui se tenaient à l'écart, n'étaient pas les moins attentifs.

Le cœur palpitant, ils regardaient l'âne faire tous ses efforts pour ne pas se tromper. Avec un air d'application concentrée, l'intelligent animal cherchait celles des lettres étalées qui lui étaient nécessaires pour composer son nom. Sans hésiter, il ramena d'abord un *N* devant lui avec son pied, puis un *e*; ensuite il sembla réfléchir : son front se plissa et ses oreilles s'abaissèrent tandis que ses yeux parcouraient les lettres éparses de l'alphabet. Il trouva enfin les deux *l* qu'il lui fallait, et tout de suite, comme s'il eût hâte d'en finir, il mit un *o* au bout de son mot.

Nello, écrit en toutes lettres, s'étalait maintenant devant la société ravie, dont les bravos couvrirent presque la voix du petit âne qui s'était mis à braire de joie, tandis que ses oreilles se redressaient fièrement.

Hermine n'y tint plus; elle ne put s'empêcher

de se glisser derrière Mosco, jusqu'au gentil animal. Alors elle lui caressa doucement le dos de sa petite main, ce qui parut le flatter beaucoup, car il tourna la tête de son côté comme pour l'en remercier.

Le saltimbanque ne surprit pas ce mouvement, ou bien il fit semblant de ne pas voir la fillette, qui se retira bien vite.

Quand le bruit des bravos eut cessé, Mosco annonça qu'il allait faire continuer à Nello ses exercices d'orthographe.

« Quel mot désirez-vous que je lui fasse écrire? demanda-t-il.

— Comment! s'écria l'une des jeunes dames, votre âne sait véritablement lire les lettres et former des mots?... Il connaît l'orthographe?... Nous avions cru qu'il n'écrivait son nom que machinalement et par habitude.

— C'est une erreur, affirma Mosco; mon Nello en sait plus que beaucoup de gens qui ont passé leur jeunesse à l'école.... D'ailleurs vous allez en juger....

— Eh bien, qu'il nous écrive le nom de cette montagne?...

— Courage, mon ami, dit alors le saltimbanque à son âne, tout en le flattant de la main.... Contente ces messieurs et dames qui admirent tes talents et qui nous ont appelés si courtoi-

sement.... Écris Simplon, et pour ta peine je demanderai à notre hôte de te donner une de ces bonnes carottes que tu aimes tant. »

Aussitôt l'animal regarda son maître d'un air plein d'intelligence, comme s'il le comprenait; puis il baissa les yeux sur les lettres et amena une à une devant lui celles qu'il fallait, non sans efforts visibles d'attention pour ne pas se tromper, ce qui le rendait encore plus intéressant.

Les spectateurs étaient enchantés, et d'autant plus qu'ils ne voyaient pas l'artifice dont se servait Mosco pour faire écrire son âne, fort intelligent certainement, mais pas autant que son maître le faisait croire. Son savoir — bien extraordinaire déjà pour un âne — consistait à connaître toutes les lettres de l'alphabet, qui se rapportaient pour lui à des nombres déterminés de petits coups que Mosco lui donnait sur le dos avec les doigts, en jouant sur son échine comme sur le clavier d'un piano : un coup voulait dire *a*, deux coups *b*, etc. Ce n'était pas plus compliqué que cela, mais personne ne s'en doutait en voyant Mosco laisser sa main posée sur son animal savant, comme s'il l'eût caressé.

Cet exercice, qui forçait l'âne à concentrer toute son attention sur les lettres, n'en était pas moins fatigant pour lui. Son maître ne l'ignorait pas;

aussi le fit-il comprendre au public ravi, tout prêt à redemander une nouvelle expérience à Nello. Il s'écria :

« Permettez-lui d'abord, messieurs et dames, de se reposer l'esprit en vous dansant une sarabande, qu'il a apprise d'un maître de ballet espagnol des plus célèbres. »

Sans attendre de réponse, Mosco fit des recommandations à son âne comme s'il eût été une personne. Il devait mettre ses soins à satisfaire les aimables voyageurs, en dansant avec toute la grâce possible.

Le plus drôle était que Nello semblait l'écouter attentivement; il hochait la tête d'un air d'approbation très comique, si bien que tout le monde riait en le regardant. Sur un signe de son père, Antonio avait sorti l'orgue et s'était mis à jouer.

Aux premières notes qu'il fit entendre, Nello s'empressa d'exécuter légèrement une danse qui ressemblait plus ou moins à une sarabande, mais qui du moins était fort gentille à voir.

Au bout de quelques minutes, Mosco s'arrêta tout à coup :

« Tu dois t'ennuyer à danser tout seul, Nello; choisis donc une danseuse, mon ami. »

A chaque représentation, Mosco lui faisait la même remarque et la même recommandation,

qui étaient suivies d'une invitation en règle faite par Nello à Laurella. Celle-ci, croyant savoir ce qui l'attendait, s'apprêtait en conséquence à recevoir l'âne. Quels ne furent pas son étonnement, celui de Mosco et des deux petits garçons en le voyant s'approcher d'Hermine et lui faire sa plus belle révérence! Plus surprise que personne, la petite fille en était toute confuse : rouge comme une cerise, et fort embarrassée, elle tourna les yeux vers Mosco qui la regardait en riant, tant son angoisse l'amusait.

« Comment! lui dit-il en reprenant avec peine son sérieux, ne voulez-vous pas répondre au désir du chevalier Nello, qui vous prie de danser avec lui?

— Je n'ose pas! » répondit la pauvrette d'une voix tremblante, à peine distincte.

Mosco devina ses paroles plutôt qu'il ne les entendit, et il n'en tint aucun compte.

« Allons! reprit-il, exécutez-vous!... Ce ne serait pas gentil de faire de la peine à Nello, qui vous préfère à la charmante Laurella.... Dansez donc avec lui, je vous prie, cela fera plaisir à tout le monde. »

Des applaudissements confirmèrent l'assertion de Mosco.

« Vous le voyez, le public le veut; il faut toujours lui obéir! »



Il lui fit sa plus belle révérence.

La fillette n'osa pas résister plus longtemps, quoique son cœur battît bien fort. Elle avait vu Laurella danser avec Nello le matin, et savait donc qu'elle devait simplement regarder toujours l'âne en face et lui faire des révérences tandis qu'il dansait autour d'elle : ce n'était pas difficile. Néanmoins elle s'appliqua à bien imiter l'Italienne, ce qui lui fit oublier sa nouvelle situation, et, comme elle était naturellement gracieuse, elle paraissait de plus en plus gentille à mesure qu'elle s'enhardissait.

Tout le monde s'amusait à la regarder, excepté Laurella qui paraissait furieuse. Ses yeux noirs lançaient des éclairs de colère sur l'innocente Hermine, depuis que son père avait fait remarquer la préférence de Nello. Elle se considérait comme ayant subi un affront impardonnable, et son humeur vindicative s'aigrissait contre la pauvre enfant.

L'humilité d'Hermine aurait dû cependant empêcher sa rivale de lui en vouloir. Elle ne se doutait même pas du succès que lui valait sa gentillesse, et se croyait l'objet d'une mystification, qu'elle avait dû subir par obéissance.

Aussi fut-elle ravie quand la musique cessa. Elle courut se remettre à sa place ; mais à peine fut-elle assise qu'elle dut recevoir encore la révérence de l'âne, qui excita de nouveaux bravos,

Ce fut une véritable délivrance pour cette enfant modeste quand elle vit l'attention des spectateurs se détourner d'elle pour se reporter exclusivement sur Nello.

Elle pensait : « Au moins c'est naturel, car il vaut la peine d'être regardé. »

Nello exécutait en effet des choses difficiles : il comptait avec son pied, et de la même façon il faisait des additions et des soustractions.

Hermine et Sylvain, assis l'un à côté de l'autre dans un coin, soupiraient de regret en se disant qu'ils seraient bien heureux s'ils possédaient le quart de l'instruction de cet âne, eux qui n'avaient pu aller à l'école, et qui n'auraient même pas su écrire leurs noms.

Pendant ce temps Mosco continuait :

« Vous croyez peut-être, messieurs et dames, connaître tous les talents de mon jeune artiste aux grandes oreilles? Détrompez-vous! il ne vous a montré jusqu'ici que son instruction, et vous ignorez encore les dons extraordinaires qu'il a reçus de la nature. Pour ne pas vous faire languir plus longtemps, je vous dirai que Nello lit dans l'avenir mieux que les meilleurs nécromanciens; c'est un devin extraordinaire! Il sait le passé, le présent et l'avenir; rien ne lui est caché!... On ne peut lui reprocher que d'être intéressé. Il ne veut faire l'oracle qu'à *prix*

d'argent. On ne peut guère l'en blâmer; c'est pour s'amasser de quoi vivre dans ses vieux jours, afin de n'être à la charge de personne. Chacun de nous ne cherche-t-il pas à en faire autant?... D'ailleurs il n'est pas exigeant; pour cinq centimes, un sou, il répond oui ou non, d'un signe de tête; pour dix centimes, deux sous, il écrit le mot qui peut donner un renseignement utile; de plus il me communique souvent bien des choses dans un regard, car il a sa manière de parler que je comprends, et je m'empresse alors, pour rien, bien entendu, de transmettre aux intéressés ce qu'il m'a confié.... Pour cette fois, j'espère qu'il voudra bien vous montrer gratis comment il opère.... Tu consens, n'est-ce pas, Nello, à faire ce plaisir à l'aimable société?... Pour ta peine, on te laissera choisir la plus jolie personne à ton goût, pour lui dire la bonne aventure. »

Puis Mosco le regarda comme pour lui demander une réponse.

L'âne fit aussitôt plusieurs fois oui, de la tête, en la baissant et la relevant alternativement.

Son maître en parut charmé :

« Eh bien, tant mieux! Tu es très gentil et je t'en remercie, tant en mon nom qu'en celui de l'honorable société. Maintenant, Nello, du courage!... Ne nous fais pas languir.... Va chercher la personne qui te plaît le mieux. »

C'était encore un des exercices que Mosco faisait répéter chaque soir à son âne, et toujours, invariablement, Nello allait faire une révérence à Laurella, comme pour lui dire qu'il la choisissait entre toutes. Sa beauté incontestable, quoique fort étrange, la rendait digne d'une telle distinction.

« Cette fois, pensait-elle, Nello ne commettra plus l'étourderie d'aller trouver Mine; on ne se trompe pas deux fois ainsi. »

Elle avait fini par se persuader que l'âne n'avait invité Hermine à danser que par erreur.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de lui voir montrer encore sa préférence pour l'orpheline en allant s'incliner devant elle!

La petite montagnarde ne put s'empêcher de rire, trouvant drôle le choix persistant que faisait l'âne. Mais Mosco s'en amusa davantage, en voyant l'air humilié de sa fille, dont la vanité l'agaçait.

« Ah! ce diable de Nello! s'exclama-t-il. Il s'adresse toujours à la petite blondine qui est nouvellement parmi nous.... Maintenant, Mine, il faut nous dire ce que vous souhaitez de connaître sur votre sort à venir. »

Là-dessus il se pencha vers l'enfant, qui avait suivi l'âne.

N'osant répondre tout haut, elle lui parla tout

bas, ce qui convenait d'ailleurs à Mosco, qui voulait répéter ce qu'elle lui dirait en l'arrangeant, s'il le fallait, à sa façon. Il s'écria alors :

« Écoute-moi, Nello, et réponds, je te prie : Mine veut savoir si elle retournera bientôt dans son pays?

— Oui! oui! » fit de la tête le petit âne.

Alors Mosco se baissa de nouveau vers la fillette, ce qu'il devait faire après chacune des réponses de l'âne, qu'il provoquait en lui touchant le dos d'une certaine façon, sans le laisser voir au public, qui devenait de plus en plus sa dupe.

Après avoir écouté l'enfant, Mosco dit tout haut : « Mine te demande si elle jouira de grandes richesses à son retour? »

Cette fois il changeait la question de la petite fille, qui prenait le jeu au sérieux et voulait savoir si son absence serait vraiment utile à sa mère.

A la grande joie des assistants, qui s'intéressaient à la jolie enfant, l'âne fit encore : « Oui! oui! oui! »

Une salve d'applaudissements le remercia de cette promesse.

« Sera-t-elle heureuse? » reprit l'impresario après avoir feint encore de consulter la petite fille.

Alors, très posément, l'âne fit oui et non, alternativement, et plusieurs fois de suite.

« Vous ne comprenez peut-être pas ce qu'il veut dire par ces signes contradictoires? demanda Mosco.. . Ce n'est pas étonnant, puisque vous n'êtes pas habitués à son langage. Sachez donc que cela signifie que Mine aura des peines et des joies, comme tout le monde, hélas! puisque dans la vie les jours malheureux succèdent aux jours heureux, et réciproquement, ce qui est très fâcheux pour ceux qui n'ont pas à se plaindre de leur sort, et très heureux au contraire pour les autres.... N'est-ce pas la vérité? »

Des bravos lui répondirent.

« Merci, messieurs et dames, merci d'avoir approuvé la réponse de Nello. Je lis dans ses yeux qu'il est fier de vos applaudissements, et que tout son désir est de les mériter encore. »

Puis, après s'être baissé vers la fillette :

« Allons, Nello, dis-nous maintenant dans combien de temps Mine sera de retour dans son pays? »

L'âne ne pouvait plus répondre par oui et par non, cette fois, et c'était même pour cela que Mosco lui avait fait cette question. Il voulait lui faire employer les lettres de l'alphabet qu'il s'empressait d'étaler devant lui.

Il lui mit ensuite la main sur le dos, et, tout le temps qu'il l'y laissa, l'âne prit une à une un certain nombre de lettres, et les amena devant lui, en formant ces deux mots :

« Six mois. »

Mosco lut tout haut : « Six mois », et, en l'écoutant, Hermine tressaillit et regarda Sylvain avec des yeux humides d'émotion. Si Nello disait la vérité, pourtant! si dans six mois elle pouvait retourner avec son frère auprès de leur mère, et qu'à ce moment ils eussent assez d'argent pour vivre ensemble sans jamais se séparer?... Cette belle espérance réconfortait le cœur de l'orpheline, et son frère, qui comprenait sa pensée, la partageait complètement. Ils se communiquèrent aussitôt leurs sentiments d'espoir; rien ne les empêchait de se parler à voix basse en ce moment, car personne ne s'occupait d'eux, tandis que Mosco faisait des frais d'éloquence pour engager les dames à se laisser dire la bonne aventure par Nello.

Mosco eut lieu d'être content, car les sous qu'on déposait devant son âne, et sur lesquels l'animal mettait la patte avant de répondre, formèrent bientôt un petit tas respectable.

Les voyageurs s'amusaient beaucoup. Mosco leur expliquait toujours d'une façon favorable les courtes prédictions de Nello, sans trop se compromettre toutefois. Comme les oracles de tous les temps et de tous les pays, il avait l'art de répondre d'une manière ambiguë qui pouvait s'interpréter selon les désirs de chacun.

D'ordinaire il ne se donnait pas tant de mal pour arranger les prédictions de son âne, car il renvoyait ceux qui voulaient en savoir plus long sur leur sort à sa femme, « la signora Stella, l'étoile de la troupe, la plus fameuse somnambule extra-lucide de l'univers!...» C'est ainsi que Mosco l'annonçait à son public ordinaire.

Le saltimbanque fut très content du succès de sa représentation, qui lui rapporta beaucoup plus qu'il ne l'avait espéré.

Non seulement on lui paya le prix convenu, mais les jeunes dames donnèrent des pièces de monnaie aux enfants, et leurs maris commandèrent à l'hôtelier un régal pour toute la troupe, y compris l'âne qui avait si bien travaillé.

Ils voulurent même payer le coucher de ces pauvres saltimbanques à l'auberge, pour qu'iis fussent mieux que dans le refuge où Mosco avait compté passer la nuit.

Celui-ci se fit prier pour accepter cette offre; mais il dut céder quand on lui fit observer qu'à l'altitude de plus de 1500 mètres, où l'on se trouvait déjà, il était dangereux pour des enfants de passer la nuit ailleurs que dans une maison chaude et confortable.

S'étant rendu à ces bonnes raisons, il exprima les remercîments les plus chaleureux aux généreux voyageurs ; puis il dit quelques mots à ses

enfants, et, quand les deux messieurs et leurs femmes remontèrent en voiture, Laurella et Antonio saluèrent leur départ d'une brillante fanfare de clairons.

« Vivent les Français! » cria Mosco d'un élan spontané, en agitant son chapeau en l'air.

« Il est certain que c'est du brave monde, pas regardant et facile à contenter! » appuya l'aubergiste qui était venu sur sa porte pour souhaiter bon voyage aux touristes.

Cet homme était joyeux de toutes les dépenses que ces voyageurs avaient faites dans son hôtel, et les saltimbanques s'en ressentirent. Comme il n'attendait plus de voyageurs à cette heure avancée, et que personne n'était resté pour coucher à l'auberge, il voulut que la troupe de Mosco lui fît passer une soirée divertissante ainsi qu'à sa famille.

« Si vous nous faites rire, vous ne vous en repentirez pas », dit-il au saltimbanque.

Mosco ne se fit pas prier et donna une représentation complète, où tous les acteurs exhibèrent leurs talents.

Pour les récompenser on leur offrit un excellent souper, puis de bons lits où ils se reposèrent de leurs fatigues.

Cette soirée devait rester parmi les bons souvenirs des petits Valaisans.

Déjà ils se sentaient presque entièrement rassurés sur l'existence que leur ménageait le métier de saltimbanque, et ils pensaient, en se couchant, que, s'ils avaient souvent des journées aussi agréables, ils ne seraient vraiment pas malheureux avec Mosco; leur mère n'aurait donc pas à regretter de les lui avoir confiés, malgré la supercherie dont il avait usé en se donnant comme un marchand de bestiaux.





VII

Passage du Simplon.

Il faisait grand jour déjà quand Mosco vint réveiller sa jeune troupe. Le froid ne l'avait pas empêché de dormir, comme l'autre nuit, et il s'était levé plus tard que d'habitude.

Les enfants se trouvaient très bien de ce repos qu'ils avaient pris après une journée fatigante. Ils étaient tous gais et dispos.

On partit donc joyeusement après avoir échangé des souhaits de bonne santé avec les hôteliers.

Les saltimbanques allaient parcourir maintenant la partie supérieure de la route, si riche en travaux d'art.

Mosco faisait remarquer à ses compagnons les ponts jetés sur les torrents, les galeries, les re-

fuges, les abris faits pour préserver les voyageurs de la tourmente pendant la mauvaise saison.

Et puis il parlait d'accidents arrivés à des piétons égarés par les brouillards et perdus dans la neige, que les chiens de l'hospice du Simplon avaient retrouvés et sauvés, en faisant preuve d'une intelligence et d'un dévouement extraordinaires.

Ces récits émouvants faisaient trembler les petits Valaisans, qui se félicitaient d'avoir le beau temps pour faire cette traversée du Simplon, si souvent dangereuse; elle ne leur procurait à eux que d'agréables distractions, causées par la vue de paysages grandioses.

Après avoir traversé trois galeries, la quatrième ne servant que pendant l'hiver, et côtoyé six refuges et autant d'abris, la petite caravane se trouva auprès de la croix qui marque le point culminant du passage, haut de deux mille deux cents mètres. Là on s'arrêta un moment pour admirer une vue superbe sur les Alpes bernoises et les montagnes et glaciers plus rapprochés. Hermine et Sylvain étaient enthousiasmés; ils n'avaient pas encore joui d'un panorama splendide comme celui-là.

Un quart d'heure plus tard ils arrivaient à l'hospice. Là ils furent bien étonnés de se voir servir gratuitement, ainsi qu'à Mosco et à ses

enfants, un repas copieux qui leur parut excellent. Ils apprirent en même temps que tous les passants reçoivent ainsi l'hospitalité aux frais des religieux du Saint-Bernard, auxquels appartiennent l'hospice du Simplon et ses dépendances. Mosco leur dit aussi qu'il y avait trente lits pour les voyageurs que la fatigue ou le mauvais temps obligeait de séjourner.

Tout en mangeant, Hermine apprit une autre chose qui lui tenait plus au cœur : elle découvrit pourquoi Castore et Polluce prenaient du pain de la main de Mosco et non de la sienne.

Depuis l'avant-veille elle observait son maître chaque fois qu'il leur donnait quelque bouchée; enfin elle finit ce jour-là par s'apercevoir que ce n'était jamais que de la main gauche.

Alors elle essaya, fit comme lui, et aussitôt les deux caniches acceptèrent, à sa grande joie.

Elle regarda Antonio, qui lui souriait d'un air entendu; puis elle s'écria triomphante :

« J'ai trouvé!

— C'est bon! fit Mosco; maintenant je te défends de leur rien offrir. Et puis tu auras soin de me garder le secret! Toi et ton frère, tenez-vous pour avertis que personne, excepté moi, ne doit donner à manger à mes chiens. »

Après le repas, qui sembla d'autant meilleur à

Mosco qu'il ne lui coûtait rien, la troupe commença la descente de la montagne.

Désormais le voyage devait être moins fatigant, et l'on eut vite franchi les deux lieues qui séparent l'hospice du village du Simplon, situé dans un vallon où aboutissent six glaciers.

Mosco tint à y donner une représentation, mais elle fut de courte durée. Ce village était petit et pauvre ; il ne fallait en montrer aux habitants que pour leur argent.

Après quoi l'on se remit en route. Il y avait encore quelques lieues à faire avant le souper, dans une contrée sauvage qu'il était dangereux de traverser la nuit.

Mosco ne se sentait pas à l'aise dans cette région où l'hiver, qui dure huit mois de l'année, finissait à peine. Il avait hâte de se trouver dans un pays plus clément.

Bientôt, au sortir de la première galerie que l'on rencontre après le village du Simplon, la caravane entra dans la gorge de Gondo, pittoresque au possible et vraiment surprenante pour les admirateurs des beautés de la nature. C'est merveilleux de grandeur ! Il n'en est pas moins effrayant de se voir dans ce chaos d'immenses rochers qui semblent prêts à s'écrouler, ou de marcher le long de précipices que l'œil ne peut sonder. Familiarisés avec la nature sauvage des

Alpes, les petits Valaisans regardaient sans frémir ces effets d'une révolution partielle du globe ; mais ils eurent peur quand ils durent s'engager dans la longue galerie de Gondo, taillée entièrement dans le roc.

Quoiqu'ils eussent traversé déjà plusieurs tunnels, ils ne s'habituaient pas à ces passages.

Les récits de Mosco ne parvenaient pas à les distraire de leur frayeur. Ils n'éprouvèrent du soulagement qu'en se retrouvant en plein air, et ils furent encore plus satisfaits lorsqu'ils aperçurent les quelques maisons du village de Gondo, le dernier du Valais.

Près de là, à une demi-lieue, Mosco leur montra la colonne de granit marquant la frontière de la Suisse et de l'Italie, et ensuite ils passèrent à la douane, qui se trouve à Isella.

Puis ils longèrent encore de superbes rochers ; enfin ils arrivèrent à Varzo, où Mosco avait résolu de passer la nuit, après avoir donné une petite représentation aux habitants du village. C'était une façon lucrative de faire répéter à chacun ses exercices.

« Je vous laisse encore tranquilles, mes petits, dit-il aux orphelins, puisque vous ne savez rien faire ; mais votre éducation sérieuse va bientôt commencer. Demain, quand nous aurons quitté les mauvais chemins, j'apprendrai à Mine la

manière de se tenir sur la corde, et je chercherai quelque chose qui puisse convenir à Sylvain. »

Les enfants ne répliquèrent pas un mot; mais, le soir, quand ils se trouvèrent couchés côte à côte, et que les autres furent endormis, Sylvain dit tout bas à sa sœur, en se servant du patois valaisan pour lui exprimer ses appréhensions :

« Ah ! mon Dieu ! encore du nouveau ! Pourvu que tu ne te blesses pas en tombant de la corde où l'on veut te faire danser.

— N'aie donc pas peur d'avance, répondit Hermine d'un ton résolu; je dirai au maître de ne pas mettre la corde bien haut pour commencer, de sorte que je ne risquerai rien.... Il me semble que cela m'amusera beaucoup, si je puis parvenir à danser comme Laurella.... Et pourquoi, après tout, n'arriverais-je pas aussi à m'élancer bien haut pour retomber gentiment sur la corde d'où je rebondirais de nouveau?... Je ne serai peut-être pas plus maladroite qu'elle?... En tout cas je mettrai toute ma bonne volonté à l'imiter... et si j'y arrive, cela me fera un plaisir très grand.... Tu ne peux croire combien j'en serais glorieuse!... Tu serais fier de moi, n'est-ce pas, si tu me voyais en belle robe bouffante, étoilée d'or?... Et moi je serais contente!... Je n'ai qu'une peur, maintenant, c'est de ne pas réussir.

— Je ne serais pas étonné que tu réussisses,

au contraire, fit Sylvain rêveur; tu as toujours été adroite et légère. Aucun enfant chez nous ne savait marcher comme toi sur une perche; je me rappelle même t'avoir vue te risquer sur une planche de sapin qui n'était pas beaucoup plus grosse qu'une corde, une fois que le torrent de l'eau noire avait grossi, et qu'il fallait le passer sur des planches; toi, tu as voulu montrer ton adresse, et tu as réussi, ma foi, à le franchir très bien, d'une façon qui aurait fait perdre l'équilibre à tous les autres.

— Oui, je m'en souviens; c'est ce qui me donne de l'espoir,... je n'ai pas peur facilement, et je crois que c'est la première condition pour danser sur la corde.

— Tu y arriveras, je le pense; seulement, je ne sais pas pourquoi, j'aimerais mieux te voir soigner le petit garçon, comme c'était convenu avec notre mère.

— Cela ne m'empêchera pas de m'occuper de ce poupon; je l'aime d'avance!... D'ailleurs, que tu le désires ou non, il faut que nous obéissions à notre maître, pour gagner l'argent qu'il a promis d'envoyer à la maman s'il était satisfait de nous. »

Ce bavardage finit par réveiller Mosco, qui n'en fut pas content. Que se disaient donc ces enfants dans leur patois qu'il ne comprenait pas?... Ne

formaient-ils pas un complot contre lui?... S'ils avaient l'envie de s'enfuir, maintenant qu'ils connaissaient en partie ses projets à leur égard?.. C'est que ce ne serait pas du tout son affaire!... Il avait trop besoin d'augmenter le personnel de sa troupe pour tolérer leur départ!... Tourmenté par ces réflexions, qu'il fit en quelques instants, Mosco intima au frère et à la sœur l'ordre de se taire, d'un ton sec qui n'admettait pas de réplique. Hermine et Sylvain restèrent alors bouche close, tout honteux de s'être fait réprimander, et bientôt un bon sommeil changea le cours de leurs idées.

Le lendemain matin, au départ, la caravane fut égayée par des vues riantes de jardins en terrasses, de vignes en berceaux, de chapelles blanches parseméessur les hauteurs cultivées; les couleurs voyantes des costumes des habitants, éparpillés dans les champs, chatoyaient çà et là dans le paysage; c'était gracieux et charmant à regarder.

Tout joyeux, Hermine et Sylvain se mirent à gambader en agaçant le petit âne, qui leur témoignait une grande préférence depuis qu'ils prenaientsoin de lui avec douceur et bonté; les chiens se mêlèrent de la partie. Cette course se faisait derrière la voiture, autour de Cosacco, toujours calme, dont le regard suivait l'action d'un air bienveillant et paterne. Antonio, qui tenait l'ours

en laisse, pour l'empêcher de marcher trop vite, aurait voulu, lui aussi, partager ce jeu.

Attirés par la joie expansive des enfants et les aboiements des chiens, les singes les regardaient avec envie, de dessous la bâche de la voiture où ils étaient attachés, en compagnie de Laurella, qui s'y reposait paresseusement. Restant seule insensible à la contagion de la gaieté, elle laissait errer ses yeux au hasard, sur l'horizon que lui montrait l'ouverture arrondie du véhicule. Elle ne se mit à sourire qu'en voyant les autres ennuyés quand changea l'aspect de la route, qui devint sévère tout à coup : les montagnes se resserraient, le chemin s'enfonçait dans une aride vallée, ne présentant plus aux regards que d'immenses parois de rochers abrupts. Dans cet étroit défilé, la gaieté abandonna le groupe si joyeux tout à l'heure.

Mais cela ne fut pas pour bien longtemps ; trois quarts d'heure après avoir traversé la galerie de Crevola, les saltimbanques arrivèrent aux célèbres carrières du même nom, dont ils virent la magnifique exploitation de marbre blanc.

Bêtes et gens redevenaient joyeux. Nello, tout content, se mit à braire et à se rouler dans la poussière de la route. Il fallut même que Mosco se fâchât pour l'arracher aux douceurs de cet exercice. Mis en gaieté, les chiens couraient en

avant, faisant des pointes dans les champs environnants, et revenaient ensuite trouver leur maître. Les singes, qui s'étaient cachés frileusement sous une couverture, montraient de nouveau leurs figures grimaçantes. Hermine et Sylvain causaient avec Antonio. Enfin Laurella, qui d'ordinaire restait silencieuse et maussade, se décida, sous l'influence de cette belle matinée, à se départir de ses habitudes de mutisme en chantant, de sa voix pure et légère, une romance italienne.

Hermine aussitôt s'approcha d'elle pour mieux l'entendre, car Laurella chantait d'une façon vraiment ravissante, comme une fauvette des bois, et la petite paysanne, qui adorait la musique, s'extasiait de tout son cœur. D'ailleurs elle était remplie d'admiration pour Laurella, malgré ses airs dédaigneux.





VIII

Danseuse de corde.

Mosco fit arrêter la voiture devant une vue superbe sur le vallon d'Ossola; il était de bonne humeur et s'écria :

« Nous allons faire un petite halte ici, mes enfants, et nous l'utiliserons en travaillant un peu.... Je veux voir d'abord si Mine a des dispositions pour danser sur la corde. J'espère qu'elle n'en a pas moins que pour tourner l'orgue de Barbarie. »

Aussitôt les chevalets furent dressés et la corde tendue. Antonio aida son père dans cette installation.

« Maintenant, dit Mosco, veux-tu bien, Laurella, donner une leçon à Mine?

— Ma foi non!... Pourquoi me fatiguer à faire une chose inutile? Autant vaudrait montrer à

danser à une tortue !... Je sais bien que cette petite ne réussira pas mieux sur la corde que son frère au trapèze. »

Mosco ne répliqua rien. Il paraissait admettre que Laurella n'en fît qu'à sa tête, et n'avait pas l'habitude de chercher à combattre ses actes de rébellion.

« On se passera de toi », reprit-il. Puis, s'adressant à Antonio : « Mon garçon, tu vas montrer à Mine comment elle doit poser ses pieds et tenir le balancier. »

Mosco essaya lui-même à la petite fille les chaussons dont Laurella se servait pour monter sur la corde; ils lui allaient à merveille.

Ensuite il la regarda et vit dans ses yeux qu'elle avait quelque chose à lui demander.

« Parle, voyons, lui dit-il; tu es trop timide, à la fin. »

Alors elle lui avoua qu'elle eût été bien plus rassurée s'il avait placé la corde moins haut.

Ce n'était pas possible, à cause de la longueur des chevalets.

Mosco le lui expliqua, en ajoutant qu'elle n'aurait rien à craindre parce qu'il se tiendrait auprès d'elle, tout prêt à la recevoir dans ses bras au premier faux pas.

Sylvain écoutait ces paroles les yeux démesurément ouverts, très pâle et les lèvres trem-

blantes, mais sans trouver le courage d'ouvrir la bouche pour protester.

Il fit pitié à Antonio, qui lui dit :

« N'aie donc pas peur; je te réponds d'elle! »

Hermine, au contraire, ne se troublait pas du tout ; elle se laissa enlever dans les bras de Mosco, qui la plaça sur la fourche d'un des chevalets.

Tout de suite elle y fut très à l'aise, et, faisant ce qu'elle voyait faire par Antonio, qui était monté sur le chevalet en face du sien, elle se frotta les semelles sur la planche au blanc, comme si elle n'eût fait que cela de sa vie.

« Très bien, petite! très bien! cela ira tout seul! s'écria Mosco.... Regarde-la donc, Laurella! »

Mais celle-ci ne répondit pas et tourna le dos malhonnêtement en haussant les épaules.

Les chiens eux-mêmes s'occupaient d'Hermine; ils se mirent à aboyer furieusement après elle en se dressant contre le chevalet où elle s'appuyait.

« Eh! de quoi se mêlent-ils ces deux-là? s'écria Mosco.... Ils trouvent sûrement que Mine empiète sur les droits de leurs jeunes maîtres. »

Puis il les chassa, ce qui ne les empêcha pas de revenir à la charge, mais plus craintivement, dans la peur d'un nouveau coup de pied.

Leurs aboiements avaient attiré l'attention des singes, qui firent des grimaces peu encoura-

geantes à la débutante, tandis que l'âne la regardait curieusement. Seuls le vieux cheval et l'ours restaient impassibles.

Toute à son affaire, Hermine ne faisait pas attention à cela. Elle écoutait les explications de Mosco et regardait Antonio, qui venait de quitter son chevalet et s'avançait maintenant sur la corde au-devant d'elle, en lui détaillant ses mouvements.

Il lui porta ainsi le balancier, qu'elle prit à son tour. Puis Mosco lui dit :

« Du courage, en avant!... Tu n'as rien à craindre : que tu tombes à droite, que tu tombes à gauche, l'un de mes bras sera toujours à ta portée et te rattrapera sûrement. »

Hermine lui fit un signe de tête pour lui dire qu'elle comprenait; puis, très sérieuse, se rappelant tout ce qu'on lui avait recommandé, elle s'avança sur la corde à mesure qu'Antonio reculait, en faisant un pas chaque fois qu'il s'arrêtait.

Mosco marchait en arrière, les bras tendus, la suivant ainsi sans la perdre de vue. Personne ne disait mot; on aurait entendu voler une mouche jusqu'au moment où, toute rouge d'attention et de joie, la petite fille mit le pied sur le chevalet opposé à celui d'où elle était partie.

Antonio, qui l'y attendait, la reçut en l'embrassant sur les deux joues, la traitant comme une sœur pour la première fois, tant il était émer-

veillé du sang-froid et de la hardiesse dont elle avait fait preuve.

« Très bien! s'écria Mosco,... saute dans mes bras à présent.... Te voilà artiste! et tu iras loin, je te le promets!... »

Puis il l'embrassa aussi avant de la déposer à terre.

« Tu vois que j'avais raison, Laurella! » cria-t-il en mettant ses mains en porte-voix pour se faire entendre de sa fille, qui s'était éloignée de mauvaise humeur et qu'il ne voyait plus.

Mais il n'eut pas de réponse.

Une fois en bas, Hermine s'était empressée de courir vers Sylvain, et elle avait vu avec chagrin que sa figure était inondée de larmes.

« Pauvre frérot, lui dit-elle, pourquoi pleurer ainsi?... Sois gai au contraire puisque j'ai réussi, et embrasse-moi comme tout le monde.

— Qui me dit que tu ne tomberas pas une autre fois, et que tu ne te blesseras pas ? lui répondit-il en l'entourant de ses bras.

— Non! non! fit-elle; tant que je ne serai pas sûre de moi, le maître se tiendra sous la corde, tout prêt à me recevoir. »

Mosco, s'apercevant de l'attendrissement de Sylvain, eut peur que son influence ne nuisît à la confiance d'Hermine.

« Voilà un poltron! s'écria-t-il... Comme si

c'était malin de se tenir sur la corde. Tu ne sais donc pas qu'on a vu des éléphants y marcher? C'était chose assez commune dans l'ancien temps... Et puis, d'ailleurs, est-ce que cela compte, quelques mètres de corde à franchir?... Ce n'est rien du tout. A Milan j'ai vu un funambule descendre toute la longueur du corso Vittorio-Emanuele sur une corde tendue qui partait de la plus haute aiguille du Dôme, celle que surmonte la statue de la Vierge, en cuivre doré. Et pourtant cet artiste est bien loin d'être le plus fort qu'on puisse citer. On voit bien que tu ne sais rien, mon pauvre garçon. »

Humilié par les paroles de son maître, Sylvain n'osa plus rien dire, et sa sœur put à son aise demander à monter une deuxième fois sur la corde. Elle réussit mieux encore; c'était prévu. Mosco n'en exprima pas moins une très grande satisfaction.

« A ton tour, Sylvain, dit-il d'un air joyeux; je vais t'apprendre la manière d'avaler des sabres, ce qui est une façon économique de se nourrir, l'acier ne se digérant pas et pouvant reparaître à chaque repas. »

Il continuait cette plaisanterie d'un goût douteux, pour jouir plus longtemps de l'effroi de Sylvain, qui le regardait avec des yeux hors de la tête et reculait d'horreur, quand Antonio,

qu'il avait chargé de ranger la corde et les chevalets avec Hermine, accourut tout pâle et très agité, avec une physionomie annonçant un malheur.

« Qu'y a-t-il?... Parle vite! lui commanda le saltimbanque très inquiet, car Antonio n'était pas un garçon à s'émouvoir pour peu de chose.

— L'ours s'est échappé!

— *Per Baccho!* est-ce possible?... Tu dois te tromper.

— Il a rompu sa chaîne, et je ne le vois nulle part.

— Nous allons le retrouver; il ne peut être loin.... Mais, j'y pense, il est sans doute avec Laurella, puisque personne de nous ne l'a vu partir.... Allons, aidez-nous à explorer les environs, Mine et Sylvain. »

Tous les quatre se mirent en quête de Cosacco. Laurella fut bientôt réquisitionnée par son père, qui la retrouva couchée au soleil; elle s'était placée de façon à ne pas voir les exercices de l'orpheline, qui l'agaçaient.

« Paresseuse! lui dit Mosco.... Au lieu de dormir n'aurais-tu pas dû garder mon ours?... Il s'est sauvé pendant que Tonio et moi nous faisions la leçon à Mine.... Dépêche-toi de te lever et de le chercher avec nous. »

Tous les recoins du voisinage furent visités, et

bientôt il n'y eut plus de doute : Cosacco était parti !... Mais de quel côté ?

« Il doit être allé vers Domo d'Ossola, opina Antonio. S'il était retourné en arrière, nous l'aurions vu passer de l'endroit où nous étions; Laurella aussi. Au contraire il a pu filer le long de la voiture sans qu'aucun de nous l'ait aperçu.... Et puis d'ailleurs il a la manie de vouloir toujours aller de l'avant. Quand on s'arrête, cela l'ennuie; il le montre assez. »

Ces remarques paraissaient justes à Mosco; mais néanmoins il avait peur de laisser son ours derrière lui, retournant seul au Simplon, s'il allait vers Domo d'Ossola.

« Cherchons sa piste avec les chiens; c'est bien simple ! » dit encore Antonio.

Alors il prit le bout de la chaîne de l'ours, resté à la voiture, et il le fit sentir à Castore et à Polluce en leur disant :

« Cherchez, mes bons chiens, cherchez. »

Aussitôt tous les deux se mirent à flairer par terre, puis d'un commun élan s'élancèrent sur la route de Domo d'Ossola.

Mosco les siffla pour les rappeler auprès de lui. Il ne voulait pas les laisser s'éloigner, de peur qu'on ne les lui volât, et puis il tenait à leur mettre une muselière; on ne pouvait pas savoir si cette précaution n'était pas exigée à Domo

d'Ossola, où l'on devait se rendre au plus vite, puisque l'ours en avait pris la direction, ce qui était un point établi maintenant.

Mosco était fort agité. Il se préoccupait justement de la manière dont son ours serait reçu par les habitants, qui le prendraient sûrement pour un animal dangereux.

« Diavolo! pensait-il, pourvu que ces gens aient l'esprit de lire ce qui est écrit sur la plaque de son collier!... S'ils prenaient peur, ils seraient capables de me tuer Cosacco! »

L'inquiétude lui faisait trouver intolérable la lenteur de son cheval. Il finit par se décider à laisser derrière lui Antonio et Laurella avec le reste de la ménagerie, et il dit avec insistance à sa fille :

« Tu auras soin de tenir Nello par sa longe pour l'empêcher de me suivre.... N'oublie pas que tu dois travailler comme tout le monde! »

Ayant ordonné à ses enfants de l'attendre à l'entrée de Domo d'Ossola, sur le bord de la route, Mosco se mit à courir au pas gymnastique vers cette ville, précédé de ses deux caniches et suivi des petits Valaisans, auxquels il avait dit de l'accompagner pour l'aider s'il le fallait.

Ceux-ci n'avaient pas besoin que le saltimbanque excitât leur zèle, car la fuite de Cosacco

les bouleversait presque autant que leur maître. Ils comprenaient bien quel effroi l'ours devait inspirer à ceux qui le rencontreraient, et ils craignaient, avec raison, que cette équipée ne causât de fâcheux incidents.





IX

L'ours échappé.

Pendant que le saltimbanque et les enfants se pressaient le plus possible, pour tâcher de rattraper Cosacco, celui-ci faisait des siennes à Domo d'Ossola, et mettait les habitants en émoi, sans se douter qu'il y risquait sa peau.

D'abord, sur sa route, il avait vu fuir en criant tous ceux qu'il avait rencontrés; cela ne le troublait nullement et ne l'empêchait pas de continuer à marcher toujours de son pas tranquille et allongé, qui ne s'entendait pas.

Cette allure silencieuse lui avait permis de rejoindre une petite paysanne qui portait, en chantant, un tonnelet de lait sur la tête.

Cosacco avait flairé le laitage, et, ne voulant

pas perdre cette occasion de se rafraîchir d'une façon agréable, il s'était levé tout droit prestement, avait saisi la fillette par la taille, et, sans s'émouvoir de ses cris, avait plongé son gros museau dans le tonnelet.

Malheureusement la petite fille, en se débattant, laissa choir par terre liquide et vase ensemble.

Alors Cosacco abandonna l'enfant, qui en profita pour se sauver, et, au lieu de se fâcher, il tâcha de ramasser par terre le précieux breuvage. Mais la terre le lui disputait et l'eut bu la première.

En philosophe pratique, il prit son parti de ce déboire et continua son chemin, en quête d'une nouvelle aubaine; mais jusqu'à la ville il ne vit qu'hommes et femmes courant à toutes jambes et jetant des cris, sans parler des chevaux qui se cabraient et prenaient le mors aux dents en l'apercevant, au grand effroi de leurs conducteurs; il passait outre, avec son calme imperturbable, sans se laisser troubler par de pareilles vétilles.

Il arriva ainsi jusqu'aux premières maisons de la ville, et là, dans une rue étroite et assez fréquentée, il produisit un effet déplorable : les gens criaient et rentraient dans leurs maisons, les boutiques se fermaient, les chiens hurlaient. On aurait dit un jour d'émeute; c'était un tohubohu épouvantable.



Il ne perdit pas la tête.

Cosacco ne comprenait rien à cette agitation, à laquelle sa conduite raisonnable ne donnait aucun prétexte. Il avait l'air de se dire : « C'est donc une ville de fous! »

Il ne perdit pas la tête pour cela, et, voyant l'intimidation qu'il produisait, il en profita pour prendre sans le marchander un pain très appétissant, qu'il aperçut à l'étalage d'un boulanger.

L'ayant avalé en quelques bouchées, il continua d'avancer dans la rue devenue déserte, ce qui ne laissait pas de le chagriner, car il aimait la société des hommes.

Aussi éprouva-t-il une véritable joie en apercevant un groupe de têtes qui le regardaient à travers la porte vitrée d'une salle basse d'hôtel.

Tout content il s'approcha de ces gens qui ne se sauvaient pas, et, rencontrant l'obstacle de la porte, il l'eut bientôt renversé d'un coup d'épaule.

Sans se soucier du bruit de vitres cassées, il entra majestueusement dans cette pièce où se trouvait une noce.

A son grand regret, le pauvre Cosacco vit alors se reculer, avec des faces convulsées, les invités et les mariés, dont il troublait la joie sans le vouloir; les malheureux ne se doutaient pas qu'il ne demandait qu'à festoyer en ami. Loin de là, ils s'attendaient tous à le voir se jeter sur eux pour les dévorer, et se croyaient au dernier jour de

leur vie. Ils s'acculaient contre le mur du fond et s'écrasaient mutuellement. La mariée s'évanouissait, son mari et son père étaient obligés de la soutenir; les autres femmes et les enfants poussaient des cris déchirants, et les hommes attiraient à eux les tables volantes, pour se barricader dans cette espèce de camp retranché, où la peur les avait bloqués. Cosacco n'avait nulle envie de les y poursuivre, et trouvait qu'il avait mieux à faire. Voyant sur la table des petits gâteaux et des biscuits, il se campa sur ses pattes de derrière, et, se tenant droit comme au port d'armes, il les prit un à un très délicatement.

Quand il eut vidé les deux assiettes, ce qu'il avait fait assez lestement, il vit une porte ouverte sur un escalier, où se trouvaient des voyageurs et des sommeliers effarés, qu'avaient attirés les cris de la noce, et qui regardaient l'ours sans oser descendre.

Cosacco se dirigea tout droit vers ces gens qui lui paraissaient désireux de le voir. Monter l'escalier n'était rien pour lui, et il fit bien vite rebrousser chemin aux curieux, jusque dans la salle à manger du premier étage, où il les rejoignit avant qu'ils eussent refermé la porte; et tout de suite il s'empara d'un petit pot de miel qui était placé sur la table pour le déjeuner des voyageurs, et qui avait flatté son odorat.

Pendant ce temps-là deux Anglaises se trouvaient mal, une troisième avait une attaque de nerfs, et quatre ou cinq touristes sortaient de leur poche un revolver. Cosacco, qui ne s'en doutait pas, allait leur servir de cible, quand parmi les voyageurs acharnés à sa perte il trouva par hasard un protecteur, qui se mit entre les revolvers et l'animal sans défense en s'écriant :

« Ne vous effrayez pas, Mesdames; ne le tuez pas, Messieurs; cet ours est inoffensif! Je puis vous en répondre, car j'en ai un de cette espèce chez moi, au Canada, qui est fort doux et très intelligent. »

Alors il s'approcha de Cosacco, absorbé par le régal que lui procurait le miel; il le caressa et vit alors la plaque de cuivre attachée à son collier, sur laquelle il lut :

« J'appartiens à la ménagerie d'animaux savants de Mosco, et je suis l'ami des hommes. »

Le Canadien reprit triomphant :

« Vous voyez que je ne m'étais pas trompé! » Puis, s'adressant à un sommelier, il lui dit d'aller demander à l'hôtelier de vouloir bien lui permettre d'enfermer l'ours jusqu'à ce que son maître vînt le réclamer.

Sur ces entrefaites arrivaient des gendarmes que les gens de la noce étaient allés chercher

aussitôt qu'ils s'étaient vus délivrés de l'animal qui les avait si fort effrayés.

Le Canadien fut encore obligé de défendre l'ours contre ces agents de l'autorité qui venaient s'emparer de lui. Il eut assez de peine, mais enfin tout s'expliqua et s'arrangea pour le mieux. L'hôtelier vint mettre à la disposition du pauvre animal un petit caveau bien fermé, moyennant location honnête, et le Canadien y conduisit son placide protégé, qui regardait tout le monde de son air bonasse et son sauveur en particulier, sans savoir pourtant qu'il lui devait la vie.

Dès que Cosacco eut disparu, les gendarmes s'assirent auprès de l'hôte pour trinquer à la tranquillité publique, et les dames évanouies reprirent leurs sens en manifestant de nouveau l'effroi qu'elles avaient ressenti.

Quelques moments après, Mosco apparaissait très ému. En arrivant dans la ville, il avait entendu des cris dans la direction de l'hôtel où Cosacco faisait des siennes, et il avait tout de suite pensé que son ours était en danger. Il n'avait pas eu besoin d'interroger longtemps les passants pour savoir au juste où était l'animal et pour connaître les méfaits qu'on lui attribuait, avec beaucoup d'exagération naturellement. D'ailleurs ses chiens, guidés par leur odorat, le con-

duisaient à l'hôtel où se trouvait maintenant enfermé l'auteur de tout ce désordre.

« Que je suis désolé, Messieurs! que je suis désolé! s'écria Mosco en entrant.... Je cours depuis que je me suis aperçu de la disparition de mon ours.... Il a rompu sa chaîne tout à l'heure, par hasard, et j'apprends qu'il s'est permis de venir vous troubler ici.

— C'est une inspiration du ciel qui l'a sauvé d'une mort certaine! » lui dit un sommelier en riant. Puis il lui raconta ce qui était arrivé, s'étendant sur l'intervention du Canadien qui s'était fait le défenseur de son ours.

« Que ne dois-je pas à ce charitable voyageur! fit Mosco.... Conduisez-moi auprès de lui pour que je le remercie, car il m'a sauvé d'un désastre dont la pensée me fait encore frémir.... Quelle perte énorme m'aurait causée la mort de mon ours, dont l'esprit et la gentillesse font l'admiration de tout le monde! »

Le sommelier s'empressa de le satisfaire en le menant dans la salle à manger, où le Canadien exposait aux autres voyageurs les mérites de certaines espèces d'ours, faciles à apprivoiser, et vantait particulièrement la douceur de celui qu'il venait de sauver.

En voyant la joie de Mosco il se réjouit encore davantage d'avoir préservé Cosacco de la mort.

Il offrit tout de suite au saltimbanque de le conduire auprès de lui.

Mosco allait emmener son ours quand accourut l'hôtelier, réclamant des dommages et intérêts pour le bris de la porte, la consommation des gâteaux et du miel, et le préjudice causé à son établissement.

« Ne vous tourmentez pas, lui dit Mosco; je vais donner une représentation et je vous payerai ensuite.

— Faites des représentations tant que vous voudrez, reprit l'hôtelier peu confiant; mais, en attendant que vous me payiez, je garde l'ours comme garantie de votre dette.

— Je ferai une recette bien moindre si vous m'enlevez l'un de mes sujets les plus distingués! » s'écria Mosco désolé.

L'hôtelier se montrait inexorable; il ne se fiait pas aux promesses du saltimbanque et ne se donnait pas la peine de dissimuler sa pensée.

Par bonheur, le philanthrope Canadien répondit pour lui. Il trouvait misérable d'empêcher ce pauvre homme, plein de bonne volonté, de gagner l'argent nécessaire à l'acquittement de sa dette.

Mosco ne savait comment remercier ce généreux protecteur, qu'il avait rencontré si à propos sur son chemin. C'était vraiment une chance inouïe!

« Pas tant de compliments, mon brave, lui dit le Canadien. Cela me fait plaisir de rendre service.... Tout à l'heure je tâcherai d'emmener quelques-uns de mes compagnons d'hôtel à votre représentation, où j'éprouverai un véritable plaisir à voir les exercices de mon ami l'ours. »

Tout en parlant, l'Américain reconduisait jusqu'à la porte le saltimbanque et Cosacco, fort peu soucieux de tous les ennuis qu'il venait de causer à son maître.

Devant l'hôtel se trouvaient les petits Valaisans, tenant en laisse les deux caniches.

« Ces enfants sont à vous? demanda le Canadien à Mosco.... La petite fille surtout est bien gentille. »

Mosco lui expliqua que c'étaient deux petits orphelins que leur mère lui avait confiés, faute de pain pour les nourrir.

L'étranger poussa un soupir de compassion, puis il remit à chaque enfant une pièce de cinq francs.

« Vous les enverrez à votre mère pour vos petits frères, de la part d'un père de famille qui plaint son infortune. »

Cette générosité amena des larmes dans les yeux des enfants.

« C'est que nous ne savons pas écrire, Mon-

sieur, dit Sylvain après l'avoir remercié ainsi que sa sœur.

— Et vous, Mosco, fit le Canadien, voudrez-vous bien vous charger de cet envoi?

— Certainement, Monsieur! je puis le faire très facilement et ce sera de grand cœur.

— C'est parfait!... et à tout à l'heure, mes amis. »

Là-dessus il rentra dans l'hôtel, et Mosco se dirigea avec son ours, ses chiens et les petits Valaisans vers l'endroit où il avait donné rendez-vous à Antonio et à Laurella.





X

Une représentation.

« Allons, les enfants! s'écria Mosco quand il eut rejoint son fils et sa fille; il s'agit maintenant de nous préparer pour une représentation extraordinaire, autrement remarquable que toutes celles que nous avons données dans les petits villages où nous venons de passer.... Cette fois, nous n'aurons pas seulement des paysans pour spectateurs; j'espère que nous aurons l'honneur de jouer devant des étrangers fort riches, et l'un d'eux m'a déjà donné des preuves de sa générosité : Sylvain et Mine en savent quelque chose aussi. »

Pour encourager Laurella, il raconta en détail comment Cosacco serait mort sans l'intervention du Canadien.

Ayant ainsi bien disposé son monde, il dit à

Laurella d'habiller Hermine, qui se trouvait être de sa taille, avec un de ses costumes de danseuse, composé d'un maillot, d'une jupe bouffante de gaze pailletée, et d'un corselet de satin bleu.

Bientôt l'orpheline apparut superbe dans cette toilette de baladine. Elle venait dire à Sylvain, qui la coiffait chaque matin, de lui refaire ses nattes. Elle avait de magnifiques cheveux blonds, très fins, mais beaucoup trop longs pour qu'il lui fût possible de se coiffer elle-même.

A sa voix, Sylvain accourut; mais elle eut de la peine à le reconnaître, car il était transformé en sauvage. Mosco avait enduit son corps de colle et l'avait roulé dans de la plume, puis il lui avait mis un jupon rouge très court, une ceinture de cuivre et une calotte surmontée de plumes de coq, qui semblaient enfoncées dans sa tête. De plus Mosco lui avait peint la figure et les bras d'une façon bizarre, avec de la couleur rouge et bleue, imitant le tatouage des sauvages. Enfin il avait l'air d'avoir le nez percé par un anneau qui s'y trouvait suspendu, grâce à un ingénieux mécanisme.

Hermine ne vit pas son frère travesti de la sorte sans éprouver un serrement de cœur, car elle le trouvait bien laid ainsi.

Mais Sylvain l'amena à la résignation en lui parlant des dix francs qu'ils venaient de rece-

voir pour leur mère. Il n'y avait que quatre jours qu'ils l'avaient quittée, et déjà ils allaient pouvoir lui envoyer cette somme considérable pour eux. Un tel bonheur pouvait bien s'acheter par quelques désagréments.

Mosco et Antonio s'étaient habillés comme tous les bateleurs, avec un maillot rehaussé d'un caleçon en velours brodé d'or. Puis ils avaient fait la toilette de leurs animaux. Toute la troupe fut bientôt en grande tenue, et le défilé commença.

En tête Laurella et Antonio, sonnant du clairon; derrière eux venait l'âne, qui portait, en guise de bât, deux grosses caisses sur lesquelles Hermine et Sylvain avaient reçu l'ordre de frapper à tour de bras. Puis les singes, costumés en soldat et cantinière, caracolant sur les caniches; ensuite l'ours, habillé en turco, qui s'avançait majestueusement, malgré son sabre qui lui battait les jambes et le fusil qu'il portait au bras droit, comme un soldat à l'exercice. Enfin arrivait Mosco, transformé en homme-orchestre. Il avait un chapeau chinois, une clarinette et un tambour, et il faisait à lui seul un vacarme épouvantable, qu'augmentait encore le bruit des grosses caisses et des clairons.

Un peu en arrière venait la voiture, traînée lentement par le vieux cheval qui suivait son maître, malgré sa mauvaise vue.

Quand on fut sur la place, Mosco fit reculer la bête dans un coin, avec l'aide d'Antonio. Puis ils tirèrent de la voiture un grand tapis et l'étendirent par terre, au milieu d'un énorme cercle qu'ils tracèrent sur la place, comme limite du théâtre. Là ils installèrent tout leur matériel, y compris les accessoires dont Mosco avait besoin pour ses tours d'escamoteur et de jongleur. Sylvain prenait part à ce travail, naturellement, avec une grande bonne volonté, et se donnait beaucoup de mal. Il fut très utile pour le transport de l'orgue de Barbarie, qui était fort lourd, et qu'on sortit de la voiture pour le poser sur un support fait exprès, au milieu du tapis. Hermine était chargée d'en jouer, et, autour de l'orgue, se placèrent Sylvain, avec la grosse caisse, et les deux enfants du saltimbanque, tenant leur clairon à la main. Mosco reprit aussi ses trois instruments ; puis, d'un air d'importance, il jeta rapidement un coup d'œil circulaire autour de lui, pour voir si l'on pouvait commencer.

Satisfait de son examen, il cria d'une voix de stentor :

« En avant la musique ! »

Alors, tous ensemble, ils firent un vacarme infernal : Hermine tournait la manivelle de l'orgue avec une énergie qui ne pouvait se compa-

rer qu'à l'ardeur de Sylvain tapant sur sa grosse caisse à la crever. Laurella ne voulait pas laisser étouffer le bruit de son clairon et soufflait de toutes ses forces, excitant ainsi le zèle d'Antonio. Mosco, d'ailleurs, donnait l'exemple et faisait à lui seul un tapage épouvantable : par les mouvements précipités de sa tête, il secouait furieusement son chapeau chinois, sans cesser de souffler à pleins poumons dans sa clarinette et d'exécuter sur son tambour des roulements continus.

La place était déjà couverte de gens attirés par le passage bruyant de la troupe dans les rues, et aussi par la curiosité qu'excitait maintenant Cosacco, dont la plaisante équipée se répétait partout, égayant la ville après l'avoir plongée dans une panique folle.

L'orchestre tapageur de Mosco, qui se faisait entendre fort loin, attira encore de nombreux spectateurs. Il y avait une telle affluence de monde que la place pouvait à peine contenir la foule, qui encombrait encore l'entrée des rues avoisinantes. Au premier rang se trouvait le généreux sauveur de Cosacco, qui s'était fait apporter des chaises pour lui et ses amis, afin d'assister plus commodément à la représentation.

Trouvant le moment opportun pour parler au

public, Mosco se débarrassa de ses instruments, et fit un geste aux enfants pour leur commander le silence : la musique cessa, et, se tournant alors vers la foule, il s'écria d'une voix forte :

« Messieurs et Dames, je veux d'abord vous prier d'accepter mes excuses et celles de mon ours, pour l'effroi bien involontaire qu'il a causé dans vos murs en s'y introduisant tout seul, comme une bête sauvage.... Certes vous ne pouviez deviner que c'était l'animal le plus doux de la création !... Nous avons donc mille pardons à vous demander, lui pour avoir troublé votre tranquillité en nous devançant parmi vous, et moi pour avoir trop compté sur la solidité de sa chaîne et m'être abstenu de surveiller tous ses mouvements. Un irréparable malheur a manqué nous punir tous deux. Oui ! Cosacco a failli mourir, et je tremble en pensant que j'aurais pu perdre cet animal incomparable, qui a fait l'admiration de tous les grands personnages de l'Europe.... C'eût été une cruelle expiation ! et pourtant elle serait consommée sans l'intelligence exceptionnelle de l'éminent étranger que j'ai le bonheur de remercier encore, et qui seul a su reconnaître les intentions pacifiques de mon ours, dont le caractère est en effet d'une douceur à toute épreuve.... Je dois ajouter que je n'aurais pu vous le montrer, Messieurs et Dames,

sans la caution que son sauveur a eu la générosité de déposer pour moi, car le propriétaire de l'hôtel où il était entré ne voulait pas le mettre en liberté avant que j'eusse acquitté les dettes qu'il a contractées dans son établissement.... J'espère, Messieurs et Dames, que vous serez satisfaits de notre travail. et que vous nous permettrez de faire honneur à nos engagements envers notre bienfaiteur.... Maintenant, Cosacco, ajouta-t-il, exprimez votre repentir à la société. »

L'animal obéissant fit aussitôt le salut militaire en portant sa main droite au front; puis il présenta les armes.

Guidé par Mosco, il rendit quatre fois ces honneurs à la foule, en se tournant devant chaque côté de la place, et ses politesses furent accueillies par des murmures d'approbation, qui montraient bien qu'on lui accordait son pardon.

Ensuite Mosco lui ordonna de monter la garde jusqu'à nouvel ordre, ce qui plaisait à sa nature indolente.

Là-dessus, grand bruit d'orchestre pendant que Mosco s'apprêtait à faire quelques tours de prestidigitation, et à avaler des sabres, à jongler avec des assiettes, des boules, etc.

Quand son père eut terminé ses exercices, An-

tonio lui succéda et fit des prodiges sur son trapèze, et Laurella dansa sur la corde avec une grâce et une légèreté qui lui valurent des applaudissements enthousiastes. Puis l'âne parut, et obtint un grand succès par sa science et sa gentillesse. Ensuite Nello et Cosacco, se faisant vis-à-vis, dansèrent un quadrille fantaisiste avec les deux singes montés sur les chiens. Rien n'était plus drôle que de voir Cosacco s'avancer lourdement, puis reculer plus lentement encore, en jetant derrière lui des regards inquiets, dans la peur de se heurter à un obstacle qui le fît tomber.

Après avoir servi de monture aux singes, les chiens dansèrent seuls à leur tour. Pendant un intermède, employé par Antonio à faire des exercices d'équilibriste, Mosco habilla Castore et Polluce en petits soldats, avec un habit rouge, une épée au côté, un tricorne sur la tête et une pipe à la bouche; puis il les fit polker et valser, en les accompagnant lui-même avec sa clarinette, son tambour et son chapeau chinois. L'air intelligent des deux caniches les rendait plus intéressants que tous leurs camarades.

Le spectacle se termina par le repas des animaux, installés à table comme des personnes, et servis par Paolo et Virginia, qui étaient plus amusants l'un que l'autre : ils couraient avec

plats et bouteilles, la serviette sous le bras, ne manquant pas de manger et de boire eux-mêmes, derrière le dos de leurs maîtres, avant de les servir, et accompagnant leurs vols effrontés de toutes sortes de grimaces.

Le repas fini, la quête eut lieu. D'abord ce fut l'ours qui commença. Il tenait une assiette des deux pattes de devant, en faisant le tour de l'assistance, tandis que Mosco disait à haute voix :

« Pour payer sa rançon, Messieurs et Dames, s'il vous plaît ! »

Généralement personne ne se faisait prier ; mais, si quelqu'un ne donnait rien, Mosco n'avait qu'à tousser légèrement, et, à ce signe connu, Cosacco faisait entendre un grognement de mauvaise humeur, et stationnait avec insistance devant le spectateur. Et tous les autres de rire.

« Excusez-le, Messieurs et Dames, disait alors Mosco ; mais il a peur de ne pas avoir assez d'argent pour payer sa rançon ; il a entendu l'hôtelier, et cela ne l'arrangerait pas de rentrer dans son cachot noir où il s'est trouvé fort mal. »

Dès que l'ours eut fini, ce fut le tour des chiens et des singes de quêter, les premiers marchant sur leurs pattes de derrière, avec une sébile

entre les dents, et les seconds contrefaisant tous les mouvements de leurs camarades.

Enfin Hermine et Laurella firent aussi la quête, et elles étaient si gracieuses et si jolies toutes les deux que leur récolte fut la plus fructueuse.

Mosco avait fait une bonne journée ; mais sa cupidité se trouvait excitée par la vue des gros sous donnés par les paysans, auxquels étaient mêlées des pièces blanches venant des étrangers. Il ne put donc résister au désir d'augmenter encore sa recette en offrant aux spectateurs de leur faire dire la bonne aventure par Nello, et ce moyen lui réussit comme toujours.

Il riait en lui-même et se disait qu'on obtient tout des gens en abusant de leur crédulité par de belles promesses pour l'avenir.

Tandis que Mosco était occupé à faire répondre son âne, le sauveur de Cosacco, qui aimait beaucoup les enfants, s'était avancé vers le groupe que formaient en arrière les petits saltimbanques.

Il s'intéressait surtout à Hermine et à Sylvain, depuis qu'il connaissait le motif qui avait déterminé leur mère à les confier à Mosco. Aussi se plut-il à les interroger avec bonté, et il écrivit même sur son carnet leur nom et celui de

leur village, après avoir dit qu'il allait souvent de Suisse en Italie, et que sans doute il irait savoir de leurs nouvelles chez eux, en faisant un petit détour.

Voulant régaler ces pauvres orphelins, qui n'en avaient certes pas l'habitude, il alla leur acheter un gros sac de bonbons et un paquet de gâteaux. Il en fut récompensé par la joie qu'Hermine et Sylvain éprouvèrent quand il les leur apporta. Et puis il eut la satisfaction de les voir partager aussitôt ces friandises avec Antonio et Laurella; celle-ci accepta d'un air maussade, furieuse de voir que l'étranger n'avait pas été aussi généreux pour elle et son frère que pour les petits Valaisans.

Quand Mosco eut terminé sa séance avec l'âne, le Canadien l'attendait encore auprès des enfants, et tout de suite il l'entreprit pour que Sylvain fût aussitôt plongé dans un grand baquet d'eau tiède, à défaut de baignoire.

« Et puis, dit-il à Mosco avec l'air d'autorité que lui donnait le service qu'il lui avait rendu, il ne faudra plus recommencer à coller ainsi des plumes sur le dos de cet enfant; c'est un vrai supplice pour lui!

— Je l'ai fait aujourd'hui pour la première fois, répondit Mosco, et je vous promets que ce sera la dernière; je ne puis rien refuser au généreux

protecteur auquel je dois la vie de mon ours. »

Une heure plus tard, Mosco avait acquitté ses dettes et rangé ses bagages.

Puis, la troupe ayant dîné copieusement, on se mit en route pour faire une nouvelle étape,





XI

La femme de Mosco.

Les saltimbanques arrivèrent le même soir à Vogogna, où Mosco réussit à donner une représentation aux chandelles, dans une grange qu'on voulut bien lui prêter.

Le lendemain au réveil le temps avait changé. On n'avait plus heureusement qu'une petite étape à faire avant d'arriver à Feriolo, où se trouvait Stella, la femme de Mosco, qui l'attendait là depuis la mort de sa sœur, avec son petit-neveu dont elle était l'unique parente.

Quand la caravane se mit en route, un jour jaune montait dans un ciel chargé de gros nuages; il faisait très froid, et l'on était surtout incommodé par les vents déchaînés, qui remplis-

saient la campagne de mugissements plaintifs.

Laurella dut descendre de la voiture au bout d'un quart d'heure, pour se réchauffer en marchant; mais la pluie ne tarda pas à tomber, et alors elle remonta, de peur de se mouiller. Cette fois elle s'enveloppa de couvertures afin de ne pas se refroidir.

Mosco et Antonio avaient de grosses bottes et d'énormes cabans de voyage, qui les préservaient de toutes les intempéries. Mais les petits Valaisans n'étaient pas très bien couverts, quoiqu'ils eussent des paletots taillés par leur mère dans un vieux manteau de leur oncle. Maria leur avait donné aussi un grand parapluie bleu, sous lequel ils s'abritèrent en se serrant l'un contre l'autre; ils avaient de la peine à le tenir, à cause du vent, qui redoublait ainsi que la pluie. Bientôt ils eurent les pieds tout mouillés, à force de patauger dans la boue de la route détrempée. La bourrasque et l'averse augmentaient, sans qu'il fût possible de s'abriter nulle part.

Enfin l'on rencontra une espèce de hangar, sous lequel Mosco aurait souhaité de s'arrêter pour laisser passer le plus fort de l'orage; mais il réfléchit que ce repos serait dangereux pour Hermine et Sylvain, et aussi pour l'âne, le cheval et l'ours, qui étaient trempés. Tant pis! il fallait marcher ainsi jusqu'au bout; la prudence le voulait!

« Nous ne devons pas nous plaindre, ajoutait Mosco en manière de consolation ; dire que nous aurions pu avoir cette tempête en passant le col du Simplon ! Il s'en est fallu de peu, et je frémis en y pensant. »

Les pauvres petits Valaisans n'en étaient pas moins à moitié morts de fatigue et de froid après avoir fait près de cinq lieues par ce temps épouvantable.

Quand Mosco leur dit qu'on arrivait, que dans quelques minutes on pourrait se réchauffer, ils avaient à peine la force de s'en réjouir.

« Seulement, leur recommanda le saltimbanque, il ne faudra pas faire attention à la colère de la patronne, qui va jeter les hauts cris en nous voyant arriver dans cet état.... Vous ne répondrez rien, et de cette façon elle finira par se calmer.... Surtout ne vous effrayez pas et rappelez-vous ce que je vous dis. »

Ces paroles n'étaient pas faites pour leur donner une agréable idée de la réception qui les attendait ; mais ils les entendirent sans en comprendre le sens, tant ils étaient épuisés.

En ce moment, Mosco les introduisit dans une cuisine sombre, dont il venait de pousser la porte qui n'était pas fermée à clef. C'était la pièce d'entrée de sa maison. Il n'y avait personne. Alors il ouvrit une seconde porte, donnant dans

la chambre de sa femme, la referma derrière lui et Laurella, qui l'avait suivi, et revint seul au bout d'un moment.

« La signora Stella est fatiguée, dit-il ; elle a passé une mauvaise nuit, à cause du petit, et elle ne peut se lever ; nous allons nous recevoir nous-mêmes.... Commençons par soigner les bêtes, et ensuite nous reviendrons ici pour nous réchauffer et faire la soupe. »

Sylvain s'était débarrassé de son manteau, et se trouvait mieux, maintenant qu'il n'avait plus à porter ce lourd vêtement de drap trempé d'eau et son grand parapluie.

« Si vous le vouliez bien, dit-il à son maître, j'irais chercher une brassée de branches sèches pour que Mine pût se faire une flambée ; elle est si mouillée que c'est une vraie pitié.... Cela ne me prendra qu'un moment, et tout de suite après j'aiderai Antonio qui est déjà en train de bouchonner le cheval.

— Tu as raison de penser à ta sœur ; c'est très bien !... Suis-moi, je vais te montrer où est le bûcher.... »

Tous deux revinrent au bout d'un moment, et, tandis que Sylvain déposait le bois auprès de l'âtre, Mosco donnait à Hermine des allumettes et lui montrait la marmite, en lui disant de prendre dans le buffet de quoi leur faire

bien vite une soupe à la farine, tout en se réchauffant.

« Tu utiliseras ainsi ton temps, lui dit-il, et tu nous permettras de nous restaurer plus tôt. »

Là-dessus il partit avec Sylvain, et la petite fille se mit en devoir d'allumer le feu, après s'être débarrassée de sa capuche et de son paletot, qui dégouttaient d'eau.

Puis, s'étant un peu ranimée devant la flamme pétillante, elle s'empressa de faire ce que son maître lui avait commandé.

Quand l'eau qu'elle avait mise dans la marmite avec du sel commença à bouillir, elle versa doucement la farine d'une main tandis que de l'autre elle tournait la cuillère dans le liquide, sans perdre de vue la bouillie qui devait ainsi s'épaissir progressivement.

C'était le moment palpitant, car de cette opération dépendait la réussite de cette soupe qu'appréciait tant Mosco.

Hermine y mettait donc toute son attention, et se trouvait même absorbée par le soin qu'elle prenait de son œuvre, quand elle fut surprise tout à coup par un bruit criard, produit par un flot de paroles prononcées très vite dans une langue inconnue d'elle, et sortant de la bouche d'une femme en colère, qu'elle voyait avec effroi s'avancer de son côté.

A l'approche de cette furie, l'enfant se dressa aussitôt, toute secouée d'un frisson de terreur pleinement justifié.

Instinctivement elle se recula pour l'éviter, sans lâcher la cuillère et le pot à farine, mais en oubliant le motif qui les lui avait mis dans les mains et l'importance qu'il y avait, en ce moment, à ne pas quitter la marmite.

Sa figure effrayée disait clairement qu'elle avait bien autre chose en tête.

Mais elle avait beau se reculer, la femme l'eut bientôt rejointe et, sans crier gare, lui donna une paire de soufflets.

La pauvre petite ne comprenait rien à cette brutalité. N'était-ce pas une folle que cette méchante femme qui venait la battre sans propos ni raison? Cette fois, dans le saisissement qu'elle ressentit, elle lâcha la cuillère et le pot à farine, qui vint s'éventrer sur le parquet, en jetant au vent la précieuse poudre blanche.

Cet accident augmenta la fureur de la femme, qui haussa le ton et redoubla ses invectives, mais toujours dans son patois ignoré de la pauvre orpheline, qui comprenait seulement ses arguments frappants, rendus plus expressifs encore.

Hermine ne fut délivrée que grâce à une forte odeur de brûlé qui se répandit tout à coup dans



Et, sans crier gare, elle lui donna une paire de soufflets.

la pièce. La furie sauta aussitôt de l'enfant à la marmite.

Mosco venait d'entrer, par une troisième porte, donnant dans l'écurie; mais il était resté sur le seuil sans dire un mot, de sorte que ni l'enfant ni la femme ne s'étaient aperçues de son arrivée.

Profitant de ce que celle-ci avait lâché sa victime, il se glissa jusqu'à la petite fille et l'entraîna promptement dans l'écurie.

La mégère, qui avait alors la tête plongée dans la fumée de sa soupe brûlée, n'eut pas le temps de se dégager du brouillard odorant pour les voir partir, et elle faisait tant de bruit qu'elle ne pouvait entendre leurs pas.

Sans se retourner, le saltimbanque avait fermé derrière Hermine la porte de l'écurie, où se trouvaient les deux garçons, occupés à soigner les animaux.

Alors Mosco demanda à la petite fille :

« Tu as donc laissé brûler la soupe et mis en colère la signora Stella?

— C'est la signóra Stella? votre dame? ma maîtresse? » s'exclama Hermine avec une figure si déconfite que Mosco ne put s'empêcher de rire. Puis il reprit :

« Je t'avais bien fait comprendre qu'elle était un peu vive.... Il n'est pas étonnant qu'elle se

soit fâchée de ce que tu oubliais la marmite sur le feu.

— Ce n'est pas pour cela, fit Hermine en pleurant, car la soupe ne brûlait pas du tout quand elle est entrée en criant, dans un langage que je ne comprends pas; j'étais en train de mettre la farine dans l'eau, peu à peu, comme l'on fait chez nous; mais, vous comprenez, quand elle m'a battue, j'ai eu peur, je me suis reculée, et c'est alors que la soupe a brûlé.

— Qu'est-il donc arrivé à ma sœur? dit Sylvain en quittant son ouvrage pour savoir ce qui faisait pleurer Hermine.

— Je ne peux pas te le dire, mon garçon, répondit Mosco, car je ne comprends absolument rien à son affaire.... Mais voilà justement la signora Stella qui va nous l'expliquer sans doute. »

En effet, la femme brune et sèche qui avait tant effrayé la pauvre Hermine, faisait en ce moment irruption dans l'écurie, d'un air qui n'annonçait pas qu'elle fût calmée, et tout de suite elle se mit à parler d'une façon très animée, avec de grands gestes et en montrant le poing à la fillette épouvantée.

Sylvain se plaça résolument devant sa sœur, comme pour la défendre.

De son côté, Mosco se mettait à rire et disait à sa femme :

« Elle ne te comprend pas du tout, tu sais!... Parle-lui au moins en français. »

Stella s'arrêta court à ces mots et reprit au bout d'un moment :

« C'est vrai!... je ne pensais pas qu'elle ne pouvait m'entendre!... »

Puis, s'adressant à son mari :

« Pourquoi m'as-tu amené des enfants qui ne sont bons à rien, et qui font les maîtres chez nous à présent?... N'ai-je pas trouvé cette petite en train de se faire une potée de soupe! et à la farine encore!... A-t-on jamais vu un toupet pareil!... Elle fouille dans mon buffet, agit comme chez elle!... Vraiment, c'est trop fort!... Ne pouvait-elle pas m'attendre pour me demander la permission?... Et puis, quand je lui en fais l'observation, Mademoiselle prend la mouche, abandonne la farine sur le feu et la laisse brûler!... Tant pis pour elle et pour son frère! ils se passeront de souper aujourd'hui.... Je ne leur donnerai que du pain sec!... Cela leur apprendra à perdre ma farine! »

Hermine était si terrifiée de cette injustice qu'elle ne savait que répondre.

Il lui eût été d'ailleurs difficile de se faire entendre. Stella continuait à faire des récriminations en répétant toujours à peu près la même chose.

Mosco lui-même ne trouvait pas moyen de pla-

cer un mot, et restait la bouche ouverte, prêt à défendre Hermine en expliquant à sa femme ce qui s'était passé. Enfin, quand elle fut forcée de s'arrêter pour respirer :

« Tout cela est de ma faute, dit-il ; c'est moi qui lui avais demandé de faire la soupe ; nous sentions tous le besoin de nous réchauffer en mangeant, et je ne pouvais m'adresser qu'à elle : Laurella ne veut plus faire la cuisine, et tu étais couchée.

— Ah ! voilà que tu la défends, reprit la méchante femme ; mais je n'en suis pas étonnée ; Laurella m'a bien dit que tu donnais toujours raison à cette petite, dont tu admirais toutes les sottises !. . Je sais à quoi m'en tenir : tu nous as amené deux fainéants, qui ne nous aideront qu'à manger le peu d'argent que nous gagnons.... Il faudra s'enlever le pain de la bouche, maintenant, pour nourrir ces mendiants.

— Nous ne sommes pas des mendiants, Madame, s'écria Sylvain. Votre mari nous a loués comme domestiques ; si vous n'êtes pas contente de nous avoir, dites-le : nous repartirons tout de suite ! Votre mari a justement à nous deux pièces de cinq francs qu'un bon monsieur nous a données pour envoyer à notre mère ; cela nous permettra de manger pendant la route.

— Vous avez dix francs, vous autres ! s'exclama

Stella.... En voilà une prétention!... Sachez qu'avant de les envoyer à votre mère je les garderai, moi, comme une garantie de votre travail. »

Et pour mieux forcer Sylvain à se taire, elle le souffleta, ce qui le fit pleurer.

« S'il en est ainsi, fit Mosco, débrouille-toi avec eux; je vais dîner ailleurs! »

Et, sortant par la cuisine, il quitta la maison.

Stella essaya de l'arrêter en courant après lui, très ennuyée de le voir aller dépenser de l'argent à l'auberge. Elle partit donc aussi, laissant avec Antonio les petits Valaisans tout en larmes.

Celui-ci alla fermer la porte que sa mère avait laissée entre-bâillée; puis il revint auprès des enfants et leur dit très bas, pour ne pas être entendu de la cuisine :

« Ne pleurez pas, allez! cela n'arrangera pas les choses. Vous étiez sans doute habitués à être traités avec douceur. Mais, que voulez-vous, ce n'est pas partout la même chose! Il faudra vous endurcir et ne pas faire attention aux colères qui viennent sans qu'on sache pourquoi.... Et puis on s'habituera à vous quand on verra que vous êtes des enfants courageux, très serviables et de bon caractère.... Soyez tranquilles, mon père ne vous laissera pas mourir de faim, moi non plus, et je tâcherai aussi de vous empêcher d'être mal-

heureux. Seulement, pour cela, il ne faudra pas que nous ayons l'air d'être amis, afin qu'on ne se défie de rien.... Ainsi, c'est convenu! vous pouvez compter sur moi; mais ne me parlez pas avec un air d'amitié devant ma mère et ma sœur.... Et puis, vous verrez, quand Mine saura danser sur la corde et Sylvain faire quelque chose, on aura besoin de vous. Alors on vous ménagera.

— Si ton père avait bien voulu nous défendre, du moins, fit Hermine en s'essuyant les yeux; mais il est parti tout simplement, sans rien dire.... Crois-tu, Antonio, qu'il ne mettra pas nos dix francs à la poste, quoiqu'il l'ait promis au bon monsieur?... Ta mère ne l'en empêcherait peut-être pas s'il lui disait que nous sommes raisonnables, et que nous voulons bien travailler pour gagner notre vie.

— Il faudra, Mine, que tu parles au papa. Il fait bon vivre avec lui! Et puis il trouve que tu es une gentille petite fille. Certainement, il fera son possible pour que tu n'aies pas de chagrin, ni Sylvain non plus.... Mais taisons-nous! dit-il tout à coup en retournant à son ouvrage,... j'entends la maman qui revient. »

Stella voulait recommander à Antonio de procéder à l'installation des nouveaux venus, d'une façon peu compliquée, d'ailleurs. Il enlèverait une des deux paillasses de son lit et la placerait sur une

longue caisse qui se trouvait dans l'écurie; ce serait la couchette d'Hermine, auprès de laquelle il mettrait le berceau de bébé. Elle ne voulait plus l'avoir dans sa chambre, car ses cris l'empêchaient de dormir. La petite Valaisanne devrait le calmer en le promenant, la nuit comme le jour. Quant à Sylvain, il partagerait le lit d'Antonio qui se trouvait au galetas. De draps il n'en était pas question! La signora Stella daigna du moins permettre qu'on se servît pour les deux lits des couvertures restées dans la voiture.

Antonio reçut aussi l'ordre de s'occuper du dîner avec Hermine et Sylvain; Stella leur laissait sur la table de la cuisine ce qu'ils auraient à manger.

Là-dessus, elle partit avec Laurella pour rejoindre Mosco à l'auberge.





XII

Petite maman.

« Oh bien! maintenant nous voilà tranquilles pour longtemps! » fit Antonio quand la mère et la fille furent sorties.

Les orphelins étaient bien contents de rester seuls avec Antonio, mais ils n'osaient manifester leur joie, car ils pensaient qu'il n'aurait pas été fâché d'aller se distraire avec ses parents; ils ne purent s'empêcher de lui exprimer gentiment tout l'ennui qu'ils éprouvaient en le voyant privé d'un plaisir à cause d'eux.

« Ne vous tourmentez pas, leur dit-il avec un bon sourire, je serais resté quand même!... On me laisse toujours la garde des animaux, et

grâce à vous, au moins, je ne serai pas seul aujourd'hui, et je ne m'ennuierai pas comme à l'ordinaire; à nous trois, nous ne nous ferons pas de mauvais sang. »

Les garçons se hâtèrent de donner à manger aux bêtes et de terminer leur besogne à l'écurie; puis ils s'installèrent avec Hermine dans la cuisine, pour se sécher et dîner. Ils étaient joyeux, maintenant; Antonio même riait, ce qui lui arrivait rarement. Après avoir ranimé le feu, ils s'occupèrent de faire la soupe.

Hermine et Sylvain avaient d'abord déclaré qu'ils n'en mangeraient pas. Ils se rappelaient que leur maîtresse les avait condamnés au pain sec, et ils tenaient à lui obéir.

« Vous voyez bien, leur dit Antonio, que ma mère vous a pardonné, puisque nous avons de quoi dîner tous les trois. Je l'avais compris ainsi quand en partant elle nous a parlé du repas.... Elle est vive, mais n'a pas de rancune. Je suis sûr qu'elle ne pense déjà plus à sa fâcherie de tout à l'heure. »

Les petits Valaisans finirent par se laisser convaincre.

Après s'être bien réchauffés à la flamme d'un bon feu, les trois camarades devisaient gaiement, en mangeant la soupe, quand des cris d'enfant attirèrent leur attention.

« Ah! dit Antonio, c'est mon petit cousin; je l'oubliais! Il est à côté, dans la chambre de mes parents. Viens avec moi, Mine, il faut que tu le prennes pour le calmer. C'est ton affaire. »

La fillette ne demandait pas mieux. Elle se leva tout de suite et fut bientôt auprès du bébé, qu'elle enleva de son berceau pour l'emporter dans la cuisine.

Là elle l'assit sur ses genoux; mais le pauvret se mit à pleurer de plus belle, en se voyant au milieu de visages inconnus.

Hermine ne savait comment le calmer; elle lui parlait en vain d'un ton caressant, en s'interrompant à chaque instant pour l'embrasser.

« Ne pleure pas, mon chéri, lui disait-elle; il ne faut pas avoir peur de nous!... Je t'aime tant déjà!... Tu es si mignon!... Mais pourquoi donc as-tu tant de chagrin?... Me prends-tu pour une méchante petite fille?... »

Elle le promena sans plus de succès.

« Il a peut-être faim! » s'écria-t-elle.

Hermine aurait voulu lui donner une tasse de lait, car elle avait toujours vu ses frères en boire avec plaisir quand ils étaient tout petits; mais il n'y en avait nulle part. Antonio, qui s'était empressé de chercher dans le buffet et dans la cave, n'en avait pas trouvé. Elle essaya alors de lui offrir un peu de soupe.

D'abord le bébé se fit prier pour avaler la première cuillerée qu'elle lui présenta; mais elle déploya tant de douceur et de gentillesse, en revenant à la charge, qu'il finit par se laisser apprivoiser et par se décider à manger la soupe, qui lui parut excellente; une fois qu'il en eut goûté, il ne cessa plus de tendre sa petite bouche vers la cuillère.

« Tu trouves cette soupe bonne?... hein, petiot? lui dit Antonio.... Eh bien, moi aussi.... Vrai! Mine, tu as bien réussi.

— Dis-moi donc le nom de ce poupon, lui demanda-t-elle.

— Il s'appelle Luca.

— Et sait-il marcher? » dit-elle en le mettant sur ses jambes sans le lâcher.

Mais tous trois virent facilement qu'il n'avait pas encore la force de se tenir debout.

« Tant pis! ce sera pour plus tard! lui dit Hermine en l'embrassant.... Je n'en suis pas fâchée!... Cela ne me tourmente pas du tout d'avoir à te porter.... Tu remplaceras mon petit frère, dont j'ai pris soin jusqu'à mon départ.... Pauvre frérot!... je suis bien sûre qu'il languit après moi. »

Le bébé paraissait prendre grand intérêt maintenant à la conversation d'Hermine. Il lui répondait par une série de *ma...*, *ma...*, *ma...* qui n'en finissait pas.

« Tu causes très bien, sais-tu ? » lui disait-elle encore.

Et comme il continuait à la regarder avec son joli sourire, en lui parlant dans son gazouillement enfantin, elle le serra tout à coup sur son cœur, dans un élan de tendresse maternelle, en s'exclamant : « Ah! tu es trop gentil, vraiment!... Tu es le plus aimable de tous! et personne ne pourrait dire le contraire. »

Les garçons coupèrent court à cette conversation en se levant pour préparer les lits, et Hermine les suivit avec le bébé dans ses bras.

Elle ne s'était pas rendu compte de la façon dont Stella voulait l'installer; aussi eut-elle le cœur serré en voyant la couchette qu'Antonio lui dressait dans l'écurie. Comment! elle ne serait pas mieux que dans les campements de la route!... Elle avait pensé qu'on lui donnerait au moins un lit comme celui qu'elle avait chez sa mère, avec des draps de grosse toile blanche; mais rien qu'une paillasse dans un coin d'écurie!... C'était vraiment pitoyable pour une petite fille habituée aux soins d'une bonne mère.

Voyant sa figure déconfite, Antonio lui dit, pour la consoler, qu'elle aurait, sur lui et sur Sylvain, l'avantage d'avoir plus chaud que dans la soupente où ils coucheraient tous les deux.

C'était sans doute pour cela qu'on l'avait mise dans l'écurie, afin que le petit qui devait reposer sous sa garde n'eût pas trop froid. On faisait comme on pouvait! Il n'y avait pas beaucoup de pièces dans la cabane : la cuisine, la chambre des parents et un petit cabinet qu'on destinait à Laurella.

Que dire à cela?

Hermine ne put que soupirer; elle avait le cœur bien gros.

Ce fut encore pis, quand elle dut se coucher, après avoir endormi le bébé et l'avoir mis dans son berceau.

Antonio, qui pensait à tout, avait eu soin de suspendre à un clou, dans l'écurie, la lanterne de la voiture, après l'avoir allumée, afin que la petite fille vît assez clair pour soigner le bébé quand elle aurait besoin de se lever pour lui. Sur la prière d'Hermine, il était même allé chercher dans le village un peu de lait, qu'il avait payé de sa bourse, pour qu'elle pût en donner à l'enfant dès qu'il se réveillerait; elle savait que sa mère calmait de cette manière son petit frère lorsqu'il pleurait, et elle tenait à suivre les bons exemples qu'elle avait reçus, afin de ne pas faire souffrir inutilement l'enfant qui lui était confié.

Ayant pris toutes ses dispositions pour la nuit,

Hermine s'assit sur sa couchette, avant de s'y étendre, curieuse d'examiner ce qui remplaçait pour elle la chambre maternelle où elle avait passé son enfance. A présent elle avait pour compagnons de chambrée un ours, un âne, un cheval et des singes. Ce n'était pas la première fois, mais au moins, pendant le voyage, elle ne se trouvait pas seule avec eux.

Elle fixa les yeux avec crainte vers la partie de l'écurie où ils se trouvaient réunis, en dehors des rayons de la lanterne, qui éclairaient seulement son lit. Elle n'apercevait donc que des formes vagues, dans le coin noir où elle cherchait en vain à distinguer les animaux qui lui causaient encore une certaine appréhension, et, son imagination aidant, leurs masses confuses prenaient des apparences fantastiques.

Tremblante de peur, Hermine ferma les yeux pour ne plus voir leurs silhouettes qui se mouvaient dans l'ombre.

En ce moment elle s'entendit appeler par son frère, couché avec Antonio dans la soupente, au-dessus de sa tête :

« M'entends-tu, Mine ? »

Elle lui cria : « Oui, Sylvain ! Ah ! je suis contente de te savoir aussi près de moi ; je n'y pensais plus.

— Tu n'aurais qu'à m'appeler si tu avais be-

soin de quelque chose, lui dit-il encore, et tout de suite je descendrais auprès de toi. »

Elle le remercia et lui souhaita une bonne nuit.

Maintenant elle respirait d'aise, en se trouvant moins abandonnée qu'elle ne le croyait. Puis elle se coucha tout habillée, sous sa couverture, et ferma les yeux pour tâcher de se reposer.





XIII

Toute seule.

Hermine finit par s'assoupir, tant elle était fatiguée de sa marche du matin au milieu de l'orage; ce souvenir pénible lui revint à l'esprit quand elle allait s'endormir, et la suivit dans son sommeil agité, si bien qu'elle eut une espèce de cauchemar et crut tout à coup entendre gronder le tonnerre; puis, dans une horrible angoisse, il lui sembla que le feu du ciel tombait sur elle. La pauvre enfant fut réveillée en sursaut par la douleur affreuse qu'elle ressentait à ce moment.

Elle se frotta les yeux en se demandant si elle n'était pas morte, et peu à peu elle finit par

reconnaître qu'elle avait été le jouet d'un rêve épouvantable. Pourtant, quoiqu'elle fût certaine d'être bien éveillée, elle entendait encore ce qu'elle avait pris en dormant pour le roulement du tonnerre. Qu'était-ce donc? Elle ne pouvait s'en rendre compte à ce moment.

La pauvrette se mit sur son séant, toute tremblante, avec l'idée d'appeler son frère. Elle ouvrit la bouche; mais elle ne put émettre aucun son. Elle en fut atterrée; une sueur froide perlait sur ses tempes, quand un cri de l'enfant vint faire une heureuse diversion.

Hermine n'avait pas encore sauté de son lit qu'il était déjà pris d'impatience et criait de toutes ses forces. Les animaux se réveillèrent à ce bruit inaccoutumé et se levèrent lourdement. Ce mouvement de vie calma les nerfs de la fillette; elle oublia sa frayeur pour ne penser qu'au bébé, le prit dans ses bras, et le consola très vite en lui donnant à boire. Puis elle le promena pour l'endormir de nouveau.

La tranquillité s'était rétablie, et alors, tout en chantant doucement une berceuse, Hermine se rappela le bruit sourd qui l'avait tant effrayée lors de son brusque réveil. Elle ne l'entendait plus, mais n'en était pas moins intriguée.

Cependant les animaux reprirent bientôt leur sommeil interrompu, et elle distingua de nou-

veau le grondement qui l'avait épouvantée, et qui redoublait maintenant d'intensité.

C'était l'ours qui ronflait; elle s'en rendait bien compte, à présent que sa mémoire n'était plus engourdie par un reste de sommeil, et elle reconnaissait parfaitement le bruit qui l'avait inquiétée si fort à son réveil.

« Prendre les ronflements de Cosacco pour le tonnerre!... est-ce possible? s'exclama-t-elle gaiement.... Où avais-je donc l'esprit?... J'aurais bien dû me rappeler la musique formidable que fait ce brave ours en dormant; elle m'a déjà ennuyée assez souvent. »

Très soulagée de savoir qu'elle s'était effrayée inutilement, Hermine s'approcha de l'animal, pour s'assurer qu'elle ne se trompait pas.

N'ayant plus aucun doute, elle recoucha l'enfant, qui avait fini par s'endormir, et elle s'étendit de nouveau sur sa pauvre couchette, en se disant :

« Allons! je n'aurai plus de cauchemar, j'espère, puisque je suis bien rassurée... et dorénavant je tâcherai de ne plus me faire de chimères inutiles. »

Pourtant elle fut encore réveillée brusquement. Cette fois c'étaient les chiens qui entraient dans l'écurie : une porte s'était ouverte pour les faire passer, et s'était ensuite refermée,

après avoir laissé glisser un jet de lumière qui avait ébloui Hermine dans son sommeil.

« Les maîtres viennent sans doute de rentrer, pensa-t-elle, et ils ont pris soin de se débarrasser des chiens pour la nuit. »

Elle n'était pas fâchée de savoir que Mosco, sa femme et sa fille se trouvaient maintenant dans la maison. Elle ne se sentait plus aucune raison d'avoir peur, et ne demandait qu'à se rendormir.

Castore et Polluce ne le lui permirent pas tout de suite; ils ne voulaient pas se coucher avant d'avoir renouvelé connaissance avec le logis.

Hermine les entendit flairer l'âne, l'ours et le cheval. Puis ils s'approchèrent d'elle et du bébé; le plus audacieux se permit même de lécher l'une de ses mains, qui pendait; elle la ramena bien vite sous sa couverture, sans avoir le courage de le gronder. Alors, trompé par le silence de la petite fille, le chien s'enhardit et posa ses pattes de devant sur le lit, avec l'intention d'y sauter pour se coucher confortablement. Mais elle se fâcha cette fois et le repoussa de telle façon qu'il se résigna à chercher un autre gîte.

Il trouva enfin une place à sa convenance, ainsi que son compagnon, et aussitôt tout bruit cessa.

Hermine en profita pour reprendre son som-

meil; mais sa nuit ne devait pas s'achever tranquillement. Plusieurs fois encore elle fut réveillée par le bébé, et dut se lever pour le promener. Si elle n'avait pas aimé les petits enfants et en particulier celui-là, auquel l'attachaient déjà les soins qu'elle lui avait donnés la veille, elle aurait trouvé fort dure la charge de veiller sur lui. Cette besogne n'en était pas moins au-dessus des forces d'une fillette de son âge. Sa mère le comprenait si bien qu'elle ne lui permettait de s'occuper de ses petits frères que pendant le jour, et réservait pour elle seule la tâche de les soigner la nuit, afin qu'Hermine pût dormir tranquillement.

N'étant pas habituée à veiller, la pauvre petite ne pouvait ouvrir les yeux le lendemain matin, quand sa maîtresse vint la réveiller en lui disant qu'il fallait partir tout de suite avec Laurella, pour aller laver du linge à la fontaine.

Elle obéit néanmoins et fut même obligée de faire à elle seule tout l'ouvrage, car Laurella, avec son indolence accoutumée, fit semblant de travailler et lui laissa presque toute la besogne, après avoir remarqué qu'elle savait très bien laver. La fille de Stella ne se préoccupait pas de la fatigue des autres.

La lessive terminée, Hermine dut ensuite danser sur la corde, d'après les ordres de Mosco ; puis sa maîtresse l'appela pour l'occuper au ménage, et

ne cessa plus de crier après elle, soit pour lui commander quelque chose, soit pour lui dire qu'elle ne savait rien faire. Elle ne la laissa respirer que pour lui mettre l'enfant sur les bras, dès que tout fut en ordre dans la maison, en lui disant d'aller promener dehors le petit Luca.

Ce fut pour Hermine le meilleur moment de la journée.

Occupée par le bébé, qu'elle cherchait à distraire, la fillette arriva jusqu'au bord du lac Majeur sans l'avoir vu de loin ; aussi fut-elle saisie d'admiration en se trouvant auprès de ses eaux d'azur. Elle resta dans l'enchantement devant ce lac, si doux à l'œil, qu'entourent des montagnes vertes, dont le profil se découpe gracieusement sur le beau ciel d'Italie.

Hermine ne connaissait des Alpes que leur grandeur sévère. Ce spectacle inattendu était pour elle une révélation du beau, sous un nouvel aspect. Son cœur s'amollissait et se gonflait d'une émotion inconnue. Les souvenirs s'y pressaient. Dans l'onde moirée elle crut revoir, sous les rides de l'eau, les yeux de sa bonne mère, si tendres quand ils se fixaient sur elle, et surtout au moment de son départ avec Sylvain. Alors elle se trouva reportée par la pensée à ce cruel instant de la séparation, et il lui sembla sentir encore les larmes de sa pauvre mère, qui lui

tombaient sur les joues avec les derniers baisers.

Puis elle se rappela tous les autres témoignages de grande affection qu'elle avait reçus depuis son enfance.... Que ce bon temps était loin, maintenant! La mort de son père avait d'abord changé les sourires en larmes, et puis il avait encore fallu que la misère la forçât à se séparer de sa mère, de ses petits frères, de sa sœur chérie!... C'était trop de malheur!... et pourtant elle devait cacher son chagrin pour ne pas se rendre insupportable à ses maîtres! Cette dernière pensée mettait au cœur de la pauvre enfant une sensation de vide immense; elle se rendait compte de son isolement au milieu d'étrangers qui ne s'intéressaient ni à ses peines ni à ses regrets.... Ah! si elle n'avait pas eu son cher Sylvain!...

Des larmes amères inondaient son visage sans qu'elle y prît garde. Elle ne s'en aperçut qu'au chagrin que manifesta tout à coup le petit Luca, qu'elle portait sans le regarder : il pleurait de la voir pleurer, et lui collait sa bouche mignonne sur la joue, en lui faisant un collier de ses bras. Il voyait bien qu'elle souffrait, et il sentait le besoin irréfléchi de la consoler.

« Ah! mon chéri, que tu es bon! lui dit-elle attendrie.... J'étais injuste tout à l'heure : Sylvain n'est donc pas le seul à m'aimer ici!... Tu

m'aimes aussi, toi.... Tu es un second frère, un tout petit frérot.... »

Elle souriait maintenant à l'enfant, à travers ses larmes qu'elle s'efforçait d'essuyer, mais qui coulaient toujours : ses nerfs étaient si fatigués de sa nuit sans repos et de sa journée de travail!

Sylvain arriva en ce moment. Il venait la chercher de la part des maîtres, et fut désolé de la voir pleurer encore :

« Tu souffres trop, Mine, lui dit-il, quoique tu veuilles tout supporter par raison. On abuse de ta patience, et puis tu as trop d'ouvrage.... La maîtresse et sa fille ne sont pas comme Mosco; elles te rendent malheureuse!... Il faut te rappeler que notre mère nous a fait promettre de retourner auprès d'elle si l'on n'était pas juste envers nous... Elle ne veut pas que nous travaillions au-dessus de nos forces, et que nous endurions de mauvais traitements. »

Hermine dut se contraindre et composer son visage pour calmer et consoler son frère, et elle lui répondit avec un doux sourire :

« Je ne suis ni triste ni malheureuse du fait de mon service! Si j'ai pleuré, c'est en souvenir de notre bonne mère, de notre sœur et de nos petits frères, tout simplement.... Je suis fière et contente, au contraire, de pouvoir travailler pour eux, et je veux continuer... Comment ne regrette-

rions-nous pas ceux que nous avons laissés là-bas!... Mais il faut nous rendre dignes de leur affection; n'est-ce pas Sylvain? »

Et pendant qu'elle parlait, ses yeux s'animaient d'une flamme de bonté qui les rendait brillants et rassurait son frère, en lui cachant l'amertume de son cœur.





XIV

La vie nomade recommence.

Après quelques jours de repos la troupe se remit en route, et cette fois la femme de Mosco fut du voyage. On emmena aussi le bébé, puisqu'il ne restait personne à la maison de Fariolo.

Les petits montagnards n'étaient pas fâchés de reprendre la vie nomade, dans l'espoir que Stella serait forcée de les laisser un peu tranquilles pendant les heures de marche. Celle-ci, d'ailleurs, ne quittait presque pas la voiture, pour ne pas se fatiguer, et laissait à peine à sa fille la possibilité de s'y reposer de temps en temps. Quant à Hermine, elle ne devait plus y monter.

Celle-ci en prenait son parti et trouvait une compensation dans le plaisir de rester avec Syl-

vain un peu en arrière; ils marchaient auprès de l'âne, qui devait porter le bébé tant qu'il ne pleuvrait pas, Stella ne voulant s'en embarrasser que le moins possible.

On avait placé le petit Luca dans un des paniers d'osier accrochés au bât de Nello; des provisions faisaient contrepoids. Cet enfant se trouvait ainsi comme dans un berceau, et il s'amusait à regarder les arbres, le paysage et aussi les gens qui passaient à pied, à cheval ou en voiture. Hermine causait avec lui de ce qui venait à frapper ses yeux, comme s'il avait pu la comprendre. Sylvain se mêlait aussi à cette conversation enfantine, et Antonio paraissait se plaire à l'écouter, sans toutefois y prendre part, tout en tenant la chaîne de son ours. L'air dédaigneux, comme à l'ordinaire, Laurella s'était mise à part et marchait devant, à peu de distance de son père, qui conduisait le cheval.

Les petits Valaisans étaient contents de la voir rester dans l'isolement qui lui convenait. Ils se trouvaient bien moins gênés : sa présence ne leur valait que des regards méprisants ou des paroles méchantes.

Sylvain et sa sœur étaient si heureux de leur liberté momentanée, qu'ils s'amusaient de tout : de l'entrain des caniches qui sautaient autour d'eux ou couraient en aboyant vers Paolo et Vir-

ginia, dont les grimaces les agaçaient; ils riaient surtout des efforts inutiles que faisaient les singes pour rompre les chaînes qui les retenaient à la voiture, et pourtant il était bien naturel que les pauvres bêtes eussent le désir de rejoindre les chiens et l'âne, qui marchaient librement sur la route.

Hermine cherchait à interpréter les pensées de ces animaux, d'après l'expression de leur physionomie, et par ses remarques elle faisait rire Sylvain et parvenait à dérider Antonio.

La douceur de la température et l'aspect riant des bords du lac, dont on suivait la rive, contribuaient beaucoup à la gaieté des trois amis. Le temps leur durait si peu qu'ils furent ennuyés lorsqu'ils entendirent Mosco donner le signal d'un arrêt, pendant lequel il voulait déjeuner et faire travailler sa troupe.

L'orpheline eut alors une nouvelle émotion : Mosco s'était mis en tête de se servir du bébé pour rendre son ours plus intéressant; il prit donc le petit Luca dans ses bras et le porta auprès de Cosacco, avec lequel il voulait d'abord le familiariser. Par bonheur l'enfant n'avait pas peur de cette grosse bête à l'air bonasse, et se laissa mettre la main sur sa tête; il l'embrassa même, à la prière de son oncle. Celui-ci finit par le placer dans les bras de son nouvel ami, et l'y l'abandonna

en se reculant ensuite, tant il se fiait à l'intelligence de Cosacco.

Hermine tremblait de tous ses membres; s'il allait tomber, son pauvre chéri?.. Mais non! au contraire, il était fort bien tenu par l'ours, qui paraissait très fier de la confiance que son maître lui témoignait, comme s'il eût compris toute l'importance de son nouveau rôle de bonne d'enfant. Cosacco regardait le bébé d'un air de protection, et celui-ci souriait sans inquiétude, se trouvant très bien dans la douce chaleur de sa fourrure épaisse.

Mosco était ravi de son invention.

« C'est parfait! s'écria-t-il; je dirai au public que Cosacco l'a élevé au biberon! »

Il le prétendit en effet, ainsi que bien d'autres choses du même genre, pendant la représentation qu'il donna dans la journée à Baveno.

Avant de commencer les exercices, il avait recommandé à l'orpheline de faire bien attention à la séance de somnambulisme de la signora Stella, et avait ajouté que plus tard il lui en expliquerait les mystères.

La petite fille était si docile qu'elle ne manqua pas d'obéir, sans se demander pourquoi son maître avait eu cette idée. Elle fut tout yeux et tout oreilles dès qu'elle vit Mosco, à la fin du spectacle, annoncer au public que ceux qui vou-

laient connaître le présent, le passé et l'avenir n'avaient qu'à s'approcher : la signora Stella allait s'endormir, et pendant son sommeil elle verrait, à travers les temps et les espaces, les mers et les montagnes, les objets les plus éloignés et les plus opaques. « Pour elle, ajoutait Mosco, les distances et les obstacles n'existent plus !.. Les forteresses imprenables ne sauraient interdire l'accès de leurs murailles à son regard surnaturel : à plus forte raison ce regard peut-il percer le mur de la vie privée !... Impossible de cacher un secret à son incomparable perspicacité de somnambule extra-lucide !... C'est grâce à son intervention que les diplomates les plus réputés de nos jours ont acquis leur renommée; ils font venir dans leur cabinet la signora Stella, ou bien ils la consultent par correspondance, et ensuite ils agissent à coup sûr, sans crainte de surprise, et déjouent les complots les mieux ourdis, au grand ébahissement de leurs ennemis qui les croient doués d'un flair extraordinaire. On pourrait dire seulement qu'ils ne sont ni sourds ni aveugles, puisqu'ils ont su entendre la trompette de la Renommée proclamant le pouvoir merveilleux de la signora Stella, et se sont convaincus que sa réputation était encore au-dessous de ses mérites !... Ils l'ont si bien reconnu que tous ont fait de grands efforts pour

l'attacher à leur personne.... La signora Stella a reçu les offres les plus magnifiques.... Si elle les avait acceptées, elle aurait une table somptueuse, des toilettes splendides, des bijoux incomparables, des chevaux et des équipages superbes, des palais grandioses! Elle ferait figure dans le monde parmi les femmes les plus éclatantes!... Mais l'illustre signora méprise les richesses et les honneurs; elle ne trouve son bonheur que dans les services inouïs qu'elle rend à l'humanité entière, sans distinction de fortune et de rang.... Elle sacrifie même sa santé pour satisfaire ses généreux sentiments, car les visions de son sommeil lucide sont horriblement fatigantes pour son organisation extra-nerveuse! »

Hermine entendit plusieurs fois son maître reprendre ce thème pour le développer d'une façon différente, afin de décider ceux qui l'écoutaient à consulter la fameuse somnambule assez philanthrope pour préférer la satisfaction des autres à son repos et à son bonheur, selon le dire de son compère.

Ces belles phrases ne parvenaient pas cependant à convaincre tout le monde et rencontraient même plus d'un sceptique. Mosco remarquait des sourires d'incrédulité sur certains visages et entendait dans la foule des phrases moqueuses.

Le saltimbanque n'en criait que plus fort, pour

étouffer les voix des raisonneurs. Il finit ainsi par décider un certain nombre de gens à perdre de l'argent, pour satisfaire leur amour du merveilleux et leur sotte crédulité.

Quand Mosco eut reçu d'eux la petite somme qu'il exigeait d'abord avant d'endormir sa femme, il prit une pose tragique et fit des gestes singuliers qui servaient, annonça-t-il, à faire passer son fluide magnétique sur la signora Stella.

Celle-ci était assise et ne tarda pas à fermer les yeux. Bientôt le saltimbanque affirma que personne ne pourrait la réveiller de son sommeil de somnambule.

Comme preuve, il lui tira les bras et les cheveux; elle poussa bien quelques plaintes tandis que sa physionomie exprimait la souffrance, mais elle n'ouvrit pas les yeux.

« Eh bien, Messieurs et Dames, s'écria Mosco, c'est dans cet état léthargique que la signora Stella sait voir au travers de tout ce que vous pouvez imaginer de plus compact, à quelque distance que ce soit. »

Là-dessus, il mit à la patiente un triple bandeau s'appliquant hermétiquement sur ses yeux, et il engagea les spectateurs à venir s'assurer par eux-mêmes de l'honnêteté de cette opération.

Plusieurs se présentèrent et déclarèrent que le saltimbanque avait agi consciencieusement.

« Maintenant, reprit Mosco, vous allez être certains, Messieurs et Dames, que ces plis d'étoffe sont transparents pour cette somnambule, et qu'elle y voit au travers, sans même soulever ses paupières. »

Alors, lui présentant une montre empruntée à un spectateur, il lui fit une série de questions, et elle y répondit sans hésiter et sans se tromper une seule fois.

« Vous l'avez entendue; Messieurs et Dames, s'écria Mosco triomphant; malgré son épais bandeau, la signora Stella a fort bien vu que cette montre est en argent, que son boîtier est bombé, et de plus elle a lu exactement l'heure que marque l'aiguille du cadran. »

Puis il fit des expériences analogues, avec autant de succès, sur différents autres objets.

Voyant les spectateurs émerveillés des réponses de Stella, dont ils ne suspectaient pas la bonne foi, Mosco les engagea vivement à profiter de la présence de l'illustre somnambule pour s'informer auprès d'elle de tout ce qu'ils désiraient savoir.

« Comptez sur notre discrétion, assurait-il. D'abord la signora ne se rappellera plus à son réveil ce que vous lui aurez demandé, et, quant à moi, je suis le tombeau des secrets!... Pour qu'aucun autre n'entende ce que vous désirez



Il prit une pose tragique.

cacher, vous me ferez vos questions à l'oreille; je les transmettrai à la signora Stella dans une langue connue d'elle et de moi seulement; elle me répondra dans le même dialecte, et je vous répéterai tout bas ses réponses, car, j'ai oublié de vous le dire, vous ne pouvez lui parler sans mon intermédiaire : comme tous les somnambules, elle ne subit que l'influence de celui qui l'a magnétisée, et n'obéit qu'à ses ordres. »

Alors plusieurs personnes se décidèrent à satisfaire leur curiosité, et, après avoir reçu de Mosco les réponses qu'il prétendait tenir de Stella, elles parurent enchantées de leur consultation. D'autres spectateurs furent alors entraînés à suivre leur exemple, et finalement la recette fut abondante, grâce à la séance de somnambulisme.

Hermine et Sylvain n'étaient pas les moins émerveillés. La petite fille en oubliait même le bébé, qu'elle était allée coucher dans la voiture après que Mosco l'eut suffisamment exhibé devant le public, entre les pattes de l'ours. Elle ne s'en souvint qu'au moment où Stella sortit de son sommeil, après que le compère Mosco lui eut fait encore de grands gestes devant le visage.

L'orpheline se fit alors de grands reproches pour ne pas avoir été plus tôt surveiller le som-

meil du petit garçon, et s'empressa d'y courir; elle eut le chagrin de le trouver en pleurs, les yeux gonflés de larmes, et rongeant ses poings avec colère.

Il lui fallut quelque temps pour le consoler, mais elle y parvint à force de caresses.





XV

Somnambule extra-lucide.

Hermine tenait le petit Luca dans ses bras et le promenait devant la voiture, quand elle vit venir son maître et les deux garçons; ils rapportaient le matériel qui avait servi à la représentation, pour le ranger dans la voiture.

Mosco regarda la petite fille en souriant et lui dit :

« Eh bien, Mine, j'ai vu que tu examinais avec attention la signora Stella pendant sa séance de somnambulisme.... Qu'en dis-tu?

— Oh! que c'est effrayant!... Oui, j'ai eu bien peur!... je croyais me trouver devant une fée, comme celles des contes que l'on dit chez nous aux veillées.... Je ne comprends pas encore

comment la signora Stella pouvait voir au travers du bandeau que vous lui avez mis sur les yeux.... Et pourtant elle ne se trompait jamais!... Si j'avais osé, je l'aurais priée de me donner des nouvelles de ma mère, de ma sœur et de mes petits frères,... je suis toujours si tourmentée; j'ai peur que ma pauvre mère ne tombe malade, et je me demande qui la soignerait, maintenant que nous sommes loin, Sylvain et moi. — Les autres feraient ce qu'ils pourraient, bien sûr, mais ils sont trop petits. — La crainte de fâcher la signora m'a seule retenue; elle n'aurait pas voulu m'être agréable! Il est facile de voir qu'elle ne m'aime pas; autrement me gronderait-elle toujours en m'accusant de mauvaises intentions?... Elle sait pourtant bien que je n'en ai pas, elle qui voit tout ce que l'on pense....

— Petite sotte, fit Mosco en riant, tu avales donc tout ce qu'on dit, toi?... et pourtant je t'aurais crue plus fine que les badauds qui nous écoutaient comme des oracles.... Il faut que je te détrompe, car je veux faire de toi une somnambule extra-lucide, dans le genre de la signora Stella.... Il sera plus intéressant pour le public de regarder une jolie petite fille qu'une femme qui prend déjà de l'âge. J'ai communiqué cette idée à ta maîtresse, qui est enchantée de penser

qu'elle se reposera quand tu pourras la remplacer.... Il est certain que c'est dur, quand on n'est plus jeune, de rester des heures les yeux fermés, à étouffer sous un épais mouchoir. »

Hermine fut très effrayée du projet qu'avait Mosco de faire d'elle une somnambule.

« Ce n'est pas difficile, va! fit Mosco en répondant à sa pensée.... Laisse-moi seulement déposer dans la voiture cette table que je tiens à la main, et je te donnerai ensuite une leçon.... Tu auras bien moins de peine à apprendre ce métier-là que celui de danseuse de corde, quoique tu sois faite pour être funambule, soit dit sans te flatter. »

Au bout d'un moment il revint vers elle et lui dit :

« Eh bien, voilà.... Tu vas m'écouter tout en mignotant ton poupon, et dans cinq minutes tu comprendras que ce n'est pas difficile d'être somnambule extra-lucide comme l'illustre signora Stella.... D'abord tu as cru, comme tout le monde, qu'elle dormait.... Ma foi non!... Elle fait semblant, voilà tout!... Est-ce que tu ne saurais pas aussi fermer les yeux et te donner l'air de dormir d'un profond sommeil, d'où il serait impossible de te tirer?... Essaye, voyons! »

L'orpheline abaissa les paupières, comme son maître le lui disait; mais elle ne pouvait s'empêcher de rire en même temps

« Ça, ce n'est pas de jeu ! reprit Mosco. Il faut faire la chose sérieusement, comme une bonne comédienne.... Suppose que tu ne mangeras pas de la journée si tu ne parais pas profondément endormie. »

Cette phrase fit penser à Hermine que souvent chez elle il n'avait pas été nécessaire de le supposer; que cette triste perspective s'était montrée réellement et en maintes circonstances pour la famille, et elle reprit naturellement sa physionomie de fillette attristée, mûrie par la souffrance.

« Bien, maintenant ! » approuva Mosco, sans se douter que ce changement d'expression n'était pas un jeu, mais le résultat d'une angoisse qu'il lui avait mise au cœur.

« Maintenant je vais te tirer les cheveux, les bras, puis te secouer, et tu garderas les yeux fermés et l'air abandonné de ceux qui dorment.... Tu en as bien vu, Diavolo !... Et puis tu ne te gêneras pas pour laisser comprendre que je te fais mal, et tu crieras : « Aïe ! aïe ! » d'un air dolent, comme quelqu'un qui parle en rêve.... C'est de ce ton-là aussi que tu me répondras quand je t'interrogerai.

— Je ne demande pas mieux que de faire tout ce que je pourrai, mais je ne saurai pas quoi vous répondre; je ne puis voir au travers des mouchoirs

et encore moins au travers des murailles, des espaces, des.... »

Mosco l'interrompit :

« Attends donc que je te l'apprenne, puisque je te l'ai promis.... Je ne te demande pas de voir l'impossible, mais seulement de m'écouter et de me répondre, après avoir bien pesé mes paroles. En un mot, sache que dans ma question est contenue la réponse.... Il faut que tu apprennes la clef de mon langage, et que tu la connaisses assez bien pour saisir très vite la formule que j'emploierai pour te parler. Ainsi : « *Veuillez me dire...* » correspond à des mots tout autres que : « *Auriez-vous la bonté de me dire...?* » Voilà mon secret. Si, par exemple, je commence mon interrogation par : « *Veuillez me dire...* », cela t'indique que la forme de l'objet que je te présente est *ronde*, ou bien, s'il s'agit de couleur, que tu dois répondre *jaune*, ou bien encore, si je te parle d'un métal, que c'est de *l'or*.... Rien de plus simple, n'est-ce pas?... Donc si tu m'entends te demander : « *Veuillez me dire de quel métal est cet objet* », tu seras sûre de ne pas te tromper en répondant : « *En or...* ». S'il avait été en argent, j'aurais pris la formule : « *Auriez-vous la bonté de me dire...?* » qui signifie aussi *blanc* pour la couleur, *carré* pour la forme, et d'autres choses encore, selon les différents

cas ; mais je ne veux pas te les apprendre maintenant, pour ne pas t'embrouiller.... Si tu avais dû me répondre *cuivre*, j'aurais formulé ainsi ma question : « *Dites-moi...* ». Comprends-tu que ce n'est pas difficile d'avoir l'air de distinguer les objets à travers un triple bandeau?... Cette troisième interrogation correspond à *plat* pour la forme, à *rouge* pour la couleur, etc.... Enfin je prononcerais : « *Pouvez-vous me dire...?* » s'il s'agissait d'un objet en *bois* ou dont la couleur serait *bleue* ou bien la forme allongée.... De même pour les lettres et pour les chiffres il y a un langage convenu, que je t'apprendrai peu à peu.

— C'est très amusant, dit Hermine dont les yeux brillaient; mais n'est-ce pas mal de tromper de pauvres gens par un savoir imaginaire?

— Ne t'apitoie pas sur leur compte.... Tant pis pour les imbéciles et les crédules! Il n'y a pas que nous autres qui vivions à leurs dépens. Et puis on les contente en les trompant : il ne faudrait pas se figurer le contraire !... D'abord, moi, je n'aime pas à faire de la peine à ceux qui me donnent leur confiance et leur argent, et j'ai soin de les rendre très heureux en parlant dans le sens qui peut être agréable.... Je le devine en examinant leur physionomie.... Ça, c'est un don que je possède. Il n'y a pas à dire, je sais lire le caractère des gens sur leur visage.... C'est

d'ailleurs tout le secret de ceux qui disent la bonne aventure, et voilà comment je réussis aussi bien avec mon âne qu'avec une somnambule.... Le compère, auquel le public ne fait pas attention, mérite seul toute la gloire!... Mais je m'en moque; je me contente du résultat financier. Je sais que les honneurs ne vont pas toujours trouver ceux qui devraient les recevoir, et qu'ils entrent à côté, bien souvent : ils tombent où le vent les pousse, et dame! il n'y a pas de direction plus facile à dévier que celle du vent. »

Malgré les répugnances de l'orpheline, dont l'esprit droit n'admettait pas la morale de Mosco, elle dut travailler avec lui pour devenir somnambule extra-lucide. Il s'emparait d'elle aussitôt que sa femme voulait bien la laisser abandonner les travaux les plus désagréables du ménage, qui étaient devenus son lot. Alors, si le petit dormait, il la faisait danser sur la corde, ce qui lui occasionna plus d'une chute pénible malgré son adresse et sa bonne volonté, et la pauvre enfant devait encore cacher ses souffrances pour ne pas inquiéter son frère, très irrité de la vie qu'on lui faisait mener.

« Mosco manque aux engagements qu'il a pris envers notre mère, disait-il à sa sœur quand il se trouvait seul avec elle. Il a dit qu'il te louait pour soigner le poupon, et tu ne devrais pas avoir

d'autre besogne.... Ce n'est pas bien!... non!... C'est même fort mal ! et notre mère pleurerait si elle voyait cela.

— Que veux-tu! lui répondait Hermine en s'efforçant de sourire.... Puisque nous ne pouvions travailler autrement pour tirer la famille de la misère, il faut encore nous réjouir d'avoir été pris par Mosco.... Si nous n'avions pas eu la chance de trouver cette occasion inespérée, notre pauvre mère, à son âge, aurait été obligée de partir, en nous mettant tous en garde, de côté et d'autre.... Et comment les petits auraient-ils été soignés chez les gens qui s'en seraient chargés?... Pense à cela, et tu seras plus raisonnable. »

Alors Sylvain baissait la tête, en serrant les poings, et ne trouvait plus rien à dire.

Cette petite scène se renouvelait assez souvent : Sylvain ne pouvait s'habituer à voir maltraiter sa sœur, et, de son côté, la pauvre fillette ne se lassait pas de supporter la fatigue et les mauvais procédés, tant son dévouement à sa famille était profond et vivace.

Ce fut dans l'île des Pêcheurs qu'Hermine fit devant le public ses débuts de somnambule extra-lucide.

Quoique cette île soit dépourvue des splendeurs artistiques qu'on admire à l'Isola Bella et à l'Isola Madre, elle n'en est pas moins comptée parmi les

merveilles des îles Borromées; ses filets suspendus au soleil et son clocher sont d'un effet très pittoresque.

Ayant eu l'idée d'aller donner une représentation aux humbles habitants de cette île charmante, Mosco avait décidé que Stella resterait à Baveno, où elle veillerait sur le bébé et la voiture, et qu'il s'embarquerait seulement avec les enfants et le matériel indispensable.

C'était une excellente occasion d'essayer devant le public le nouveau talent d'Hermine.

« Si elle se trompe devant ces pauvres pêcheurs, avait pensé Mosco, cela n'aura pas de conséquences. »

Mais la petite fille avait une excellente mémoire, et elle s'était si bien mis dans la tête le langage de convention de Mosco qu'elle répondit à merveille à ses questions, après avoir feint de s'endormir, comme une comédienne consommée, sous l'influence de ses passes magnétiques.

Dans le cours de la représentation, elle avait déjà dansé sur la corde très passablement avec Laurella, après les exercices de l'âne, des singes et de l'ours.

Mosco fut si content du travail d'Hermine que pour la récompenser il fit faire à la barque qui les ramenait à Baveno le tour des îles Borromées. Les deux petits Valaisans virent à distance l'Isola

Bella, non moins merveilleuse que les palais des contes de fées, avec ses dix terrasses superposées que soutiennent de grandes arcades, et qui sont peuplées de statues et d'obélisques, de beaux citronniers et de superbes orangers.

Ils admirèrent aussi l'Isola Madre, moins embellie par l'art que l'Isola Bella, mais qui possède en revanche un magnifique verger dans une prairie qui descend vers la mer, formant une pente gracieuse et du plus bel effet; elle a aussi les avantages d'une végétation plus luxuriante que celle de sa rivale.





XVI

Sylvain acrobate.

L'excursion aux îles Borromées avait été pour les petits Valaisans comme un rayon de soleil dans leur pénible existence, qui les mettait en butte aux reproches immérités de Stella, dont l'humeur acariâtre les faisait toujours souffrir quands ils n'étaient pas l'objet des expériences de Mosco. Celui-ci les employait souvent, il est vrai, car son imagination fertile se mettait sans cesse en frais d'inventions.

Hermine aimait encore mieux travailler avec son maître que d'être grondée par sa maîtresse, et elle mettait tant de bonne volonté à faire ce que Mosco exigeait d'elle qu'il lui en savait gré du

moins, et ne perdait pas une occasion de lui être agréable en l'éloignant de son irritable patronne. Il faisait valoir auprès de celle-ci le profit que l'on pourrait tirer de ses dispositions naturelles en perfectionnant son éducation; les talents de cette petite fille seraient fructueux pour la troupe, il n'en doutait pas, si l'on prenait soin de ne pas les négliger.

Par ce moyen il décidait Stella à la retenir le moins possible pour les travaux du ménage, et dès qu'elle la laissait libre un instant, il la faisait travailler à toutes sortes d'exercices.

Après l'avoir fait danser sur la corde, il l'interrogeait chaque jour, comme dans les séances publiques de somnambulisme, afin de la familiariser complètement avec le langage de convention qu'il lui avait enseigné. Il essaya même de lui apprendre à jongler, se croyant certain de la voir réussir, tant elle se montrait adroite en toutes choses.

Avec Sylvain, au contraire, ses différentes tentatives restèrent infructueuses pour la plupart. Le petit garçon n'avait réussi qu'à tourner l'orgue de Barbarie, à taper sur une grosse caisse et à soigner les animaux. Plusieurs essais malheureux avaient fait renoncer Mosco à lui enseigner l'art de faire des exercices au trapèze, de jongler et de danser sur la corde; ces insuccès le dégoû-

taient de faire l'éducation de cet enfant indigne de « la banque », disait-il avec un air de dédain inexprimable. Son temps était mieux employé auprès d'Hermine; quand il parlait de celle-ci, il se frottait les mains et se réjouissait bruyamment de la bonne opération qu'il avait faite en l'adjoignant à la troupe, dont elle promettait de devenir le plus bel ornement.

Stella augmentait les ennuis que lui causait la maladresse de Sylvain, en lui reprochant à chaque instant d'avoir amené ce garçon, qui n'était absolument qu'une bouche inutile dans la troupe.

Alors il s'impatientait et lui disait : « Ne t'ai-je pas répété cent fois qu'on n'a pas voulu me donner Mine sans son frère?

— Parce qu'on t'a jugé comme un vrai niais que tu es.... Il fallait jouer au plus fin avec ces paysans et ne pas avoir l'air de tenir à cette petite fille qui n'est pas un phénix, quoique tu paraisses le croire. »

Mosco haussait les épaules; mais il n'en était pas moins très mortifié de ces observations, dont la justesse lui semblait irréfutable à l'égard de Sylvain, et il n'en cherchait qu'avec plus d'obstination le moyen d'utiliser sa nature rétive.

Un jour il le prit à partie :

« Je sais bien, mon pauvre garçon, que tu n'as

de dispositions que pour le labour de la terre, et pourtant je suis sûr que tu ne demanderais pas mieux que d'augmenter l'attraction de nos représentations.... A force de réfléchir, j'ai pensé que je n'y réussirais qu'en t'apprenant à avaler des sabres, comme tu me l'as vu faire quelquefois, au grand ébahissement du public. C'est une idée que j'ai déjà depuis longtemps, et je ne sais pourquoi j'ai attendu pour la mettre à exécution. Tu ne peux manquer d'acquérir très vite ce talent, qui n'exige qu'un peu d'habitude et de bonne volonté, quoique cela semble dangereux ou même impossible à la plupart des gens. Rien n'est plus simple, en effet, que de se faire entrer dans l'estomac une ou plusieurs lames de cinquante à soixante centimètres, pourvu qu'on soit à jeun, bien entendu. Aussi n'ai-je jamais compris que certains acrobates eussent besoin d'user d'artifices pour avoir l'air de posséder ce talent qu'il leur serait si facile d'acquérir. Ils ne font guère illusion qu'à eux-mêmes, d'ailleurs, car leurs trucs grossiers sont aisément découverts par un œil expérimenté. Est-il bien difficile, par exemple, de voir le tube qu'ils se mettent devant le corps, en le cachant sous leurs vêtements, pour le faire aboutir près de la bouche, derrière une épaisse barbe postiche.... Ils enfoncent le sabre dans ce tube.... Parfaitement!... et

le tour est joué. Mais il faut être aveugle pour ne pas s'en apercevoir!... Et puis, ce n'est pas poli; c'est par trop se moquer de son public, qu'on a l'air de traiter d'imbécile.... Il y en a d'autres encore qui emploient des sabres trompe-l'œil, dont la lame rentre dans la poignée.... J'aime mieux cela!.. Mais ce n'est pas encore fameux de s'exposer à se voir confondu devant les spectateurs par un malin qui s'apercevra de ce truc connu.... Il vaut mieux y aller franchement, comme moi. Le public méfiant sait bien apprécier le mérite de ceux qui n'emploient pas de subterfuges. Et puis je ne me gêne pas pour faire remarquer qu'il me serait impossible d'user d'artifices, puisque je ne porte ni barbe ni gros vêtements. Où cacherais-je un tube devant mon corps avec ma figure glabre et mon maillot collant?... J'ai soin aussi de dire aux gens d'approcher, et je leur fais sentir la pointe de mon sabre à travers ma peau.... Tu l'as bien palpée toi-même, n'est-ce pas?... Tu peux donc être sûr que tu seras à bonne école.... Je t'apprendrai le métier d'avaleur de sabres d'après les grands principes, ceux avec lesquels j'opère, et dans quinze jours tu seras aussi habile que moi, car ce n'est pas bien malin.

— C'est trop malin, au contraire! fit Sylvain avec épouvante.... Il faut être fait exprès pour se

fourrer un sabre dans le corps sans se blesser, et je ne veux pas même essayer : j'aurais trop peur de me couper la gorge et les entrailles.

— Peut-on être niais à ce point! reprit Mosco en le regardant avec un air de profond mépris.... Si tu n'étais pas un ignorant, tu saurais qu'il n'y a aucun danger à s'introduire dans l'estomac un sabre, une canne, ou une tige quelconque; cela est si vrai que, dans les hôpitaux, on voit constamment des gens qui sont dans l'impossibilité de manger comme tout le monde, et qui ne se nourrissent qu'en ingurgitant d'abord un tube de caoutchouc vulcanisé, dans lequel on fait ensuite passer la nourriture qui les empêche de mourir de faim... Et l'on peut dire que ces gens doivent la vie à nous autres, les avaleurs de sabres, qui avons donné aux médecins l'idée d'introduire dans l'estomac la sonde œsophagienne; c'est exactement la même chose que de se mettre une tige de bois ou de métal dans le corps.... Tu vois donc que, sous tous les rapports, on a sujet d'être fier de soi quand on sait avaler des sabres!...

— Je ne pourrai jamais avoir cette gloire-là! » dit Sylvain qui ne paraissait pas y tenir le moins du monde.

« C'est une erreur de ta part; tu t'y feras, à la longue.... Il est bien sûr que cela semble gé-

nant, dans les premiers jours, de se sentir passer dans le gosier et dans l'estomac une tige de métal.... Mais, sans compter les avaleurs de sabres, beaucoup de malades s'y sont habitués, comme je te le disais tout à l'heure,... et tu ne peux refuser de faire ce que les médecins ordonnent eux-mêmes en certains cas.... Ils le prescrivent à ceux qui ne peuvent avaler d'une autre façon.... Eh bien, mon cher, c'est ton cas — au moral, bien entendu, — puisque tu es trop maladroit pour gagner ton pain autrement. »

Le pauvre Sylvain rougit de honte à ce reproche qui lui ferma la bouche; Mosco vit l'effet qu'il avait produit et se hâta d'en profiter.

« Je vais donc commencer par t'habituer à un tube de caoutchouc de la même grosseur que la sonde œsophagienne; j'en ai justement un que je montre au public, en lui parlant des progrès que les avaleurs de sabres ont permis de faire à la médecine. — Cela relève le métier, tu comprends. — Et puis, quand tu sauras bien ingurgiter ce tube de caoutchouc, tu t'introduiras très facilement une gaine de sabre qu'emploient les commençants; cela leur donne de l'assurance, car la peur de se percer avec la pointe de l'épée les fait toujours reculer.... Tu ne craindras plus cela quand tu auras avalé préalablement un étroit fourreau dans lequel tu pourras

insérer ensuite jusqu'à trois ou quatre lames.... Avec le temps tu t'habitueras à te les introduire directement.... Sois tranquille, nous irons piano, piano et « de plus en plus fort, comme chez Nicolet »! C'est notre devise; je te l'ai déjà dit bien des fois.... Et quand tu avaleras un sabre pour la première fois, sans avoir d'abord ingurgité sa gaine, nous mettrons à la pointe une boule de gutta-percha, pour te donner la certitude de ne pas te faire de mal.... Suis-je assez bon papa, hein?... Eh bien, nous allons commencer, n'est-ce pas?... »

En même temps, avec un geste théâtral, Mosco tirait le tube de caoutchouc d'un sac dont il s'était muni, et qui contenait des sabres, des baïonnettes, etc.: en un mot, tout son attirail d'avaleur de sabres.

Et, sans laisser à Sylvain le temps de réfléchir, il lui renversa la tête en arrière et, après lui avoir crié : « Ne bouge pas, ou tu es mort! » il lui enfonça vivement dans le gosier le tube de caoutchouc, et le retira ensuite avec non moins de célérité.

Cette opération fut faite en une seconde, mais n'en parut pas moins horriblement pénible au pauvre enfant. L'impression qu'il en avait ressentie l'avait rendu extrêmement pâle. Ses jambes flageolaient sous lui, et il fut obligé de

s'asseoir pour se remettre de la secousse nerveuse qu'il venait d'éprouver. La peur y était pour beaucoup, quoique naturellement le contact du caoutchouc dans l'arrière-bouche lui eût été fort désagréable.





XVII

Avaleur de sabres.

Hermine arriva sur ces entrefaites. Elle venait de terminer le ménage, et Stella l'avait ensuite renvoyée avec l'enfant dans les bras, en lui disant d'aller travailler avec son maître. Il s'agissait de faire la répétition d'une séance de somnambulisme.

D'un coup d'œil Hermine comprit que Sylvain souffrait beaucoup, en le voyant sans force et presque pâmé tandis que Mosco s'apprêtait à le soutenir s'il perdait connaissance. Ne sachant à quoi attribuer son malaise et sa pâleur étrange, elle le crut malade et en ressentit au cœur une douleur atroce. Cela mettait le comble au chagrin qu'elle éprouvait journellement.

Douée d'une sensibilité très vive, la pauvre enfant était devenue encore plus impressionnable depuis qu'elle avait quitté sa famille, par suite des souffrances intérieures que son courage la forçait à cacher à tous les yeux, surtout à cause de son frère, dont elle connaissait l'affection. Elle ne voulait pas qu'il fût malheureux, et pourtant elle ne pouvait l'empêcher de l'être s'il tombait malade dans cette famille d'égoïstes, où les soins lui manqueraient totalement.

Cette pensée la faisait frémir et l'amenait à se reprocher de n'avoir pas consenti à fuir avec Sylvain : ils auraient eu le temps déjà de rejoindre leur mère, si elle l'avait écouté, et elle n'aurait pas la crainte, qui la torturait, de le voir abandonné mourant sur le grand chemin, s'il devenait embarrassant pour la troupe.

Par bonheur, Sylvain reprenait ses couleurs et ses forces, ce qui rassura un peu sa sœur et lui donna enfin la force de parler :

« Qu'avais-tu, grand Dieu? » demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Mosco se chargea de lui répondre. Il lui dit que Sylvain s'était fait peur de rien, et, tout en riant, il lui raconta ce qui s'était passé, sous le jour le plus favorable, pour la porter à lui donner raison.

Mais il ne réussit qu'à faire partager à Hermine

l'effroi qu'avait éprouvé son frère. Vouloir faire avaler des sabres à ce pauvre garçon!... était-ce donc possible?... Elle était devenue plus blanche que Sylvain, et Mosco vit bien qu'elle n'était pas moins bouleversée que lui à cette révélation inattendue.

« Pourquoi cette émotion? dit-il en la regardant avec pitié.... Ah! je comprends, tu ne m'as jamais vu ingurgiter mes épées, sabres, baïonnettes, cannes, etc. Tu es si occupée avec le petit, maintenant, que tu ne parais aux représentations que pour travailler toi-même, et autrefois, quand tu avais toute ta liberté, pendant notre passage du Simplon, je ne me mettais guère en frais d'exhibitions. Ce n'était pas la peine pour les pauvres villages où nous restions si peu. A présent, au contraire, il faut varier les représentations, afin de pouvoir séjourner dans chaque endroit tant que la recette ne tarit pas.... Mais puisque tu n'es pas au courant du métier d'avaleur de sabres, je vais t'y mettre, mon enfant. »

Alors, avec sa voix la plus persuasive, il lui répéta tout ce qu'il avait dit à Sylvain, et puis, pour la convaincre encore mieux de l'innocuité de l'ingurgitation des tiges de métal ou de bois, sous quelque forme que ce soit, cannes. sabres, fourreaux ou tubes, il se mit en devoir de le lui expliquer *de visu.*

Il prit d'abord une espèce de sabre très mince, dont la lame et la poignée ne formaient qu'une seule pièce; puis, rejetant la tête en arrière pour préparer un conduit bien vertical à la tige qu'il se proposait d'avaler, il la plaça bien droite au-dessus de sa bouche ouverte, et, l'enfonçant peu à peu dans son gosier, il la fit entrer progressivement, jusqu'à la garde, dans son estomac, en la poussant par petits coups très doux. Ensuite il la retira assez vite, la fit briller au soleil, en décrivant une courbe dans l'air, mais sans bouger la position de son corps, puis, instantanément cette fois, il l'enfonça de nouveau tout entière, et ne la retira qu'après l'avoir conservée une minute, pour laisser à Hermine le temps de regarder la saillie que faisait sous sa peau, au niveau de l'estomac, l'étroite lame qu'il y avait introduite, et que montrait fort bien son maillot tendu.

S'étant reposé un peu, en assurant à Hermine que ses organes avaient pris l'accoutumance du fer, au point de ne se trouver nullement gênés par son contact, il lui annonça que maintenant il allait avaler à la fois quatre sabres tout pareils à celui qu'il tenait encore à la main. Mais il n'y arriva pas sans certaines précautions; d'abord il s'en introduisit deux dans l'estomac et les retira ensuite; puis, ayant recommencé l'expé-

rience, il joignit une troisième lame aux deux premières, et enfin une quatrième; il les superposait l'une à l'autre en les étageant, de telle façon que la quatrième se trouvait à moitié entrée seulement, tandis que la première l'était complètement, la seconde un peu moins, et la troisième à égale distance de celle qui l'avait précédée et de celle qui lui avait succédé. Ensuite il les fit entrer encore un peu plus, en recommençant toujours dans le même ordre, jusqu'à ce qu'elles eurent pris place toutes les quatre dans son estomac. Alors il retira chaque sabre en le faisant briller au soleil; puis, appliquant les quatre poignées les unes sur les autres, il ingurgita toutes les lames ensemble, mais ne les ressortit encore que successivement, pour faire plus d'effet.

Hermine n'en pouvait croire le témoignage de ses yeux, tandis que Mosco continuait à l'éblouir en avalant de véritables sabres d'ordonnance des épées, des baïonnettes attachées à des fusils qui restaient naturellement en dehors de la bouche, avec des airs menaçants, comme s'ils eussent été poussés dans ses entrailles par une main invisible.

« J'avalerais ainsi tout ce qu'on me présenterait, dit-il à Hermine pendant qu'il rangeait ses armes dans leur étui.... Tu peux en faire

l'expérience en me donnant des cannes, des tringles, des lames....

— Je vous crois, dit la fillette en riant.

— Tu vois bien, continua-t-il, que je n'exige pas de ton frère des choses impossibles, et encore je ne lui demande pas d'avaler comme moi des sabres nus ; qu'il arrive seulement à s'introduire dans l'estomac un fourreau où il pourra ensuite faire entrer des lames de fer, et je serai content de lui.... Je me regarderai même comme satisfait, jusque-là, s'il met de la bonne volonté à ingurgiter chaque jour mon tube de caoutchouc, ce qui donnera à son arrière-bouche l'accoutumance des corps durs, et lui permettra de parvenir à avaler sans souffrance une tige de métal.... Ne me trouves-tu pas raisonnable, dis-moi ?... »

Hermine ne répondit pas tout d'abord, mais regarda son frère dont l'air navré l'implorait. Elle comprit que jamais il ne pourrait s'habituer à l'idée d'avaler des sabres ; elle trouvait elle-même, d'ailleurs, avec son bon sens naturel, que c'était un vilain jeu, un exercice contre nature.

Tout de suite elle prit le parti d'excuser Sylvain et de s'offrir à sa place, afin de contenter Mosco, de façon qu'il laissât tranquille le pauvre enfant, qui n'avait aucune disposition pour le métier de saltimbanque.

D'une voix tremblante elle dit donc à son maître, en levant sur lui ses yeux pleins de douceur et de résignation : « Sylvain ne s'accoutumera jamais à avaler des sabres; cela lui fait trop d'impression, je le vois bien; il en tomberait malade.... Mais, si vous voulez, je m'y mettrai à sa place,... ce sera la même chose pour le succès des représentations.

— C'est cela ! dit Mosco en colère,... il faut que ton paresseux de frère se repose et que tu fasses tout l'ouvrage.... Tu en as bien assez déjà!... Si l'on t'écoutait, tu suffirais bientôt, à toi toute seule, pour m'aider à donner mes représentations, et même tu ne te plaindrais pas.... Je n'ai jamais vu de petite fille aussi courageuse!... Mais je ne l'entends pas ainsi ; je veux que Sylvain gagne sa vie comme les autres, en avalant des sabres, puisqu'il ne peut faire autre chose, tant il est maladroit et de mauvaise volonté. »

Là-dessus Mosco partit furieux, après avoir ramassé toutes ses armes, et laissa le frère et la sœur atterrés.

« Ah! si j'avais osé, s'écria Sylvain qui suffoquait,... comme je lui aurais dit son fait à ce vilain homme.... Il veut nous tuer à petit feu, avec ses inventions diaboliques!... Parce qu'il a un gosier et un estomac comme personne, il croit que les autres peuvent aussi avaler des

sabres.... Moi, d'abord, je ne m'y résignerai jamais, et je ne puis comprendre, Mine, que tu lui aies offert d'essayer.... Il a eu bien raison de ne pas accepter, car je m'y serais opposé de toutes mes forces; je ne veux pas non plus que tu fasses une chose pareille.... Tu ne sais pas que c'est horrible, que cela fait un mal affreux!... J'ai cru mourir, tout à l'heure, quand il m'a introduit de force son tube dans le gosier.... Et puis, s'il ne le retenait pas en dehors, s'il me laissait avaler complètement ce tube de caoutchouc, sais-tu que j'en mourrais; on ne pourrait plus me le retirer de l'estomac.... Non! il n'est pas permis de jouer ainsi avec la vie des gens!... »

L'orpheline pleurait en écoutant son frère, et elle s'occupait de calmer le bébé, qui s'était mis à crier en voyant couler ses larmes.

« Tu dois comprendre, reprit Sylvain, que nous ne pouvons pas rester ici davantage, malgré tout notre désir d'être utiles à notre mère.... Ce serait d'ailleurs méconnaître sa volonté que de nous laisser martyriser.... Elle ne veut pas que nous soyons maltraités, et tu dois te rappeler qu'elle nous a fait promettre de revenir si nous n'étions pas heureux.... Nous lui désobéissons donc en restant avec les saltimbanques, et ce n'est pas bien de notre part.... Qui sait! nous

trouverions peut-être chez nous, maintenant, un moyen plus honorable de gagner notre vie! »

Hermine ne pouvait s'empêcher de donner raison à son frère. Les tristes réflexions qu'elle avait faites en le croyant malade avaient beaucoup agi sur son esprit en faveur du retour dans leur famille. Et pourtant elle ne le disait pas encore à Sylvain, tant elle redoutait les conséquences d'une pareille décision.

Il la pressa de lui répondre; alors elle finit par s'expliquer : certainement il n'avait pas tort, on ne pouvait le forcer à avaler des sabres; mais elle espérait qu'à sa prière Mosco renoncerait à ce projet, et que cela leur permettrait de patienter encore.





XVIII

Hermine se révolte.

Le reste de la journée et la nuit suivante semblèrent bien pénibles à l'orpheline. Elle ne faisait que penser à l'embarras où se trouverait sa mère si elle retombait à sa charge avec Sylvain, et, d'un autre côté, elle était trop bonne sœur pour admettre que celui-ci dût se sacrifier jusqu'à tomber malade, pour ne plus se relever peut-être, en obéissant à Mosco avec une répugnance insurmontable; elle avait de véritables raisons pour le craindre, car le pauvre garçon était réellement souffrant de l'expérience que le saltimbanque avait faite sur lui : il se plaignait d'un grand mal de gorge depuis que Mosco lui avait introduit de force la sonde œsophagienne.

Il fallut qu'Hermine attendît jusqu'au lendemain pour parler à son maître, qu'elle espérait encore attendrir. Elle avait toujours fait ses efforts pour le satisfaire, et, en revanche, elle l'avait trouvé très bon pour elle, surtout en le comparant à Stella, ce qu'elle ne pouvait s'empêcher de faire, naturellement.

Comme elle n'avait pas dormi, il ne lui fut pas difficile de se lever de bonne heure pour guetter le moment où Mosco sortirait de sa chambre afin d'aller respirer l'air frais du dehors en fumant sa pipe, selon son habitude. Il était plus matineux que sa femme et sa fille, ce qui devait permettre à Hermine de l'entretenir en particulier.

Le temps était superbe, et la fillette attendit son maître en se promenant devant la maison avec le bébé dans ses bras. Elle tremblait un peu en pensant à la conversation qu'elle allait avoir avec Mosco; s'il refusait d'acquiescer à sa prière, il faudrait donc lui annoncer leur départ, et, instinctivement, elle frémissait à la pensée de replonger sa famille dans la misère. Sûrement elle n'y aurait jamais consenti pour s'éviter une souffrance personnelle, mais il s'agissait d'épargner à Sylvain une épreuve au-dessus de ses forces et très dangereuse à son avis : c'était autre chose!... Elle devait se le répéter en soupirant, afin de se donner la force d'annoncer au saltim-

banque la décision qu'elle avait prise, pour le cas où il continuerait à vouloir faire avaler des sabres à Sylvain.

Enfin Mosco parut, en sifflant un air populaire. Il semblait joyeux et bien disposé, ce qui donna quelque courage à la pauvre petite. Elle l'aborda donc en s'efforçant de sourire; mais sa pâleur démentait l'expression de tranquille assurance qu'elle voulait donner à son visage.

Le timbre de sa voix, légèrement voilée, faisait deviner également l'état de son esprit.

Mosco remarqua son trouble tandis qu'elle lui présentait sa requête; mais il n'avait pas la délicatesse de sentiments nécessaire pour comprendre le généreux dévouement qui l'animait, et pendant qu'elle le suppliait, les larmes aux yeux, de renoncer à faire avaler des sabres à Sylvain, il était persuadé qu'elle faisait cette démarche pour être agréable à son frère, tout en ayant peur que son audace ne la fît renvoyer de la troupe et ne lui enlevât ainsi son pain assuré. Aussi ne songea-t-il qu'à l'effrayer encore davantage par la menace d'un congé définitif, espérant obtenir de cette façon la soumission de son frère.

Il simula donc une grande colère, jura, tempêta et cria très fort que Sylvain était l'enfant le plus paresseux de la terre, et qu'il allait tout

simplement le jeter dehors avec Mine, une petite insolente qui avait besoin d'être châtiée de sa témérité.

Satisfait de son effet oratoire, il s'était subitement calmé pour regarder en silence la physionomie de son élève; il croyait l'avoir anéantie, et, au contraire, elle paraissait soulagée du grand poids qui l'oppressait tout à l'heure.

La pauvre enfant aimait mieux en effet subir leur renvoi que de le demander. Elle avait tout fait pour sauvegarder à la fois les intérêts de son frère et ceux de sa mère, et se rendait compte qu'elle n'avait à se reprocher aucune imprudence. Puisqu'elle n'avait pu réussir, malgré toute sa bonne volonté, elle se raisonnait maintenant, en se disant qu'il n'y avait plus autre chose à faire que d'accepter les conséquences de la répulsion invincible qu'inspirait à Sylvain l'ingurgitation des lames de fer.

Après une seconde de réflexion, elle pria donc Mosco de vouloir bien régler leur compte, pour qu'ils pussent se mettre en route le plus tôt possible.

Cette demande fit entrer le saltimbanque dans une fureur épouvantable et qui n'avait rien de factice.... Avait-on jamais vu pareille audace?... Croyait-elle, peut-être, qu'il allait leur donner de l'argent quand c'était lui qui avait le droit de

leur en réclamer!... Jusque-là tous deux n'avaient fait que lui coûter, surtout Sylvain, qui n'avait pas voulu travailler pour augmenter la recette.... « Eh bien, il faudra que ce paresseux y arrive! s'écria Mosco d'une voix plus calme, mais résolue.... Il s'entête inutilement à ne pas vouloir m'obéir, ce qui est lâcheté de sa part, car je ne lui demande qu'une chose très simple.... Et la preuve, c'est que tu m'as offert d'avaler des sabres à sa place.... Je tiens d'ailleurs à ne rien faire d'inhumain; je suis un brave homme, moi! mais je ne veux pas non plus me laisser berner par le caprice d'un gamin qui trouve commode de gagner son pain en se croisant les bras.... *Per Baccho!* je forcerai bien ce fainéant à travailler!... Et ne crois pas, ma petite, que je vous laisserai partir comme je te le disais tout à l'heure!... Vous me payerez d'abord, par votre travail, des leçons que j'ai pris la peine de vous donner.... Ce serait trop commode de me planter là sans indemnité!... N'y comptez pas, mes enfants. La justice avant tout! c'est mon principe.... Et maintenant, toi, file un peu vivement pour dire à ton frère de venir me parler; et qu'il n'ait pas l'idée de croire que je compte lui donner le métier de rentier. »

Cinq minutes après, Sylvain se présentait, et, malgré ses supplications et sa résistance, Mosco le saisissait vigoureusement, le maintenait entre

ses jambes et lui introduisait, comme la veille, son tube de caoutchouc dans l'estomac.

Cette fois, Sylvain exhala sa rage d'être ainsi violenté par des cris de désespoir qui firent accourir sa sœur et lui causèrent un chagrin cuisant.

« Ne va pas te tourmenter au moins, pauvre Mine, lui dit Mosco en haussant les épaules; ne vois-tu pas qu'il ne souffre nullement, et que c'est la méchanceté seule qui lui arrache ces hurlements.... C'est à faire pitié, vraiment!

— Je veux partir! s'écria Sylvain exaspéré.... Si vous ne me le permettez pas, je m'enfuirai.... Vous ne pouvez me retenir de force, allez, pour me martyriser comme vous le faites, par plaisir, en riant....

— Ah! mais c'est charmant! fit Mosco d'un ton moqueur. Voilà mon petit coq qui chante, à présent!... Je ne connaissais pas encore sa voix de combat.... Parfait! nous verrons à utiliser ce talent-là pour la parade. Je te ferai répéter en public tes menaces de tout à l'heure.... Tâche de ne pas oublier le ton que tu as pris, et les gens se tordront de rire.... Tu étais vraiment très drôle, ma parole! mais pas effrayant du tout; et si tu as cru me faire peur, tu t'es bien trompé.... Penses-tu que tu pourrais me quitter comme cela, sans crier gare?... Non! non! petit ami de



Mosco saisissait Sylvain.

mon cœur, Mosco n'entend pas que tu le prives de ta présence.... Il ne te lâchera pas que tu n'aies terminé ton éducation artistique.... Oui! foi d'honnête homme! je l'ai commencée et j'irai jusqu'au bout.... Ta mère m'a chargé de te mettre en état de gagner ta vie : je lui en ai fait la promesse et je la remplirai malgré ta paresse; ensuite tu devras encore me dédommager par tes services des peines que m'aura causées ton apprentissage.... N'est-ce pas l'usage dans toutes les professions? »

Ce langage sarcastique enlevait à Sylvain l'aplomb accidentel que la colère et la douleur lui avaient donné. Une rage sourde couvrait ses joues de rougeur et le faisait trembler, mais il n'osait plus braver ouvertement son maître comme il se l'était permis un instant auparavant.

Le saltimbanque avait produit un effet tout différent sur Hermine, que révoltaient ses mensonges débités avec une audace imperturbable. Elle sentait gronder en son cœur une indignation croissante, qui finit par lui donner le courage de vaincre sa timidité pour réfuter les assertions de son maître, et, d'un air de douceur résolue, elle lui répondit d'une voix ferme :

« Les intentions de notre mère ne sont pas du tout celles que vous lui prêtez; je puis vous l'assurer.

— Qu'est-ce à dire? répliqua Mosco en riant... Gros-Jean veut-il en remontrer à son curé?...

— Écoutez-moi un moment, reprit la fillette de son ton de femme raisonnable, et vous vous rappellerez ce que je n'ai pu oublier : quand vous avez parlé à notre mère de l'ouvrage que nous aurions à faire, vous lui avez dit seulement que je garderais le petit et que Sylvain soignerait les bêtes; il n'a pas été question de nous apprendre le métier de saltimbanque, ce qui n'aurait pas convenu du tout à notre famille, j'en suis sûre. »

Mosco fit alors comme tous ceux qui ont tort et qui ne savent que répondre : il se mit en colère de nouveau et jura qu'Hermine se trompait.... Comme si les saltimbanques pouvaient se donner le genre d'avoir des domestiques!... Il fallait être bien simple pour croire que des gens comme lui en avaient le moyen!

« Vous prétendiez que vous étiez marchand de bestiaux; nous l'avons cru.... Nous ne disons que la vérité, nous autres; pourquoi soupçonnerions-nous les gens de ne pas faire comme nous?

— Et patati et patata!... As-tu bientôt fini de discuter inutilement?... Tu peux croire aujourd'hui, sans risquer de te tromper, petite raisonneuse, que toi et ton frère vous resterez avec

nous, bon gré, mal gré, et que vous vous perfectionnerez dans les différents exercices que j'entends vous apprendre.

— Nous partirons, je vous l'assure, si vous persistez à vouloir faire avaler des sabres à mon frère, dit Hermine avec plus de fermeté que jamais.... Nous ne vous devons rien, puisque vous nous avez donné des leçons que personne ne vous demandait, et nous sommes obligés d'obéir à notre mère qui nous a recommandé de revenir auprès d'elle si nous étions malheureux... »

Cette fois, Mosco ne lui répondit que par des rires et des moqueries; il la défiait de se sauver, et lui disait que ce serait très amusant de voir comment elle s'y prendrait pour lui échapper.

Malgré ces paroles de bravade, il n'était pas moins frappé de l'air de résolution que l'orpheline conservait sur sa physionomie tandis qu'il parlait à tort et à travers, et il se promit d'exercer sur elle une surveillance incessante, afin de l'empêcher de s'échapper.





XIX

Maladie de Sylvain.

La vie était devenue intolérable pour les petits Valaisans depuis qu'ils avaient manifesté à Mosco leur intention de retourner à Combe-Fleurie. Hermine était surveillée avec une rigueur excessive et souffrait plus que jamais du mauvais caractère de sa maîtresse, dont la compagnie lui était fréquemment imposée. On ne voulait pas lui permettre de rester seule avec Sylvain, dans la peur de leur donner ainsi l'occasion de combiner un plan d'évasion. Son air désolé témoignait bien à ses maîtres qu'elle ne s'habituait pas à voir chaque matin son frère dans l'état épouvantable où le mettait Mosco en lui ingurgitant de force

le tube de caoutchouc. Loin de s'y prêter, en effet, le malheureux garçon continuait à opposer toute la résistance possible aux efforts de son maître, si bien qu'il ne tarda pas à tomber malade.

La troupe était alors stationnaire à Arona, où elle donnait des représentations fructueuses, ce qui permit du moins à Sylvain de rester couché tranquillement dans un lit.

« S'il souffre, c'est bien sa faute ! disait Mosco.... Avec un peu de bonne volonté il ne se serait pas fait de mal ; mais il s'entêtait à me désobéir, et je me voyais obligé de le mater par la force, coûte que coûte. »

Hermine ne pouvait entendre ces paroles qui la révoltaient, et quand Mosco les répétait devant elle, la pauvre enfant pleurait à chaudes larmes, ce qui lui attirait mille moqueries.

Quoiqu'il en fût très contrarié, le saltimbanque dut pourtant arrêter ses leçons quand il eut rendu son élève malade, par son obstination.

Impossible de décrire la douleur d'Hermine en voyant ses craintes réalisées au sujet de son frère. Pendant la première nuit surtout, il eut le délire, et elle en fut épouvantée au point de le croire à la mort.

« Ah! pauvre Sylvain! que ne t'ai-je écouté plus tôt! » lui disait-elle en pleurant sans qu'il pût l'entendre.

Elle sanglotait en l'embrassant, et se désolait de ne savoir quoi faire pour le calmer.

Antonio l'aidait à tenir sur le front du malade des compresses d'eau froide changées fréquemment, dès que la chaleur du front les avait échauffées, et aussi à lui mettre aux pieds de la cendre chaude, pour remplacer les sinapismes et faire descendre le sang qui lui montait au cerveau.

Antonio fut admirable de dévouement pour les deux orphelins dans cette triste circonstance. Il passait les nuits avec Hermine auprès du malade, et se chargeait de donner à boire au bébé ou de le promener quand il criait, pour qu'elle pût s'occuper exclusivement de son frère. L'amitié de ce bon garçon leur était plus utile que jamais.

Grâce à ses soins empressés, combinés avec ceux d'Hermine, Sylvain finit par se guérir, au grand soulagement de sa sœur, qui faisait pitié à voir, tant l'inquiétude l'avait changée.

Dès qu'il avait pu l'entendre, elle l'avait bercé d'espérances sur leur fuite prochaine, ce qui avait contribué certainement à hâter sa convalescence.

C'était la première fois qu'elle pouvait l'entretenir de ce projet depuis qu'ils avaient eu le tort de le faire connaître à Mosco : Hermine avait compris trop tard leur imprudence et regretté amèrement leur candide aveu.

Les saltimbanques n'étaient vraiment pas dignes de la franchise avec laquelle ils avaient agi, et elle sentait la nécessité de réparer cette faute en dissimulant leur résolution le mieux possible, car depuis la maladie de Sylvain elle était plus que jamais décidée à fuir.

C'était le seul moyen de pouvoir réaliser leur projet, et elle le recommandait à son frère quand elle avait la faculté de causer tout bas avec lui; cela n'arrivait que pendant les rares moments où Antonio se trouvait seul auprès d'eux : il n'entrait pas dans les idées de cet excellent garçon de gêner leurs épanchements, quoiqu'on le lui eût recommandé, et il faisait semblant de ne s'apercevoir de rien.

Justement une circonstance particulière vint permettre à l'orpheline de reprendre une apparence tranquille et insouciante, pour chercher à tromper Mosco sur ses véritables intentions et laisser croire qu'elle renonçait à partir.

Un matin, le saltimbanque arriva chargé d'un paquet assez volumineux qu'il portait d'un air de mystère, et tout de suite il regarda Hermine en souriant :

« Tu fais de moi ce que tu veux, petite fille, lui dit-il avec une feinte bonhomie. Pour t'être agréable, j'ai résolu de ne pas exiger encore de ton frère qu'il reprenne ses exercices, quoi-

qu'il soit guéri à présent.... Je vais lui laisser le temps de s'habituer à l'idée qu'on peut facilement avaler des sabres, en me voyant travailler devant le public. Il finira par me demander lui-même, je l'espère, de lui enseigner un talent si apprécié. En attendant il utilisera l'emplette que je viens de faire à son intention, pour lui permettre de jouer un rôle dans nos représentations. »

Mosco défit son paquet et déploya une peau d'ours, préparée pour servir de déguisement, et qu'il avait trouvée par hasard chez un brocanteur.

« Voilà! fit-il avec un accent de triomphe en la faisant admirer à Hermine.... Ton Sylvain entrera dans cette peau comme une main dans un gant, et n'aura qu'à imiter Cosacco pour faire beaucoup d'effet, lui aussi, sans se donner ni fatigue ni peine, car un ours n'a pas sujet d'en prendre, il faut l'avouer. Et comme nous en avons déjà un véritable, le faux ours que nous montrerons au public lui fera plus facilement illusion; nous le tiendrons derrière l'autre en disant qu'il est le plus méchant, et personne n'osera l'approcher d'assez près pour découvrir la supercherie, car nous les présenterons tous deux ensemble, bien entendu. Nos recettes augmenteront, j'en suis certain. On est déjà surpris et charmé de celui que nous exhibons; que sera-ce quand nous en

produirons deux!... Je leur ferai exécuter des scènes comiques, que je vois d'ici et qui me font rire moi-même d'avance.... Enfin, je suis ravi de mon achat, parce qu'il va te rendre la tranquillité au sujet de Sylvain, qui ne te tourmentera plus avec ses craintes ridicules de se pourfendre en avalant des sabres. »

Il y avait beaucoup de vrai dans ce que disait le saltimbanque à l'enfant : il était bien aise, en effet, de ramener le calme dans l'esprit de l'orpheline. Non seulement il craignait de voir la petite fille lui échapper, pour soustraire Sylvain à son autorité despotique, mais il remarquait que les préoccupations d'Hermine lui avaient enlevé son zèle pour la danse de corde et les autres exercices qu'elle faisait auparavant avec tant de brio et d'entrain. Cependant impossible de lui adresser des reproches, car elle travaillait en conscience quand il le lui commandait; mais c'était sans ardeur. Mosco n'avait pas besoin des qualités exceptionnelles d'observateur qu'il s'attribuait pour voir dans l'obéissance passive d'Hermine un signe certain de dégoût, annonçant une résolution arrêtée de fuir la persécution dont son frère était l'objet.

C'était donc dans son intérêt, afin de chercher à s'attacher une élève excellente et sur laquelle il fondait beaucoup d'espoir, qu'il essayait de

réparer le mal causé par son imprudent entêtement.

Malheureusement pour le saltimbanque, il ne devait pas atteindre ce but ; il le sentit bientôt, malgré les efforts que les petits Valaisans ne cessèrent de faire pour lui donner le change, dans l'espoir d'être moins surveillés et de revenir à l'état de liberté où ils se trouvaient autrefois. De part et d'autre il y avait manque de confiance et désir de dissimuler.

Avant de quitter Arona, Mosco fit un nouvel effort pour être agréable à Hermine en la conduisant voir, avec son frère, la statue colossale de saint Charles Borromée, qui s'élève au bord du lac Majeur, à une demi-heure de la ville. Il ne pouvait mieux faire pour procurer aux deux enfants une distraction complète, car cette statue devait leur produire un étonnement profond. Ils furent d'abord stupéfiés par sa hauteur de vingt-trois mètres quarante centimètres, sans compter le piédestal de granit, qui l'élève encore de onze mètres soixante-dix centimètres. La tête et les mains de cette immense statue sont en bronze, et le reste du corps est recouvert sur toute sa surface de plaques de cuivre.

En sa qualité de saltimbanque, et en souvenir des distractions qu'il lui avait procurées avec sa troupe, Mosco obtint d'un gardien la permission

de monter dans l'intérieur avec les enfants, ce qui est un véritable exercice de gymnastique; Sylvain et sa sœur s'amusèrent à s'asseoir dans les narines de la statue, dont chacune est une espèce de fauteuil; puis ils eurent la surprise de découvrir une vue magnifique par les ouvertures des yeux.

Les petits Valaisans étaient trop ignorants pour avoir lu dans l'histoire ce qu'on raconte au sujet du colosse de Rhodes; ils n'avaient jamais entendu parler non plus du grand Sphinx et des pyramides d'Égypte, et par l'imagination ils ne s'étaient jamais figuré ce qu'était une statue gigantesque. Aussi furent-ils plus surpris qu'on ne saurait le croire en admirant celle de saint Charles Borromée, qui leur donnait l'idée de ce que peut atteindre en grandeur le travail humain, et devait leur laisser dans l'esprit un souvenir ineffaçable.

Dans son désir de conserver à sa petite troupe le concours d'Hermine, le saltimbanque fit aussi des efforts pour obtenir que Stella fût moins acariâtre envers cette enfant, et que Laurella lui montrât quelque aménité; mais la femme et la fille de Mosco étaient incapables de se gêner d'aucune façon, même quand il s'agissait de leurs intérêts, de sorte qu'elles ne surent pas rendre la vie moins pénible à l'orpheline, qui se trouvait

toujours forcée de rire, pour ne pas pleurer, par un effet bizarre de l'effort de volonté qu'elle faisait afin de cacher son ennui.

Sylvain ne souffrait pas moins pour supporter vaillamment la pénible corvée qui lui était imposée. Revêtir une peau d'ours en cette chaude saison, et la conserver pendant des heures sous le soleil d'Italie, c'était un nouveau genre de supplice qu'il lui fallait subir sans sourciller, pour ne pas laisser voir sa volonté bien arrêtée d'y échapper à la première occasion. Il sentait comme sa sœur la nécessité d'endormir la vigilance de ses gardiens, dans l'espérance d'obtenir ainsi l'heure de liberté indispensable pour la fuite





XX

Sous la peau d'ours.

Vers la fin d'une journée de juillet qui avait été excessivement chaude, Mosco donna le signal de la représentation.

Le moment était propice pour avoir des spectateurs, puisqu'on se trouvait entre l'heure de la sieste et celle du souper. Aussi la foule se pressa-t-elle bientôt autour du cercle tracé par le saltimbanque, comme ligne de démarcation entre le public et le théâtre de ses exercices.

Après avoir parcouru un certain nombre de petits endroits situés à l'ouest du lac Majeur, la troupe se trouvait depuis peu de temps à Romagnano, où elle comptait faire de bonnes recettes pendant une quinzaine au moins.

Depuis qu'il avait revêtu pour la première fois la peau d'ours achetée par son maître à son intention, Sylvain s'était habitué à jouer son per-

sonnage. Il satisfaisait complètement Mosco, qui ne s'était pas attendu à le voir réussir aussi bien, à cause de ses insuccès antérieurs. Mais le pauvre enfant payait bien cher ce triomphe mérité.

Il était sur la brèche sans discontinuer pendant toute la durée de chaque représentation. Dès le commencement même du spectacle il devait paraître en ours auprès de Cosacco, et il restait ainsi jusqu'à la fin, debout et dans une pose incommode, puisqu'elle ne lui était pas naturelle, sous sa fourrure d'emprunt qui le mettait dans un état de transpiration inimaginable. Quand il la quittait, il semblait sortir d'un bain de vapeur, et il était presque mourant d'avoir étouffé si longtemps. Antonio s'empressait de le frictionner bien vite ; mais, néanmoins, ce régime journalier ne faisait qu'affaiblir le pauvre Sylvain, qui pâlissait et maigrissait, au grand désespoir de sa sœur ; elle n'attendait pas avec moins d'impatience que lui le moment de la délivrance, et se désolait en voyant le temps se passer sans amener le moindre relâchement dans la surveillance de leurs maîtres.

Dès son arrivée à Romagnano, Sylvain avait ressenti les premiers symptômes d'une faiblesse générale qu'il n'avait pas encore éprouvée, malgré les signes extérieurs de son dépérissement ; la chaleur excessive de cette journée, qui avait

forcé Mosco à reculer l'heure de sa représentation, le rendait plus las que jamais.

Vainement il voulut se retremper dans le sommeil, après le repas de midi; la courbature dont il souffrait ne lui permit pas de dormir.

En se levant, au signal du saltimbanque, il eut une espèce d'étourdissement; mais il se remit assez vite pour endosser sa peau d'ours, qui était pour lui une robe de Nessus.

Hermine remarqua sa figure défaite, et s'empressa de lui demander ce qu'il avait; mais il ne voulut pas l'inquiéter et lui dit seulement qu'il était accablé par la chaleur, comme tout le monde.

« Et dire que par cette température tu vas te couvrir d'une fourrure assez épaisse pour tenir chaud dans les plus grands froids! »

Mais Sylvain fit de gros yeux à sa sœur pour interrompre ses lamentations. La famille de Mosco s'agitait autour d'eux pour se préparer à paraître en public et pouvait les entendre; maintenant il était plus affermi qu'Hermine dans sa résolution de tout supporter d'un air satisfait, pour paraître content de son sort.

Cela n'empêcha pas le pauvre garçon de ressentir un grand malaise au moment où la représentation était dans tout son éclat, devant une nombreuse assistance. Il dut s'appuyer sur Cosacco, tant il avait peine à se tenir debout : ses

jambes fléchissaient sous lui et refusaient de le soutenir. En même temps il ressentait à la tête une lourdeur insupportable. Puis sa vue se troublait. Enfin il lui sembla que tout tournait autour de lui. N'ayant jamais eu de syncope, il ne connaissait pas les symptômes précurseurs d'un évanouissement; de sorte que, sans l'avoir prévu, il finit par tomber par terre, comme une masse, aux pieds de Cosacco et de Nello.

Personne n'y fit attention. Tous les yeux étaient fixés sur Hermine qui se présentait en ce moment devant les spectateurs, toute gracieuse et pimpante dans les flots de gaze de sa robe bouffante à corsage de velours; elle avait d'autant mieux l'air d'un papillon qu'elle semblait soutenue par des ailes, dans sa démarche légère, en s'avançant pour faire les révérences d'usage. Les ayant terminées au milieu des bravos enthousiastes, elle se retournait, bondissante, toute prête à s'élancer sur la corde où elle devait danser, quand elle aperçut son frère étendu par terre et sans mouvement.

Elle se dit aussitôt qu'il était sûrement évanoui pour le moins, peut-être mort! et, dans l'angoisse que produisit cette idée navrante, elle se précipita sur lui, en ne songeant qu'à lui donner de l'air, sans se soucier de ce qui pourrait en advenir pour Mosco.



Pendant la représentation...

Avant que celui-ci eût pu soupçonner son dessein, elle décoiffa Sylvain de la tête d'ours, qui n'était que posée sur le reste de la fourrure.

Les spectateurs, qui suivaient tous les mouvements d'Hermine, furent confondus par la surprise quand ils virent apparaître une tête pâle de jeune garçon à la place de celle de l'animal. Des huées et des cris s'élevèrent pendant que la petite fille continuait à débarrasser le malade de sa peau d'ours, afin de le rappeler à la vie s'il en était temps encore.

Bondissant d'indignation, Mosco s'élança vers les deux enfants pour arrêter le scandale; mais il était trop tard.

Tandis que le saltimbanque, furieux contre Hermine, voulait recoiffer Sylvain de la tête d'ours et l'emporter comme une bête morte pour le soustraire aux regards de la foule, les spectateurs s'indignaient de cet acte d'inhumanité et se précipitaient vers lui en s'écriant : « De l'air!... Il lui faut de l'air!... Vous n'allez pas tuer votre enfant pour sauver la situation.... Mais c'est indigne d'agir ainsi!... »

Une femme demandait de l'eau et du vinaigre, un homme cherchait à s'emparer du pauvre Sylvain pour le délivrer de son déguisement. Et puis les gens qui se trouvaient en arrière poussaient

ceux qui les empêchaient de voir, et les premiers résistaient en réclamant de la place pour soigner le malade. Mais c'était peine perdue; la foule n'en continuait pas moins d'envahir l'enceinte réservée aux acteurs.

Le brouhaha devenait indescriptible : les sifflets se joignaient aux cris d'indignation, aux injures et aux menaces. Les gamins profitaient de l'occasion pour faire du tapage; ils s'amusaient à bousculer les gens en criant à tue-tête; le bruit attirait sur la place les habitants des rues voisines, et la mêlée s'accentuait.

La police avertie dut se frayer un passage à travers la cohue pour arriver jusqu'à Mosco et délivrer de la presse le petit malade qu'il tenait dans ses bras et qu'Hermine cherchait à préserver de son corps.

A ce moment, si l'orpheline avait su l'italien, et surtout si sa timidité ne l'avait pas empêchée de s'adresser aux gendarmes, elle aurait pu facilement se faire délivrer par eux des mains de son maître.

Cela lui eût été fort aisé, car dans tous les pays du monde les gendarmes sont défiants des saltimbanques. Il suffisait de voir les yeux soupçonneux de ceux-là pour comprendre qu'ils n'avaient guère confiance en Mosco. Ils l'interrogeaient en l'escortant jusqu'à l'auberge où la troupe

était logée pèle-mêle, dans une espèce de hangar mal fermé. Leur présence était bien nécessaire d'ailleurs pour le protéger contre la foule, qui voulait lui faire un mauvais parti et proférait à ses oreilles des menaces de mort. Quelques-uns avaient parlé de le lapider, de le bâtonner ou de le noyer dans la Sesia.

Le saltimbanque ne pouvait s'empêcher de trembler; mais sa petite compagne était trop inquiète de voir son frère sans connaissance pour s'occuper d'autre chose que de lui. Elle tenait sa main qui tombait, et réglait son pas sur celui de Mosco qui le portait en marchant aussi vite que possible.

Il n'avait pas osé lui dire de ne pas l'accompagner, dans la peur des réclamations qui n'auraient fait qu'embrouiller sa situation, mais il n'en était pas moins furieux contre elle qui avait soulevé tout l'orage.

Sa présence lui permit du moins de retourner plus promptement auprès de sa femme et de ses enfants, qu'il avait laissés avec le matériel, et qui cherchaient à calmer le public par leurs explications.

Il sentait le besoin de les aider en adressant un discours à la foule, car il comptait beaucoup sur son éloquence, qu'il croyait irrésistible.

Dès que Sylvain ouvrit les yeux, Mosco le laissa

donc entre les mains de sa sœur, en lui recommandant de ne pas le quitter.

« S'il perdait de nouveau connaissance, lui dit le saltimbanque, tu n'aurais qu'à le soigner comme tu m'as vu le faire, et si tu étais embarrassée, tu irais chercher la maîtresse de l'auberge, qui m'a aidé tout à l'heure à lui frotter les tempes avec du vinaigre. Son ouvrage l'a empêchée de rester ici, mais elle le quitterait de nouveau si cela était nécessaire; je vais d'ailleurs l'en prier. »

Mosco ne songeait en ce moment qu'à tâcher de se raccommoder avec le public, et ne se méfiait pas cette fois du tête-à-tête que son absence allait procurer aux deux petits Valaisans.

A peine fut-il parti, cependant, que Sylvain s'aperçut qu'il était seul avec sa sœur; cette satisfaction l'aida d'autant mieux à reprendre ses forces que l'idée d'une fuite possible vint aussitôt s'y associer.

Il se remit sur ses jambes comme par enchantement et dit à Hermine :

« Sauvons-nous bien vite!... Nous ne retrouverons pas de longtemps peut-être une occasion pareille!... »

Hermine essuya ses larmes dès qu'elle entrevit l'espérance de délivrer son frère. Certainement c'était un bon moment pour échapper à la famille

de Mosco, très occupée à se défendre contre l'indignation publique, et Sylvain avait raison de le conseiller.... Malheureusement il n'aurait peut-être pas la force de marcher, après ce long évanouissement dont il sortait à peine.

Elle lui fit encore observer qu'ils n'avaient ni argent ni provisions pour se nourrir pendant la route. Mais Sylvain réfuta toutes ses objections. La peur de mourir en restant avec Mosco lui donnerait du courage, et puis, afin de remédier à leur dénûment, ils imploreraient la charité des passants en demandant leur chemin, et sûrement ils rencontreraient assez de braves gens pour ne pas mourir de faim.

La petite fille, ne trouvant plus rien à objecter, se déshabilla très vite pour remettre ses vêtements de campagne, car il n'était pas possible de voyager à pied sur les routes en robe de danseuse. Sylvain revêtit également son costume de montagnard.

Ils furent bientôt prêts à partir. Alors, au moment de s'éloigner, Hermine songea au petit enfant qu'elle allait abandonner, et elle ne put s'empêcher de penser qu'il serait mal soigné quand elle ne pourrait plus veiller sur lui; et pourtant elle devait d'abord se dévouer à son frère, dont la santé devenait si mauvaise chez Mosco.

Elle ne voulut pas du moins quitter le bébé sans l'embrasser, et, s'approchant, sur la pointe des pieds, de la corbeille où il dormait, elle déposa un baiser sur son front.

« Ah! que ne puis-je l'emporter avec moi, le pauvre chéri! » pensa-t-elle en le quittant à regret. Elle se disait qu'elle ne le reverrait peut-être plus jamais, et cette réflexion amenait des larmes dans ses yeux.

En même temps elle rejoignait son frère, qui l'attendait à la porte de la remise, et elle lui recommandait de s'appuyer sur son bras.





XXI

Tout va mal.

Avant de s'aventurer dehors, le frère et la sœur regardèrent s'ils ne voyaient pas Mosco ou l'un des siens, en train de revenir vers le campement. N'apercevant que des gens inconnus, ils sortirent pleins d'espoir, en se promettant de ne pas rester sur cette route fréquentée. La prudence leur conseillait de prendre la première petite rue qu'ils rencontreraient, pour tâcher de quitter la ville par des chemins détournés.

Malheureusement ils devaient d'abord passer devant la porte de l'auberge, et les pauvres enfants ne se doutaient pas qu'ils allaient y rencontrer un obstacle à leur fuite. A peine furent-ils en vue de la salle du rez-de-chaussée, où

l'hôtesse servait en ce moment des pratiques, qu'elle les aperçut par la porte ouverte.

« Où vont-ils donc ainsi? » s'écria-t-elle en déposant au plus vite sa cafetière sur une table, pour courir après eux et leur demander s'ils ne désiraient pas quelque chose.

Ils s'empressèrent de lui dire qu'ils n'avaient besoin de rien, espérant échapper ainsi à sa sollicitude; mais sa prévenance intempestive ne le leur permit pas.

L'hôtesse les prit chacun d'une main, en leur disant qu'il était dangereux pour Sylvain de marcher déjà : il y avait trop peu de temps que son évanouissement avait cessé!... Et, tout en les grondant maternellement, elle les faisait entrer dans la pièce qu'elle venait de quitter, et les forçait de s'asseoir devant une table, où elle s'empressa de leur servir du café et du pain, en leur assurant que cela remettrait le garçon de sa faiblesse de tout à l'heure, et la petite fille de la peur qu'elle avait eue.

« Elle en est encore toute pâle, la pauvre! » remarqua-t-elle en embrassant Hermine.

Sylvain et sa sœur n'en étaient pas moins fort embarrassés et ennuyés de ce contretemps. Les larmes aux yeux, ils se consultèrent dans leur patois, que personne ne comprenait autour d'eux: ne devaient-ils pas expliquer leur triste situa-

tion à l'hôtesse, qui paraissait très bonne; si elle savait que Mosco les retenait malgré eux, quoiqu'il ne fût pas leur père, elle faciliterait peut-être leur fuite.

Les malheureux enfants venaient de se décider à lui parler, quand elle s'approcha d'eux, justement, pour leur reprocher de ne pas toucher à leurs tasses de café.

Sylvain étant incapable de dire un mot d'italien, Hermine dut alors prendre la parole pour chercher à exprimer leur désir d'échapper aux mauvais traitements de Mosco et de Stella. Mais la pauvre petite ne savait pas encore parler l'italien d'une façon intelligible, quoiqu'elle en connût quelques mots, et l'hôtesse ne comprit rien à ses explications. Très vive, d'ailleurs, celle-ci n'avait pas assez de patience pour l'écouter; et puis on l'appelait de tous côtés. Elle leur répondit donc tout au rebours de ce qu'ils auraient souhaité :

« Ne vous tourmentez pas, mes enfants; je me fais un plaisir de vous garder ici jusqu'au retour de vos parents, qui seront bientôt ici. »

Hermine et Sylvain étaient désolés; ils essayèrent d'échapper à cette femme dont la sollicitude contrariait leurs projets, en profitant d'une absence qu'elle ne tarda pas à faire. Après l'avoir vue entrer dans sa cuisine, pour donner des

ordres, ils se levèrent et se dirigèrent vers la porte de sortie; mais ils furent arrêtés sur le seuil par un consommateur.

« Non! il faut rester ici, leur dit cet homme trop zélé; vous vous perdriez sûrement en voulant rejoindre votre famille.... Vous pouvez bien l'attendre puisqu'on vous a permis de vous asseoir.... N'êtes-vous pas bien ici?... »

Et comme ils voulaient lui résister, ce protecteur malencontreux se fâcha, si bien qu'ils durent obéir en pleurant et reprendre leur place devant les tasses de café, auxquelles ils n'avaient pas touché.

Combien Hermine regrettait de ne pouvoir mieux s'expliquer. Ah! si elle avait pu le prévoir, elle se serait efforcée d'apprendre à parler couramment l'italien, et leur projet n'aurait pas avorté par suite de leur ignorance de la langue du pays. Le peu qu'elle en savait n'était que le résultat des leçons que lui avait données Mosco. pour lui permettre de répondre aux questions qu'il lui adressait pendant les séances de somnambulisme. Certainement, si elle l'avait voulu, elle aurait acquis entièrement la connaissance de tous les mots usuels, et même de toutes les phrases employées dans la conversation.

Ces tristes réflexions lui faisaient former le projet de se mettre bientôt en état de se tirer

d'affaire dans ce pays, afin de pouvoir profiter de la première occasion qui se présenterait pour arracher son frère à la tyrannie de Mosco.

Quant à Sylvain, il était complètement abattu, et n'écoutait guère les paroles d'Hermine, qui cherchait à le consoler en lui promettant une prochaine délivrance.

Sur ces entrefaites l'hôtesse aperçut Mosco qui se rendait à la remise. Elle l'appela pour le prévenir qu'elle avait recueilli le petit malade et sa sœur.

« Ils s'ennuyaient trop tout seuls, les pauvres enfants!... Ils auraient voulu aller vous rejoindre ainsi que leur maman; mais j'ai trouvé plus simple de les prendre avec moi. »

Cette explication, que la brave femme lui donnait dans la sincérité de son cœur, empêcha le saltimbanque de soupçonner le projet de fuite des petits Valaisans; ceux-ci n'eurent pas du moins le chagrin d'avoir éveillé la vigilance de leurs maîtres par une tentative malheureuse.

Cela valait d'autant mieux que Mosco, déjà fort mécontent d'eux, se montrait de très méchante humeur. Il se voyait obligé de quitter Romagnano la nuit suivante, d'après les ordres de la police, car il n'avait pu calmer l'indignation de la population.

Les pauvres enfants, auxquels il attribuait

injustement ce déboire, ne devaient pas moins souffrir de sa rancune, dont Stella ne pouvait manquer de prendre sa part pour avoir le plaisir de les gourmander davantage.

Ni l'un ni l'autre ne ménagèrent les forces des orphelins pendant cette fin de journée, consacrée aux préparatifs du départ; Sylvain fut employé à des travaux fatigants, malgré son indisposition récente, et Hermine ne dut un peu de répit qu'aux cris incessants du petit Luca qui s'était réveillé en pleurant et ne voulait pas se laisser consoler. Il agaçait énormément Stella et sa fille, et, pour ne plus l'entendre, on l'envoya dehors, en disant à Hermine de le promener et de le calmer.

La bonne fillette ne demandait pas mieux : désolée de lui voir un si gros chagrin, elle se figurait que le pauvre petit lui faisait à sa façon de longs reproches pour avoir voulu l'abandonner. Elle chercha à se faire pardonner par des caresses, tout en marchant le long des rues voisines.

Cela ne l'empêchait pas de regarder au passage les maisons ornées de galeries et de fresques. Pensant bien ne jamais revenir à Romagnano, elle examinait tout ce qui l'entourait avec l'attention qu'imposent les choses qu'on ne reverra plus.

Après avoir parcouru dans tous les sens cette

petite ville commerçante, si bien située entre des collines boisées et la rive gauche de la Sesia Hermine ne rentra qu'à la nuit et reçut une forte réprimande pour avoir flâné trop longtemps dehors. Pourtant ce n'était pas sa faute, puisque le petit Luca pleurait encore; elle fit même observer à Stella qu'il n'avait pas cessé un instant, ce qui l'inquiétait; elle craignait qu'il ne fût malade.

Le lendemain matin, de très bonne heure, la troupe avait franchi les quatre kilomètres de la route qui court, vers le sud, de Romagnano à Gattinara, après avoir traversé d'abord la Sesia sur un long pont de pierre qu'a rendu célèbre la mort héroïque du chevalier Bayard.

Mosco voulut s'arrêter à Gattinara, dans l'espoir d'y donner des représentations, et aussi pour permettre à Sylvain d'y prendre un peu de repos, ce qui était bien nécessaire à sa santé. Le saltimbanque avait remarqué qu'il s'était beaucoup fatigué pendant son étape de quatre kilomètres, lui qui était si bon marcheur d'ordinaire. Plus compatissant que sa femme, quand il ne s'agissait pas de son métier, Mosco aurait même voulu faire monter le pauvre garçon dans la voiture; mais Stella s'y était opposée, et Sylvain avait dû se traîner jusqu'à Gattinara, où il était arrivé dans un état pitoyable, malgré l'aide que sa sœur

lui avait apportée en le forçant à s'appuyer sur son bras.

Malheureusement pour Sylvain, Mosco allait encore se trouver excité contre lui par une nouvelle mésaventure, conséquence presque fatale de celle de la veille, mais qui n'en devait pas moins arrêter le commencement de compassion qu'il venait d'éprouver pour le pauvre garçon.

L'histoire de la mystification causée par l'évanouissement du faux ours était en effet parvenue à Gattinara, presque en même temps que Mosco, vu le peu de distance qui sépare cette petite ville de Romagnano, de sorte que, dans la journée, le saltimbanque fut sifflé dès qu'il commença son boniment, après avoir tout préparé pour donner une représentation.

Pourtant Mosco s'était bien gardé de faire revêtir à Sylvain sa peau d'ours, dans la peur d'un second évanouissement; il ne le trouvait pas assez bien remis pour supporter la chaleur excessive de cette fourrure, et s'était contenté de le réintégrer dans ses anciennes fonctions, en lui faisant battre de la grosse caisse. Mais le public, prévenu, croyait voir cette fois un homme ou un enfant dans la peau de chacun des animaux savants du saltimbanque; il avait peur d'être dupé et répondait par des lazzi à toutes les phrases de Mosco, dont la voix se trouva bientôt

entièrement couverte par les huées, de sorte qu'il dut enfin plier bagage au milieu d'un tollé général.

Furieux de cette blessure d'amour-propre aussi bien que de la perte de sa recette, il fit éclater contre les pauvres petits Valaisans l'orage qui grondait dans son cœur. Il oubliait que son inhumanité envers Sylvain était la cause de tout le mal, dont il rendait responsables les deux orphelins.

La troupe resta cachée le reste du jour, et se remit en marche le lendemain dès l'aube pour Cossato, situé à dix-huit kilomètres; Mosco espérait bien que la mauvaise renommée qu'il avait acquise à Romagnano ne le poursuivrait pas jusque-là.

Les derniers prolongements du versant méridional du Mont-Rose rendent la route assez accidentée, ce qui augmenta la fatigue du pauvre Sylvain, toujours très faible. Il arriva même un moment où ses jambes refusèrent de le soutenir. Alors il s'assit sur un talus en disant à sa sœur qu'il ne pouvait aller plus loin.

Hermine courut en avant pour avertir Mosco qui marchait comme toujours en tête de la caravane.

Le saltimbanque jura, tempêta, mais fit arrêter son cheval et se rendit auprès de Sylvain, dont l'état de lassitude l'apitoya.

Malheureusement Stella ne voulait pas absolument lui donner sa place dans la voiture, malgré les prières de son mari ; elle se disait plus malade que Sylvain.

Une idée vint à Hermine :

« Si vous le permettiez, dit-elle à Mosco, je porterais le petit Luca pendant le reste du voyage ; il ne veut pas rester sur l'âne comme à l'ordinaire, et j'ai dû déjà le prendre plusieurs fois dans mes bras pour l'empêcher de pleurer. Il serait certainement bien content de ne plus me quitter, et l'on pourrait faire monter Sylvain sur le dos de Nello.

— Tu as raison, fit Mosco, enchanté de trouver une solution... Ton frère sera pourtant une charge bien lourde pour une bête si précieuse, et que nous devons ménager à cause des services qu'elle nous rend.... Que ferions-nous si elle venait à nous manquer ?... Enfin, pour une fois ! » ajouta-t-il en soupirant.

Mosco débarrassa donc l'âne de ses paniers pour faire place à Sylvain, et Hermine se mit en marche auprès de lui avec le petit Luca dans ses bras, sans craindre la fatigue qu'elle allait ressentir en portant l'enfant malade, pour permettre à son frère de se reposer.

La courageuse enfant était fort lasse en arrivant à Cossato ; mais elle ne se plaignait pas.

Elle s'oubliait pour se tourmenter au sujet de son frère et du pauvre bébé. Tout en se désolant de les voir souffrir, sans savoir quoi faire pour les soulager, elle cherchait du moins à les distraire et à les consoler par mille petits soins.





XXII

Un grand chagrin.

Après avoir retrouvé promptement ses succès habituels, la troupe de Mosco passa la fin de l'été à Biella et dans les environs. Les habitants de ce pays sont riches, et Mosco fit d'excellentes recettes.

Sylvain ne contribuait plus comme acteur au succès des représentations, sa santé ne permettant pas à Mosco de continuer son éducation. Il aurait fallu l'air vif de ses montagnes pour remettre le pauvre enfant, d'autant plus que le mal du pays contribuait pour beaucoup à le maintenir dans un état languissant.

Hermine avait de la peine à soutenir le courage de son frère, et n'y parvenait qu'en déployant une énergie extraordinaire. Toujours de bonne humeur, elle le réconfortait par son sourire et ses saillies quand ils se trouvaient devant quelqu'un, et par de bonnes paroles d'espérance dès qu'ils étaient seuls, ce qui arrivait assez souvent. La surveillance de leurs maîtres s'était peu à peu relâchée, en effet, à mesure qu'Hermine s'habituait à garder un air joyeux. Mosco la croyait très satisfaite depuis qu'il laissait Sylvain se reposer, en attendant le retour de ses forces, et il ne doutait pas que le frère et la sœur ne fussent décidés à rester à son service.

Il en était tout autrement cependant, et la sérénité de l'orpheline n'était que le résultat d'une décision bien arrêtée de partir, que rien ne pouvait ébranler, et qui devait l'amener sûrement à la réalisation de ses désirs. Elle se sentait assez patiente pour attendre le moment propice à leur départ, et assez courageuse pour vaincre ensuite toutes les difficultés d'un voyage à travers la montagne, à pied et sans argent.

Hermine n'avait plus à craindre d'être arrêtée par la difficulté de ne pouvoir se faire comprendre, car elle était arrivée à parler très bien l'italien du Piémont en trois mois, depuis son essai de fuite à Romagnano. Sa connaissance du

langage piémontais lui avait permis de prendre des renseignements utiles; aussi n'ignorait-elle pas que pour le moment elle ne s'éloignait guère de son pays, en suivant Mosco dans sa course accidentée de l'est à l'ouest, mais qu'elle ne devrait pas accompagner la troupe plus loin qu'Ivrée, sous peine d'allonger sa route; là, en effet, Mosco devait se diriger rapidement vers le sud, dans la direction de Turin, pour passer l'hiver dans les environs de cette grande ville. Elle désirait beaucoup ne pas attendre qu'on fût à Ivrée pour quitter ses maîtres, et formait avec Sylvain le projet de partir le plus tôt possible pour Combe-Fleurie; mais elle se disait cependant qu'il valait mieux ne rien précipiter, et assurer leur fuite en laissant à son frère le temps de reprendre les forces nécessaires pour un voyage rapide, fatigant et pénible, surtout à cause de leur dénûment; ils n'avaient pas, hélas, à compter sur l'argent de Mosco, qui semblait avoir pris le parti de les payer seulement en promesses.

Elle se sentait aussi retenue par son affection pour le petit Luca. Le pauvre bébé lui donnait les plus grandes inquiétudes, tant il était souffrant depuis le commencement des grandes chaleurs. Une fièvre lente le consumait et lui faisait perdre l'appétit et le sommeil; aussi avait-

il dépéri au point qu'on pouvait compter les jours qui lui restaient à vivre.

Avec son insouciance naturelle, Mosco affirmait que le petit malade ne passerait pas l'automne et serait enlevé par la première bise qui ferait tomber les feuilles toutes jaunies déjà. Stella et sa fille paraissaient prendre également leur parti de cet événement prévu.

« Il s'apprête à partir pour le pays des anges! » disaient-elles souvent, sans plus s'émouvoir.

Hermine, au contraire, ne pouvait entendre ces prédictions sans pleurer, et par les soins les plus ingénieux elle s'efforçait de retenir sur la terre cet enfant qu'elle chérissait. Elle passait les nuits à le promener dans ses bras en cherchant à l'endormir.

« S'il pouvait se reposer dans un bon sommeil, pensait-elle, il reprendrait ses forces, le mignon! » Et elle s'acharnait à le bercer pendant des heures, en chantant comme une mère aurait pu le faire.

Sylvain et Antonio partageaient sa pitié pour l'innocent, et de plus ils étaient remplis de compassion pour la peine qu'elle prenait dans le but d'adoucir ses souffrances. L'un et l'autre se levaient souvent la nuit pour venir lui offrir de la remplacer, quand elle consolait son petit malade, afin de lui permettre de se reposer un peu. Elle

acceptait parfois ce service d'Antonio, qui pouvait supporter cette fatigue; mais elle n'aurait jamais voulu souffrir que son frère se privât de sommeil dans l'état de faiblesse où il se trouvait, et le brave Antonio l'approuvait complètement. Quant à Sylvain, il se révoltait, mais elle lui faisait comprendre qu'il devait absolument ménager ses forces pour le jour où tous deux reprendraient le chemin de leur pays natal. La peur de ne pouvoir rejoindre Combe-Fleurie venait seule à bout de sa résistance : il avait un si grand désir de s'y retrouver qu'il ne pensait même pas, comme sa sœur, que leur présence empêcherait sans doute leur mère de continuer son service chez la vieille tante avare, et Hermine n'avait plus le courage de lui communiquer ses craintes depuis qu'elle le voyait dépérir. Elle lui disait chaque jour, au contraire : « Dès que le petit Luca ira mieux, nous partirons tout de suite ; ce ne sera pas difficile, maintenant que nous ne sommes presque plus surveillés ».

Hermine ne voulait pas croire à la mort du pauvre enfant, quoiqu'elle l'entendît annoncer continuellement, et pourtant ce triste événement allait s'accomplir.

Ce fut une nuit horrible pour l'orpheline que celle qui vint lui enlever le petit garçon, auquel ses soins l'attachaient de plus en plus.

On devait quitter, le lendemain matin, le bourg industriel de Mongrando pour se rendre à Ivrée, et Stella, s'étant fait donner des lits dans l'auberge pour elle, son mari et sa fille, comme cela lui arrivait souvent, avait laissé Antonio et les deux petits Valaisans coucher auprès des animaux, sur des bottes de paille. Les deux garçons dormaient lourdement, de leur premier sommeil; Hermine seule veillait à la lueur d'une lanterne, avec le pauvre petit, et lui parlait tout bas pour le distraire. Elle l'avait pris dans sa corbeille dès son premier cri, quoiqu'il ne fît guère de bruit, à présent que le souffle lui manquait; mais le cœur de la fillette se déchirait quand elle entendait se plaindre un être si chétif, et elle préférait le consoler en le tenant dans ses bras; il pesait si peu d'ailleurs, tant sa maigreur était grande, que, l'habitude aidant, elle trouvait que ce n'était pas du tout fatigant de le porter. Ses peines lui semblaient même trop payées par le regard tendre que le pauvret lui adressait alors, avec un sourire navrant qui la faisait pleurer quand elle le voyait s'épanouir sur le visage émacié du petit malade.

« Es-tu bon, mon chéri! » lui disait-elle en l'embrassant; et puis elle se remettait à chanter, malgré les larmes qui lui obscurcissaient la voix, et le bébé fermait les yeux d'ordinaire sous le

charme de cette douce musique, inspirée par une pitié d'enfant mûrie par la souffrance.

Les six mois passés dans la troupe de Mosco avaient bien vieilli en effet la pauvre Hermine. Grande, mince et pâle, elle avait dans ses yeux creusés, lorsqu'elle ne s'efforçait pas de sourire, des lueurs d'intelligence sérieuse bien au-dessus de son âge.

Cette nuit-là, ses prunelles bleues prirent une expression plus soucieuse que de coutume quand elle vit les paupières du petit garçon se mettre à battre nerveusement, au lieu de s'abaisser comme d'habitude sous l'effet d'un léger sommeil.

« Qu'a-t-il, mon Dieu?... » se demanda-t-elle avec anxiété.

Elle essaya de lui donner à boire, mais il ne voulut rien prendre. Et puis elle s'aperçut tout à coup que son blanc visage était froid, ses petites mains aussi.

« Comment cela se fait-il? pensa-t-elle; et pourtant la chaleur est trop forte ici, à cause du voisinage de nos bêtes.... »

Elle ne savait comment le réchauffer et le serrait contre sa poitrine sans pouvoir y parvenir.

En ce moment elle se trouvait auprès de l'ours que l'enfant aimait, et qui lui témoignait une

grande préférence: il semblait avoir pris ce bébé sous sa protection, et plus d'une fois il l'avait amusé, en l'absence d'Hermine.

« Lève-toi, Cosacco, lui dit-elle en le touchant de la main : ton petit ami est glacé, et ta chaleur le pénétrera mieux que la mienne. »

Alors l'animal obéit; il s'assit sur ses pattes de derrière, et se tint bien droit pour recevoir dans ses bras l'enfant qu'Hermine lui tendait.

Le tenant avec beaucoup de précaution, l'animal appuya le pauvre petit contre l'épaisse fourrure recouvrant sa poitrine, avec les gros manchons de ses pattes velues. L'enfant ne pouvait être mieux entouré de chaleur. Cependant, au bout d'un bon moment, Hermine reconnut en l'embrassant qu'il était encore plus froid. Il ne bougeait pas, ne disait rien, et pourtant il avait toujours les yeux ouverts.

L'orpheline ne put s'empêcher d'avoir peur, sans savoir pourquoi.

« Parle-moi, mignon », lui dit-elle en l'enlevant à l'ours pour le voir de plus près.

Mais il ne répondit pas.

Alors il lui vint tout à coup le souvenir d'un petit chat qu'elle aimait, dans son enfance, et qu'un jour elle avait vu mourir doucement dans ses bras.

L'ours s'assit sur ses pattes de derrière.

« Ah ! mon Dieu ! serait-il mort aussi ? » s'écria-t-elle.

Et aussitôt, à cette pensée affreuse, elle jeta des cris perçants qui réveillèrent Antonio et Sylvain.

Le fils de Mosco avait vu trop de choses, dans sa vie errante, pour ne pas reconnaître l'affreuse vérité.

Il enleva le corps inerte des mains de la petite fille, qui claquait des dents, par suite de l'impression douloureuse qu'elle éprouvait.

« C'est bien fini ! dit-il ; le pauvre ne souffrira plus !... Et puis, par bonheur pour lui, il ne sera pas saltimbanque ! ajouta-t-il avec un gros soupir, expliquant ainsi, sans y penser, le motif secret de sa tristesse constante.

— Ah ! je l'aimais tant ! » s'écria Hermine en versant enfin des torrents de larmes, que la stupeur avait d'abord retenues.

Cette crise de pleurs calma ses nerfs ; et puis elle voulut mettre un dernier baiser sur le front de l'enfant, qu'Antonio avait déposé dans la corbeille, pour aller prévenir ses parents.

Le lendemain, au lieu de partir, on dut rester à Mongrando, pour enterrer l'innocent que la mort avait délivré d'une existence misérable.

Hermine tenait à suivre le pauvre convoi ; mais ses forces la trahirent : elle tomba évanouie au premier pas.

Sylvain resta auprès d'elle pour la soigner; il était dans une inquiétude mortelle et ne respira qu'en la voyant revenir à la vie.

« Maintenant tu voudras bien partir, n'est-ce pas? lui dit-il dans son patois, que les gens qui les entouraient ne pouvaient comprendre.

— Oh! certainement! lui répondit-elle de même; j'en ai plus envie que toi peut-être, en ce moment.... Je suis bien aise d'être restée ici pour soigner mon pauvre poupon jusqu'à la fin; mais à présent j'ai hâte de fuir les souvenirs qui me rappelleraient sans cesse sa longue maladie, pendant laquelle il a tant souffert!

— Partons la nuit prochaine, dit Sylvain.... La lune est dans son plein; cela nous aidera.

— Je veux bien! » dit Hermine, sans se préoccuper de l'ébranlement physique et moral que lui avait laissé sa veillée mortuaire d'une nuit et un jour, auprès de l'enfant qu'elle n'avait pas voulu quitter jusqu'au dernier moment, après l'avoir vu succomber dans ses bras.

En attendant, Hermine et Sylvain durent se remettre en route avec la troupe le lendemain de l'enterrement. C'était trop déjà, pour Mosco, d'avoir perdu une journée; un événement aussi peu important à ses yeux ne devait pas l'arrêter plus longtemps.

On se rendait à Zubiena, qui n'est pas loin de Mongrando, et l'on traversa d'abord une contrée déserte qui s'appelle la Bessa, et dont l'aspect désolé était bien en rapport avec les tristes idées de l'orpheline. Mosco lui raconta pour la distraire que ce pays avait été abîmé dans les temps anciens par les laveurs d'or, qui exploitaient les sables aurifères de l'Elvo; ils rejetaient en cet endroit toutes les matières qui ne valaient rien.

Au bout de cette plaine couverte d'amas pierreux, la troupe retrouva une délicieuse végétation, et arriva bientôt au village pittoresque de Zubiena, où Mosco donna une représentation.

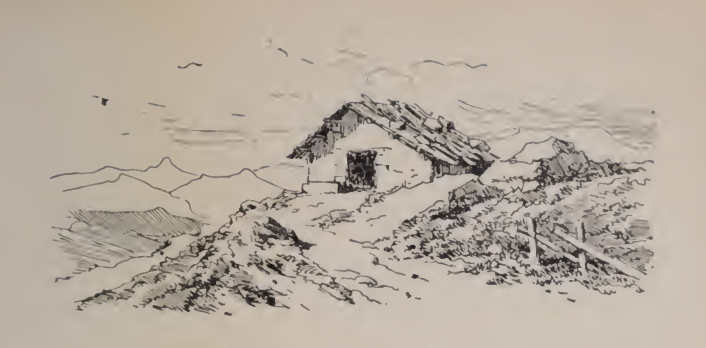
N'ayant pas fait une recette suffisante, Mosco résolut de se rendre, le jour même, à Bolengo, après s'être soulagé le cœur en déclarant que les habitants de Zubiena étaient indignes de jouir des talents de sa troupe.

La distraction et le changement de place avaient déjà fait beaucoup de bien à Hermine, qui acheva de se remettre après avoir franchi la Serra; elle ne pouvait s'empêcher d'admirer les vues pittoresques qu'elle avait sous les yeux. Avant d'arriver à Bolengo, elle aperçut avec un battement de cœur le château et les tours en briques d'Ivrée, d'où elle comptait partir pour retourner à Combe-Fleurie.

La même pensée rapprocha alors le frère et la

sœur, qui restèrent un peu en arrière d'Antonio pour se concerter; ils se décidèrent irrévocablement à quitter la troupe le plus tôt possible, et dès les premières heures de la nuit prochaine, si rien ne venait les en empêcher. Bolengo n'étant qu'à cinq kilomètres d'Ivrée, ils auraient promptement rejoint cette ville pour ne faire que la traverser en se dirigeant vers Aoste, où ils devaient se rendre pour retourner dans le Valais. Ils auraient moins de chemin à faire qu'en allant en arrière pour repasser le Simplon, et ce nouvel itinéraire aurait aussi l'avantage de tromper Mosco; celui-ci ne manquerait pas de penser que les fugitifs avaient repris la route qu'ils connaissaient pour l'avoir parcourue avec lui. En se rendant au col du Grand-Saint-Bernard, ils auraient encore toutes les chances possibles de ne pas être reconnus par les habitants des villages qu'ils avaient traversés, et cela leur éviterait beaucoup de désagréments.





XXIII

La fuite.

Par bonheur, cette nuit-là, Mosco, sa femme et sa fille s'installèrent encore à l'auberge, en reléguant à l'écurie les deux orphelins avec Antonio et les animaux.

Pensant à leur départ, Hermine et Sylvain ne s'étaient pas étendus sur leur paillasse avant de dire adieu tout bas à Nello, leur préféré, aux deux chiens qu'ils aimaient bien aussi, à l'ours, et même à Paolo et à Virginia, auxquels ils étaient attachés malgré leur peu de sympathie pour la nature malicieuse des singes. Ceux qu'ils regrettaient le plus parmi les animaux, étaient sans contredit Castore et Polluce, et aussi l'âne intelligent qu'ils soignaient depuis six mois.

Ils auraient bien voulu pouvoir dire à Antonio qu'ils ne l'oublieraient jamais, mais ils n'osaient pas l'avertir de leur départ; la prudence leur conseillait au contraire de garder leur secret pour eux seuls, et d'attendre que leur camarade fût endormi pour prendre la fuite.

Ses ronflements les avertirent vers minuit qu'ils pouvaient enfin partir sans le réveiller; ils se levèrent donc avec précaution et se dirigèrent sur la pointe des pieds vers la porte de l'écurie, qui par bonheur donnait sur la route; ils n'avaient pas besoin de faire d'autres mouvements, car ils s'étaient couchés tout habillés, comme cela leur arrivait le plus souvent.

Ils firent glisser bien doucement le pêne dans la serrure et refermèrent ensuite l'écurie derrière eux, non sans faire un peu plus de bruit cette fois. Mais ils ne s'en inquiétèrent point : Antonio avait un sommeil si profond que rien ne devait le troubler.

Se tenant par la main, ils se mirent à courir bien vite dans la direction d'Ivrée, qu'ils n'avaient pas manqué de se faire enseigner la veille.

Mais, tout à coup, ils eurent une peur affreuse : ils entendirent des pas précipités, et, se retournant, ils virent Antonio devant eux.

« Ne craignez rien, leur dit cet excellent garçon, je ne suis pas un geôlier et je ne viens pas

pour vous réintégrer dans votre prison, mais au contraire pour favoriser votre fuite et vous dire adieu. Quand on a vécu en camarades pendant tout un été, on ne peut pourtant pas se quitter sans se souhaiter bonne chance, et je vous en voudrais de ne pas m'avoir confié vos projets si je ne comprenais un peu votre méfiance. Vous ne me connaissiez pas encore, et je ne vous le reproche point ; c'est ma faute, puisque je n'ai pas su vous faire voir mon amitié. J'en ai beaucoup pour vous cependant, car vous êtes de bons enfants, et j'éprouverais une grande peine à vous voir partir si ce n'était pour votre bien ; mais j'espère vous retrouver un jour dans de meilleures conditions. Pour cela, il faut d'abord que vous arriviez dans votre pays, et j'ai pensé qu'un peu d'argent faciliterait votre voyage. Je vous apporte donc ma bourse particulière, que vous accepterez sans scrupule, puisqu'elle ne vous paye qu'une bien faible partie de ce que mon père vous doit.... Je regrette de ne pouvoir vous offrir davantage. »

Hermine et Sylvain étaient touchés jusqu'aux larmes du procédé cordial d'Antonio. Ils ne savaient comment lui témoigner ce qu'ils ressentaient : c'était plus que de la reconnaissance ; l'estime et l'admiration s'y ajoutaient.

Aussi ne se firent-ils pas beaucoup prier pour accepter la petite somme qu'Antonio leur offrait

avec tant de délicatesse, et qui leur permettrait de s'acheter du pain.

Puis ils le remercièrent en l'embrassant fraternellement.

« Il ne faut pas que je vous retienne davantage, leur dit ce brave enfant; je vais aller me recoucher, et je dormirai plus fort que jamais puisque je dois faire semblant de ne pas vous avoir entendus. »

Là-dessus ils se quittèrent, et les petits Valaisans reprirent leur course de plus belle, en se dirigeant sur Ivrée, qu'ils atteignirent en moins d'une heure.

Ils traversèrent la ville en se dissimulant à l'ombre des murailles, afin d'éviter les regards et de ne pas se laisser arrêter comme de petits vagabonds.

Depuis quelque temps ils avaient appris à s'orienter, et, se réglant sur la lune, dont ils connaissaient l'âge et la position, pour l'avoir suivie avec soin en vue de leur départ, ils marchèrent vers le nord et prirent la route d'Aoste, sans être sûrs pourtant de ne pas se tromper.

Comme ils s'interrogeaient à ce sujet, ils entendirent derrière eux des jappements joyeux qu'ils connaissaient bien. Ils furent pris aussitôt d'une peur affreuse. Sûrement c'était Mosco qui accourait à leur recherche en suivant ses chiens,

comme ils l'avaient vu faire autrefois pour retrouver son ours.

Bientôt les deux caniches les eurent rejoints et se jetèrent sur eux, en donnant les signes de la joie la plus vive.

« Pauvres bêtes! leur dit Hermine tout attendrie, en les caressant, vous ne savez pas que votre amitié pour nous va nous perdre.... Que n'avez-vous compris ce qu'on vous faisait faire en vous ordonnant de courir après nous? Sûrement vous auriez eu pitié de notre malheur et vous nous auriez laissés fuir tranquillement en suivant une fausse piste, pour donner le change à Mosco. »

Pendant ce temps, Sylvain regardait sur la route avec anxiété, pour voir s'il ne découvrirait pas le saltimbanque.

« Mais je ne vois pas le maître, dit-il; si par hasard les chiens avaient pris tant d'avance sur lui qu'il n'ait pu continuer à les suivre?...

— Alors il faudrait nous remettre à marcher, en les emmenant par prudence, et nous cacher tous ensemble.

— Tu as raison!... Fuyons vite.

— Empare-toi de Castore, Sylvain, et je tiendrai Polluce.... Attachons-leur nos mouchoirs au collier, cela remplacera une laisse. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Mais en prenant cette

précaution, Hermine remarqua avec surprise qu'un bout de corde pendait au collier du caniche qu'elle avait à la main.

« Regarde donc, Sylvain, Polluce a dû rompre son attache avec ses dents; cela se voit.... Et Castore? demanda-t-elle en examinant tout de suite le second chien.... Mais c'est la même chose!... Alors, comprends-tu, Sylvain?... c'est qu'ils ont coupé eux-mêmes leurs cordes pour nous suivre!... Ah! non! ce serait trop heureux!.. Nous serions bien tranquilles!... Mosco ne les aurait plus pour le guider vers nous!... Pourvu que ce ne soit pas une fausse espérance!

— Sauvons-nous toujours : c'est le plus sûr! »

Hermine se mit à marcher très vite auprès de Sylvain, au milieu des deux chiens, qui témoignaient leur joie de les revoir par des caresses et des gambades.

L'excitation qu'éprouvaient les petits voyageurs leur donnait des forces qu'ils ne se connaissaient pas. Aussi arrivèrent-ils d'assez bonne heure à Pont-Saint-Martin, quoiqu'ils eussent allongé leur route en suivant des chemins de traverse, dans leur préoccupation de ne pas se laisser rattraper par Mosco. On les aurait bien étonnés en leur disant le nombre de kilomètres qu'ils avaient franchis depuis le matin.

Ils avaient bien faim, et se décidèrent à s'a-

cheter de quoi manger. Puis ils emportèrent leurs petites provisions, avec l'idée de chercher un coin écarté pour y faire leur repas.

Une caverne dans un rocher, auprès d'une source, leur servit d'abri; ils durent même y rester pour la nuit, car après s'être assis ils n'avaient plus la force de se relever.

Les deux chiens leur furent d'un grand secours; sans eux ils auraient été glacés sur la pierre humide où ils étaient forcés de s'étendre. Malheureusement la douce chaleur des bonnes bêtes ne suffisait pas pour les réchauffer complètement, de sorte qu'ils ne purent dormir.

Ils étaient néanmoins délassés quand ils se remirent en route le lendemain matin, pour s'engager dans la plaine de Donas. Ce qui les faisait le plus souffrir, c'était l'angoisse que leur donnait la crainte de se voir rattrapés par Mosco.

Cette peur horrible troubla complètement encore leur seconde journée; ils avaient soin de marcher toujours en dehors de la route, ce qui les fatiguait bien davantage. Ils ne s'arrêtèrent que pour manger et donner aussi quelque nourriture aux chiens, dont la compagnie et l'affection amenaient forcément une diversion à leurs inquiétudes. Grâce aux provisions achetées dans les villages où ils passaient, ils soutenaient

leurs forces malgré la fatigue qu'ils s'imposaient.

Après avoir couché dans une bâtisse abandonnée, où ils passèrent encore une très mauvaise nuit, les pauvres enfants reprirent leur voyage avec un nouveau courage; ils ne pouvaient d'ailleurs penser à autre chose qu'à poursuivre leur but. Ils traversèrent la ville de Châtillon de très grand matin, après s'être séparés, chacun avec un chien, pour moins attirer l'attention. Ils prirent aussi les rues les moins fréquentées, et se retrouvèrent heureusement sur la route où ils s'étaient donné rendez-vous.

En d'autres circonstances, certainement, ils se seraient vivement intéressés aux beautés pittoresques de la vallée d'Aoste, tandis que, dans leur état d'esprit, ils ne s'inquiétaient que de la direction à suivre pour se rendre à Combe-Fleurie. Bientôt ils furent pris d'un tourment plus grave encore : la faim ne les empêcherait-elle pas d'arriver jusqu'à l'hospice du Grand-Saint-Bernard, où ils savaient bien du moins qu'ils trouveraient tout ce qui pourrait leur être utile? Après avoir quitté Châtillon, ils s'aperçurent avec terreur que la bourse d'Antonio était vide, et quelques minutes auparavant ils venaient d'apprendre qu'ils avaient encore une longue marche à faire pour se trouver au col. Dans leur ignorance

du temps qu'il fallait pour y parvenir, ils avaient jusque-là satisfait leur appétit, aiguisé par le voyage, en se disant que pour aller très vite ils devaient manger suffisamment. Maintenant ils s'en repentaient amèrement : ils auraient dû avoir la sagesse de ménager le peu d'argent que la bonté d'Antonio avait mis dans leurs mains. Restait bien la triste ressource de demander l'aumône, mais pour eux c'était une honte à laquelle il leur était difficile de se condamner.

En apercevant les maisons d'Aoste, Hermine proposa à Sylvain de profiter de leur passage dans cette ville pour faire danser les chiens, ce qui ne pouvait manquer de leur rapporter quelque chose. Elle se sentait l'estomac très vide; sa faiblesse lui imposait aussi la nécessité de se restaurer. Sûrement son frère devait éprouver le même besoin. Cette pensée lui faisait de la peine et l'inquiétait. N'était-ce pas l'exposer à retomber malade que de le laisser marcher sans manger?

Mais Sylvain frémit à l'idée de se faire remarquer à Aoste avec les chiens. Ce serait une grande imprudence! On pouvait tout craindre du ressentiment de Mosco. Il n'y aurait rien d'étonnant, par exemple, à ce qu'il les eût dénoncés comme ayant volé ses chiens, afin de lancer la police à leurs trousses. En ce cas, ne serait-ce

pas se mettre dans la gueule du loup que de faire danser Castore et Polluce? Il fallait au contraire prendre à Aoste les mêmes précautions qu'à Châtillon, afin de ne pas attirer l'attention sur eux.

Hermine ne pouvait faire autrement que de donner raison à son frère. Elle s'inclinait devant la sagesse de son jugement, mais elle n'en était pas moins très tourmentée de le voir se passer de souper.

« Ah bah! faisait Sylvain, ce n'est pas une affaire que de jeûner un peu.... Nous pouvons très bien aller jusqu'au col sans manger.... Cela nous forcera à nous presser davantage, et nous ne penserons plus à nos tiraillements d'estomac quand nous aurons fait un bon repas au Saint-Bernard. »

Comme ils cherchaient un abri pour la nuit dans les environs d'Aoste, où il n'osaient passer en plein jour, ils virent dans un verger de beaux arbres fruitiers chargés de pommes et de poires qui leur mirent l'eau à la bouche. « Quel dommage, pensèrent-ils, que nous ne puissions en cueillir; nous ferions un si bon repas avec ces excellents fruits! » Mais il n'y avait pas moyen, puisque ce verger n'était pas à eux; c'eût été voler que d'y prendre la moindre chose, et ils étaient trop honnêtes pour en avoir même la tentation.

Un peu plus loin, ils trouvèrent au bord d'une haie quelques mûres sauvages, qui leur firent le plus grand bien. Ils ne manquèrent pas d'en donner aux deux caniches, qui avaient bien faim, et qui les mangèrent avec empressement. Ils aperçurent aussi sur l'herbe, au-dessous d'un sauvageon, de petites pommes acides, tombées avant la maturité, qui leur offraient un véritable repas. Leur détresse était trop grande pour qu'ils ne fussent pas enchantés de profiter d'une telle occasion de se remplir l'estomac. Ils les ramassèrent donc et les croquèrent avidement, mais en grinçant des dents malgré eux, tant l'acidité de ces fruits était désagréable. Jamais ils n'avaient fait un repas aussi détestable. Cette fois, Castore et Polluce n'eurent pas le courage de le partager avec eux.

Après avoir passé la nuit dans une ruine abandonnée, les deux enfants traversèrent à l'aube la petite ville d'Aoste, mais ils ne firent attention ni à ses antiquités romaines ni à la tour du Lépreux. Ils étaient trop tourmentés par la peur d'être arrêtés. Depuis que cette idée était venue à Sylvain, sa sœur et lui ne pensaient qu'à cela. Aussi avaient-ils renoncé à tenir les caniches en laisse. Ils aimaient mieux les voir retourner vers Mosco, si l'envie leur en prenait, que de passer pour des voleurs, en ayant l'air de les emmener de force.

Cette mesure n'eut d'ailleurs pour effet que de leur prouver complètement que ces deux chiens tenaient plus à eux qu'à tout le reste. Quoiqu'ils fussent à jeun et libres, ils ne cessèrent pas de les suivre, montrant ainsi qu'ils préféraient rester avec de bons enfants, qui les avaient toujours bien traités, plutôt que d'aller rechercher auprès de leurs anciens maîtres une subsistance chèrement gagnée.

L'attachement de ces animaux toucha vivement le frère et la sœur, qui avaient bien besoin de cette consolation dans leur triste abandon, dont ils souffraient davantage à mesure que leur faiblesse s'accentuait. Et pourtant ces braves bêtes avaient très faim. On le voyait à l'ardeur qu'elles mettaient à chercher des herbes fines, pour les mâchonner et tromper ainsi leur appétit.

Cela donna l'idée aux orphelins de faire comme eux, et d'arracher des racines qu'ils savaient être assez nourrissantes.

Ils furent obligés de renoncer bientôt à déjeuner de cette façon, car la pluie commençait; elle ne tarda pas à tomber avec violence lorsqu'ils furent engagés dans le chemin montagneux de Saint-Remy.

Dans l'état languissant où se trouvait Sylvain, un refroidissement pouvait lui donner une maladie grave. Hermine y songea tout de suite avec une

angoisse au cœur. Il lui vint alors à l'idée de se faire un parapluie, pour elle et son frère, en relevant sur leurs têtes une grosse jupe de drap fait avec la laine de ses moutons, et qu'elle n'avait pas négligé de mettre au-dessus des autres comme, six mois auparavant, quand elle avait quitté Combe-Fleurie. Cette étoffe épaisse ne pouvait manquer de les protéger en partie; mais, malheureusement, elle ne les empêchait pas d'avoir les pieds et les jambes mouillés. Leurs souliers étaient fort usés, et l'eau y entrait de toutes parts.

D'abord ils avaient espéré que la pluie cesserait bientôt de tomber; mais au contraire elle ne faisait que redoubler, et en même temps un vent froid s'élevait et augmentait leur malaise.

Et pas un abri sur la route. Si encore ils avaient pu avoir un morceau de pain pour ranimer leurs forces épuisées!

Hermine était fort inquiète pour Sylvain, qui lui tenait le bras et qu'elle traînait difficilement. Elle voyait arriver le moment où ils ne pourraient plus continuer leur voyage. Certainement, s'il fût passé en ce moment quelque voyageur, son affection fraternelle aurait triomphé de son amour-propre, et elle aurait imploré la charité pour son cher Sylvain.

Mais, par ce temps épouvantable, personne ne s'était aventuré de ce côté.

Alors commença un long martyre pour les malheureux enfants. N'écoutant que leur courage, ils continuaient à gravir le chemin détrempé par la pluie où ils pataugeaient véritablement, ce qui augmentait encore leur fatigue. Et avec cela ils se mouraient de faim, et ressentaient naturellement des crampes d'estomac et un mal de tête affreux. De temps en temps ils devaient s'arrêter pour reprendre haleine, et plus ils allaient, plus leurs arrêts se multipliaient. Enfin Sylvain fut complètement à bout de forces : il lui était maintenant impossible de faire un pas. Que devenir?... Hermine cherchait de tous côtés un refuge. Elle lui avait lâché le bras pour mieux regarder, et elle finit par apercevoir, un peu en dehors de la route, un asile bien précaire, mais qui leur permit du moins de s'asseoir à l'abri de la pluie et du vent, et de se reposer un peu. C'était une hutte abandonnée, dont le toit était encore assez solide, quoique l'eau pût y filtrer entre les planches mal jointes qui le formaient, et que retenaient seules en place de grosses pierres posées çà et là. Un petit fagot de bois se trouvait dans un coin, et Hermine pensa tout de suite que si elle avait quelques allumettes elle ferait du feu; cela lui serait bien utile ainsi qu'à son frère. Mais

malheureusement elle n'avait pas eu la précaution de s'en munir, ce dont elle se fit mille reproches en ce moment. Castore et Polluce ne pouvaient pas non plus les réchauffer, car ils avaient leur fourrure toute mouillée, même après s'être secoués, au moment d'entrer avec les orphelins dans la cahute de pierres.

Le frère et la sœur furent donc obligés de rester à trembler de froid dans leurs vêtements dégouttant d'eau. Ils ne sentaient même plus la faim, tant ils étaient fatigués et épuisés.

Des heures passèrent ainsi qui leur semblèrent bien longues. Sylvain était complètement abattu, replié sur lui-même et tout grelottant : il paraissait appesanti par le sommeil. Quant à Hermine, elle passait alternativement de l'espérance au découragement, et jetait à chaque instant les yeux sur la route pour voir si elle n'apercevrait pas quelqu'un qui pût venir à leur secours en lui donnant de la nourriture et quelques allumettes pour faire un peu de feu. Après une longue attente, elle entendit tout à coup un bruit de chevaux et de grelots, annonçant une voiture qui descendait à toute vitesse de Saint-Remy.

Son cœur se mit à battre d'espoir, et elle courut de toutes les forces qui lui restaient vers ce char qui leur apportait la vie, pensait-elle.

Mais la pluie tombait si fort que les voyageurs,

enfouis dans leurs manteaux, ne pouvaient voir la malheureuse enfant, et que le cocher n'avait pas la moindre envie de s'arrêter pour l'écouter.

Pourtant elle s'était mise à crier : « Au secours! au secours! » Mais on prit sans doute ses cris de détresse pour une plaisanterie, ou bien le bruit du vent et de la pluie les empêcha d'être entendus.

Elle vit donc passer devant elle la voiture, qui s'éloigna bien vite, en ne lui laissant qu'une déception nouvelle, et plus cruelle encore que les autres.

Pleurant et se tordant les mains de désespoir, Hermine retourna s'asseoir auprès de Sylvain, qui parut indifférent à son retour comme il l'avait été à son départ. Ce ne fut que bien plus tard, quand la pluie avait presque cessé, qu'elle vit encore passer des voyageurs ; cette fois c'étaient deux paysans qui marchaient à pied. Se levant avec peine, tant ses pieds étaient engourdis par le froid, elle se traîna vers eux en excitant Castore et Polluce pour tâcher, par leurs aboiements, d'appeler l'attention des passants. Mais les pauvres chiens n'avaient plus guère de force non plus. Ils lui obéirent d'un air bien penaud.

Ses cris réussirent beaucoup mieux que leurs gémissements plaintifs à amener les montagnards à leur secours.

Ces braves gens voyageaient pour leurs affaires, et ils étaient fort pressés; néanmoins ils commencèrent par questionner Hermine, qui leur dit simplement que son frère était malade, et qu'ils avaient dû quitter tous deux leur place pour retourner chez leur mère, dans le Valais.

Par bonheur, il se trouva que ces hommes étaient justement des marchands valaisans. Ils s'intéressèrent vivement à leurs petits compatriotes, et offrirent avec empressement à Hermine un gros morceau de pain et un saucisson, en disant qu'ils s'achèteraient facilement d'autres provisions à Aoste. Ils lui donnèrent aussi une boîte d'allumettes. Puis, n'ayant pas le temps de s'arrêter davantage, ils les quittèrent en leur souhaitant bonne chance.

Alors Hermine s'empressa d'allumer du feu et de chercher ainsi à ranimer son frère, qui se remit bientôt suffisamment pour pouvoir manger avec elle. Les chiens ne furent pas oubliés. Ils eurent leur part de ce repas, qui semblait un véritable festin aux malheureux affamés.

Mais, pendant la nuit qui suivit, l'orpheline eut des inquiétudes d'un nouveau genre et qui ne furent pas moins pénibles. Sylvain, qui s'était étendu près des cendres chaudes, fut pris tout à coup de cauchemars épouvantables qui lui donnaient une fièvre violente. Il croyait que des

régiments entiers arrivaient pour le remettre entre les mains de Mosco, et commençaient par lui passer sur le corps pour le punir.

« Ils m'écrasent! ils m'écrasent!... » criait alors le pauvre Sylvain d'une voix lamentable.

Hermine s'empressait de le réveiller et de l'embrasser pour le calmer.

« Qu'as-tu? » lui demandait-elle tendrement.

Les yeux ouverts, le petit malade lui expliquait alors ce qui causait son effroi.

« Tu te trompes; il n'y a ici que nous deux et les chiens, qui dorment à tes pieds. »

Mais il se fâchait, en prétendant qu'il savait bien ce qu'il disait, qu'il voyait les soldats et les sentait courir sur lui avec leurs chevaux. Et puis, excité par la fièvre, il se levait tout droit, voulait fuir le danger imaginaire dont il se sentait menacé, et retombait haletant et épuisé dans les bras de sa sœur; celle-ci pleurait à chaudes larmes, en se demandant quel était ce mal qui le faisait déraisonner ainsi.

Aussitôt elle lui posait sur le front des compresses d'eau froide.

Castore et Polluce semblaient aussi s'inquiéter et comprendre le chagrin de leur jeune maîtresse. Ils s'étaient approchés de Sylvain, et s'étaient laissé mettre à ses pieds par Hermine, qui pensait que leur bonne chaleur pourrait lui faire du bien.

Elle aurait voulu savoir faire quelque chose de plus efficace pour adoucir ses souffrances. Elle était si malheureuse de le voir ainsi! Ne connaissant pas les effets du délire, elle craignait que son frère ne fût en proie à un accès de folie.

Vers le matin, seulement, elle le vit se calmer et s'endormir enfin d'un bon sommeil réparateur.

Alors son cœur s'inonda de joie, tandis qu'elle versait des larmes silencieuses.

Elle s'empressa de faire encore du feu, pour que Sylvain ne sentît pas le froid glacial de cette matinée. Elle craignait tant qu'il ne fût repris de la fièvre.

Par bonheur, quand il se réveilla, il se trouva si bien, au contraire, qu'il voulut manger, à la grande joie de sa sœur. Bientôt Hermine et Sylvain se sentirent assez forts pour reprendre la route du Grand-Saint-Bernard.





XXIV

Tourmente de neige au Grand-Saint-Bernard.

Il se trouvait qu'Hermine et Sylvain avaient fait la veille plus de chemin qu'ils ne croyaient, malgré la pluie, si bien que, le bon air du matin aidant, ils furent avant midi à Saint-Remy. Après avoir passé la douane italienne, ils eurent l'indicible joie de pouvoir se dire en Valais; ils se reposèrent alors et finirent les provisions avec les chiens, en se réjouissant de manger dans leur pays natal.

Maintenant ils se croyaient presque au col du Grand-Saint-Bernard, qui n'était plus très éloigné en effet, mais ils ne se doutaient guère de ce qui

les attendait pendant le trajet de Saint-Remy au col.

Jusque-là Hermine et Sylvain n'avaient pas eu à se plaindre : il n'était pas tombé une goutte d'eau depuis le matin, quoique le ciel fût couvert de nuages et qu'il fît beaucoup de vent.

La petite fille cachait ses inquiétudes et laissait son frère espérer qu'ils auraient beau temps jusqu'à l'hospice; mais ils n'en partirent pas moins en grande hâte dès qu'ils se furent un peu reposés. Hermine pressait Sylvain, et lui disait qu'il ne fallait pas laisser aux nuages le temps de crever sur leurs têtes.

Laissant derrière eux Saint-Remy, ils se mirent à monter le sentier en zigzag qu'on a tracé sur la hauteur pour en atténuer la pente trop rapide, dans l'intérêt des piétons et des bêtes.

Mais à peine les deux enfants avaient-ils gravi quelques centaines de mètres qu'une neige fine vint à voleter de tous côtés.

« Ah! mon Dieu! voilà ce que je redoutais! » s'écria Hermine avec un geste de désespoir.

« Ne te tourmente pas, dit Sylvain; ce ne sera rien peut-être; il faut du moins l'espérer!... Le vent est trop fort pour que la neige continue longtemps à tomber. »

Le frère et la sœur grimpaient aussi vite que possible, et ils hâtèrent encore le pas en voyant

la tempête s'accentuer davantage. Au bout d'un quart d'heure de marche environ, ils se sentirent fouettés au visage par de petits cristaux de neige glacée. Mais ils n'y firent guère attention, car ils étaient autrement préoccupés de voir la montagne se recouvrir d'une blancheur mate et uniforme, sous laquelle tout disparaissait.

Déjà le sentier devenait moelleux comme un épais tapis ; on ne sentait plus les pierres sous la couche de neige brillante dans laquelle le pied s'enfonçait doucement sans se mouiller. C'était un avantage dont on ne pouvait se réjouir sur une montagne inconnue. Les pauvres enfants s'inquiétaient au contraire des conséquences de cette tombée de neige, et du vent terrible et mugissant qui faisait résonner à leurs oreilles des menaces de mort.

Ils n'osaient se communiquer leurs impressions et se disaient seulement :

« Courons vite, courons ! profitons de ce que le sentier est encore visible ! »

Ils pensaient être sur le point d'arriver ; on leur avait dit que l'hospice n'était pas éloigné de Saint-Remy. Mais les lacets se succédaient toujours les uns aux autres, quoique les malheureux enfants eussent constamment l'espoir de franchir le dernier.

Maintenant ils n'y voyaient plus à dix pas de-

vant eux, et la neige les enveloppait plus étroitement que jamais de ses petits papillons voletants et glacés, qui semblaient se multiplier à l'infini, se glissaient sous leurs vêtements, entrant le long du cou et des poignets, et menaçaient de les aveugler s'ils ne fermaient pas les yeux.

Tout à coup le vent redoubla de force et les enveloppa dans un tourbillon de neige compacte, qui les renversa sur le tapis blanc et moelleux, où ils furent roulés vivement et bientôt étourdis.

Quand ils purent enfin se relever, ils ne savaient plus trop où ils en étaient, et se trouvaient séparés l'un de l'autre.

« Où es-tu, Sylvain? » cria Hermine d'un accent désespéré, en se rendant compte enfin de son isolement. Et comme aucune voix ne répondait à la sienne, elle se remit à crier plus fort, tout en ressentant une espèce d'étranglement qui l'empêchait presque d'ouvrir la bouche.

Enfin elle s'arrêta haletante, épuisée, se demandant avec angoisse ce qu'était devenu son frère....

« Castore! Polluce! où êtes-vous?... » cria-t-elle encore, pensant qu'ils pourraient peut-être l'aider à retrouver Sylvain.

Les chiens arrivèrent enfin, de deux points différents, en secouant leur fourrure pleine de neige.

« Cherchez Sylvain!... » leur dit-elle.

Mais justement elle crut l'entendre alors à une certaine distance.

« Mine! es-tu là? disait-il,... je ne t'aperçois nulle part. »

Les chiens étaient partis à sa voix et revinrent bientôt avec lui.

Il s'était remis de son étourdissement un peu plus tard que sa sœur, et à ce moment il avait éprouvé une inquiétude analogue à celle d'Hermine.

Dans leur joie de se voir réunis, il leur semblait maintenant qu'ils n'avaient plus de malheur à redouter.

Ils ne tardèrent pas à perdre ces nouvelles illusions.

Se tenant par la main, ils avaient repris leur marche pour tâcher de rattraper le sentier, dont ils avaient été chassés d'une façon si violente. Ils allaient au hasard, sur la neige immaculée qui s'étalait toujours autour d'eux comme un tapis de velours splendide; en vain ils cherchaient sur cette blancheur éblouissante les vestiges d'un chemin quelconque; rien ne venait leur révéler l'existence de celui qu'ils avaient suivi déjà. Du blanc, toujours du blanc, partout du blanc : dans l'air qui les entourait, aussi loin que pouvaient aller leurs regards, en haut, de tous côtés, jusqu'à leurs pieds, d'où rayonnait, jusqu'à perte

de vue, la couche épaisse et molle déposée sur le sol.

C'était fatigant et énervant à la fois d'errer ainsi dans la neige, à l'aventure.

A chaque instant un obstacle arrêtait leurs pas : une fondrière, un talus ou une pente trop raide. Alors ils devaient faire un détour, aller à droite, à gauche, comme cela se pouvait, en se disant toujours : « Nous allons peut-être retrouver notre sentier par là ».

Ils interrogeaient les chiens, qui n'étaient pas plus habiles qu'eux. Mais comment auraient-ils pu apercevoir quelque chose ou sentir une piste, quand le vent leur chassait continuellement de la neige dans les yeux et dans les narines? Car la tempête continuait, plus forte que jamais, et faisait un bruit épouvantable.

Mais, tout à coup, ce vacarme fut dominé par un roulement formidable et continu, ressemblant à celui de la foudre, quoique moins éclatant.

Épouvantés, les orphelins s'arrêtèrent une minute, croyant sentir la montagne s'ébranler sous eux. Les chiens avaient peur aussi et poussaient des cris plaintifs, en tremblant de tous leurs membres.

Qu'allait-il arriver?... quelque chose d'horrible. assurément!...

Hermine ne fut pas longtemps à le deviner.

« C'est une avalanche!... Sauvons-nous! » s'écria-t-elle avec un accent déchirant.

Affolés, ils cherchèrent à courir; mais ils n'eurent pas fait deux pas qu'ils furent renversés et renvoyés au loin avec une violence extrême.

A peine eurent-ils la force de jeter un cri, et puis ils crurent mourir en perdant connaissance.

Ils ne purent jamais se rendre compte du temps qu'avait duré leur évanouissement.

Hermine ouvrit les yeux la première, en croyant sortir d'un rêve affreux à mesure que ses souvenirs lui revenaient.

Comment n'était-elle pas morte de son terrible accident?... Elle se tâtait les bras en se demandant si elle vivait encore. Dès que ses idées furent un peu nettes, elle pensa à Sylvain. Ah! s'il était mort, pourquoi ne l'avait-elle pas suivi dans la tombe?...

La pauvre enfant voulut se relever pour chercher son frère, et s'aperçut alors avec effroi que cela lui était impossible. Elle pouvait bien se mettre sur son séant, mais non pas dégager ses jambes, enfoncées dans un trou où les retenaient d'énormes pierres étroitement serrées. Après avoir fait mille efforts pour remuer ces pierres avec ses mains, elle dut y renoncer. Qu'allait-elle devenir dans cette situation épouvan-

table? Et Sylvain qu'elle ne voyait pas et qu'elle ne pouvait aller chercher!...

Il n'était pas loin, cependant; si elle ne l'apercevait pas, entre les flocons blancs qui tombaient toujours, c'était à cause de son trouble. Elle finit par le découvrir ou plutôt par le deviner à quelques pas d'elle, sous une couche légère de neige. Dans sa chute, le poids de son corps lui avait creusé un lit glacé, d'où sa tête sortait seule. Elle reconnut très bien Polluce qui lui léchait le visage.

« Sylvain! Sylvain! s'écria-t-elle.... Viens auprès de moi, je t'en supplie.... J'ai les jambes emprisonnées : je ne puis faire un pas!... »

Mais son frère ne l'entendait pas, et elle répéta bien des fois inutilement ses appels, qui devenaient à chaque fois plus déchirants. Son anxiété était si vive!

Les soins que le chien prodiguait à l'orphelin finirent cependant par lui rendre l'usage de ses sens.

Hermine le vit se mouvoir et redoubla ses cris; mais ils exprimaient cette fois la joie qu'elle ressentait en apercevant les signes d'existence que lui donnait son cher Sylvain.

Le petit garçon l'entendit et lui répondit faiblement. Il ne savait plus où il était, et ce qui l'avait mis dans cet état. Il lui fallut un certain temps

pour rappeler ses esprits et reprendre assez de force pour se traîner vers sa sœur.

Celle-ci attendait avec impatience le moment de le serrer sur son cœur ; mais, au lieu d'éprouver en le voyant la grande joie qu'elle espérait ressentir, elle faillit au contraire se trouver mal de saisissement.

Le pauvre enfant n'était plus reconnaissable : son visage était gonflé par les contusions, déchiré par les pierres, et sillonné d'un filet de sang qui coulait de sa chevelure et provenait d'une blessure qu'il s'était faite au sommet de la tête.

« Ne te tourmente pas, dit-il à sa sœur pour la rassurer,... je suis faible, mais pas malade du tout.... J'ai seulement très froid. »

Hermine ne sentait pas qu'elle était glacée elle-même, tant elle était épouvantée de l'état où elle voyait son frère. La malheureuse faisait en même temps de nouveaux efforts pour se dégager les pieds et pouvoir ainsi se rapprocher de lui pour examiner ses blessures, mais c'était peine perdue.

Sylvain se mit à genoux près d'elle et se courba pour la satisfaire. Alors elle plaça de la neige sur la plaie béante au milieu des cheveux, et la maintint sur la tête du blessé en lui mettant son mouchoir en mentonnière.

Il se trouva mieux alors, et voulut à son tour

s'occuper de délivrer sa sœur; mais ses forces, réunies à celles d'Hermine, n'étaient pas suffisantes pour une telle besogne.

Sylvain se découragea le premier en voyant l'insuffisance de leurs efforts.

« Nous allons mourir ici, lui dit-il.... Toi, tu ne peux mouvoir les jambes, et moi, je suis trop faible pour marcher.

— La mort ne veut pas de nous, puisque nous avons été épargnés par l'avalanche », dit Hermine en s'efforçant de sourire pour rendre quelque énergie à son frère, quoiqu'elle ne fût pas moins inquiète que lui.

« Nous ne pouvons manquer d'être bientôt secourus dans cette région, lui dit-elle encore.... Le passage du Saint-Bernard est très fréquenté.... Si nous nous mettions à crier, on nous entendrait sans doute. »

Alors ils firent tous deux des appels désespérés, mais personne n'y répondit.

« Si nous envoyions les chiens chercher du monde, ils auraient, je crois, l'instinct de nous ramener quelqu'un. »

En parlant, elle regardait où ils étaient; elle aperçut leurs deux fourrures noires, côte à côte, et les appela. Aussitôt Polluce se détacha du groupe et se dirigea vers elle; mais il avait l'air tout triste et ne remuait pas la queue,

comme à l'ordinaire en pareil cas; au contraire, il la mettait entre ses jambes de la façon la plus piteuse du monde. Puis, dès qu'il eut fait preuve d'obéissance en s'approchant d'Hermine, il retourna vivement vers son camarade.

« Qu'y a-t-il encore? et pourquoi Castore ne bouge-t-il pas? » demanda Hermine à Sylvain.

Lui-même était inquiet de l'immobilité de Castore et de l'air désolé de Polluce. Il fit un effort pour se rendre auprès des deux chiens; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il jeta un cri d'horreur.

« Quel malheur! s'exclama-t-il.... Le pauvre Castore a été tué par une énorme pierre entraînée par l'avalanche.... Il a encore la tête prise.

— Ah! mon Dieu! dit Hermine.... C'est horrible de penser que la pauvre bête n'aurait pas été tuée si elle ne nous avait pas suivis!... Et dire qu'il aurait pu nous en arriver autant!... Tu le vois, Sylvain, nous n'avons pas le droit de nous plaindre.... Nous devons rendre grâce au Ciel, au contraire, de nous avoir préservés de ce grand péril....

— S'il faut mourir de froid ici, ce sera plus épouvantable encore!...

— Ne dis pas cela, Sylvain; c'est très mal de perdre courage quand tu devrais te réjouir avec moi d'avoir échappé à un si grand danger!...

Unis plutôt ta voix à la mienne pour appeler au secours. »

Les pauvres enfants firent preuve de la plus grande énergie, et combattirent tant qu'ils purent contre la mort, qui s'acharnait sur eux.

Mais ils épuisèrent bien vite le peu de forces qu leur restait, dans des appels désespérés et inutiles.

Pourtant Polluce les aidait de ses aboiements, que répétaient les échos de la montagne.

Le frère et la sœur étaient si faibles qu'ils n'entendaient même plus les vaillants efforts de cet ami fidèle. Sylvain s'était assis auprès d'Hermine et l'avait enlacée de ses bras.

« Tu le vois bien, lui disait-il tristement à l'oreille dans un dernier souffle,... tu le vois bien, nous allons mourir!...

— Que veux-tu,... il faut nous résigner.... Embrassons-nous à l'intention de notre bonne mère : le vent lui portera peut-être nos derniers baisers!... Hélas! pourquoi faut-il que nous lui causions un nouveau chagrin?... »

Le froid commençait à les endormir, et ils restèrent ainsi un bon moment sans rien dire.

« Souffres-tu, Sylvain? reprit Hermine d'une voix qui semblait venir de bien loin.

— Non! du tout! lui répondit-il de la même façon.



Sylvain s'était assis auprès d'Hermine.

— Tant mieux ! mon Sylvain ;... moi non plus.... Je ne sens pas mes jambes à présent.... Je n'aurais pas cru qu'il fût si peu pénible de mourir.... Et puis, te rappelles-tu, on dit que les petits enfants qui meurent deviennent des anges.... Alors nous aurons des ailes... et nous pourrons aller retrouver maman. »

Mais Sylvain ne l'entendait plus, et la pauvrette semblait elle-même rêver tout bas.

Dans l'état particulier de béatitude où elle se trouvait, ses nerfs furent tout à coup désagréablement impressionnés par des bruits confus arrivant péniblement à ses oreilles. On s'agitait autour d'elle sans qu'elle en comprît la cause.... Elle souffrait maintenant horriblement.

Pourtant c'était la délivrance que lui apportaient deux voyageurs que Polluce avait fini par découvrir, au moment où le vent et la neige commençaient à cesser. Les orphelins étaient trop près de la mort pour rien comprendre. Cependant Hermine se sentit soulevée de terre ; mais dans son hallucination elle crut seulement devenir un ange et s'envoler.

Elle ne comprit la réalité qu'à l'hospice, après avoir reçu les plus grands soins, si nécessaires en pareil cas. Sylvain avait été l'objet de la même sollicitude, et il rouvrit les yeux en même temps qu'elle.

Cette fois, ce fut en sanglotant de bonheur qu'ils s'embrassèrent. Ils se demandaient où ils étaient, et par quel prodige ils avaient échappé à la mort, qui les avait touchés de si près.

Polluce, en aboyant de joie autour d'eux, semblait leur dire : « C'est moi qui vous ai sauvés, parce que je vous aime! »

Ils finirent par le comprendre et l'embrassèrent comme on embrasse son meilleur ami; le brave animal le méritait bien. En même temps, les deux enfants donnaient un souvenir de regret à Castore, qui en aurait fait autant pour eux.

Ils témoignèrent aussi la plus grande reconnaissance à ceux qui les avaient relevés sur la neige et soignés ensuite.

Mais, après ces premiers moments d'expansion, ils furent pris d'une fièvre violente. Par bonheur ils étaient maintenant sous la garde des religieux du Saint-Bernard, qui avaient mis auprès d'eux un des domestiques de l'hospice, dont le dévouement contribua beaucoup à hâter leur rétablissement. Tout en veillant sur eux, cet excellent homme massait le pied qu'Hermine s'était foulé dans les pierres, et pansait la plaie de Sylvain.

Polluce, qui ne quittait pas ses jeunes maîtres, ne savait quelles caresses lui faire pour le remercier des soins qu'il prodiguait aux petits malades.

Il lui donnait aussi toute sa confiance, en se réfugiant auprès de lui dès qu'il apercevait un des gros chiens de l'hospice, qui lui faisaient extrêmement peur.





XXV

Bonheur de braves gens.

Les enfants étant en pleine convalescence, le brave domestique qui les soignait profita d'un beau soleil pour les faire asseoir sur des chaises auprès de la porte d'entrée, afin de leur procurer la distraction de voir arriver les voyageurs. Pour cela, il avait dû porter Hermine, qui ne pouvait faire encore usage de son pied malade.

Polluce s'était mis entre eux deux, et paraissait s'intéresser comme ses maîtres à l'entrée des caravanes dans l'hospice.

Tout à coup Hermine s'écria : « Ah! quel bonheur! voici le généreux étranger qui a sauvé Cosacco. »

Cette exclamation attira l'attention du voyageur qui en était l'objet.

« Mais, s'écria-t-il à son tour, ce sont mes petits orphelins de Combe-Fleurie, dont j'ai fait la connaissance à Domo d'Ossola. Vous me reconnaissez donc, mes enfants? »

Ceux-ci lui montraient par de bons sourires le plaisir qu'ils éprouvaient à le voir.

« Pourquoi êtes-vous ici? leur demanda le Canadien.... Vous n'êtes donc pas restés dans la troupe de Mosco?... »

Alors Hermine lui raconta en peu de mots la malheureuse existence qu'ils avaient menée depuis six mois, et à laquelle ils n'avaient pu se soustraire que par la fuite. Elle termina ce récit en lui parlant des souffrances qu'ils avaient endurées pendant leur triste voyage, qui avait failli se terminer par leur mort, et ne manqua pas de s'étendre sur l'affection que leur avaient témoignée les deux chiens, et sur l'intelligent dévouement de Polluce.

Après avoir caressé le caniche, l'étranger dit aux orphelins :

« Ce qui vous est arrivé ne m'étonne guère, mes pauvres petits.... Les enfants qui ont perdu leur père souffrent toujours beaucoup de n'être plus soutenus par leur appui naturel, et surtout quand leur mère ne peut s'occuper d'eux....

Ah ! je vous plains !... Je ne peux vous dire assez combien je vous plains !... »

L'excellent homme ne se contenta pas de témoigner par des paroles sa profonde sympathie pour Hermine et Sylvain ; il leur montra surtout son intérêt par ses actes, avec un dévouement et une générosité dont peu de gens auraient été capables.

A partir de ce moment, il les traita comme s'ils eussent été ses propres enfants, et résolut de ne pas les quitter avant de les avoir remis entre les mains de leur mère, qu'il voulait consulter et aider, pour leur procurer de l'instruction et un état honorable.

Renonçant à cause d'eux à continuer pour le moment son voyage en Italie, où il comptait passer l'hiver selon son habitude, il se mit en route le lendemain matin avec Hermine et Sylvain, après avoir versé dans le tronc de la chapelle une somme importante, pour contribuer aux secours donnés par l'hospice à tous les malheureux. Les enfants, de leur côté, remercièrent les religieux, et surtout le domestique qui les avait si bien soignés.

Comme Hermine ne pouvait encore marcher, le Canadien prit des mulets pour effectuer la descente par le défilé de Marengo, jusqu'au Plan-de-Proz. Là il se procura une voiture pour aller à Martigny, et ensuite à Combe-Fleurie.

Les petits Valaisans étaient au comble du bonheur avec cet excellent homme, qui avait pour eux les attentions d'un père. Il tenait à les bien nourrir et à les empêcher de prendre aucune fatigue, pour que leur mère s'aperçût le moins possible de tout ce qu'ils avaient souffert loin d'elle.

Connaissant aussi le bon effet de la distraction sur les enfants, il fit tous ses efforts pour les intéresser pendant le voyage, en leur racontant les hauts faits d'armes de Napoléon Ier au Grand-Saint-Bernard et aux environs.

Les petits Valaisans l'écoutèrent avec respect, mais ils étaient trop ignorants pour profiter de son récit. Toutes leurs pensées, d'ailleurs, étaient pour leur famille, et cela les empêchait aussi de regarder les vues de la route, quoique le temps fût redevenu beau.

Enfin ils arrivèrent à Combe-Fleurie, et la voiture qui les amenait fit une révolution dans le hameau, où l'on ne voyait jamais que des chariots de paysans.

Hermine et Sylvain indiquèrent au cocher le chemin de la vieille demeure de leur grand'tante, et en même temps ils regardaient de tous côtés, pour tâcher d'apercevoir leur mère, leur sœur ou l'un de leurs petits frères; à défaut de quelqu'un de la famille, ils disaient bonjour à tous les gens du pays.

Mais personne ne les reconnaissait, tant ils avaient pâli et maigri depuis leur départ. Les passants auxquels ils s'adressaient les examinaient d'un air étonné, et n'étaient pas éloignés de prendre leurs saluts pour une moquerie. Ces paysans regardaient aussi curieusement le caniche, qui jappait de joie en voyant la gaieté de ses maîtres.

Bientôt Hermine et Sylvain ne furent plus qu'à quelques pas de la maison qu'ils connaissaient bien, et alors ils aperçurent leur mère à l'une des fenêtres, où le bruit de la voiture venait de l'attirer.

Leurs regards se croisèrent alors avec ceux de Maria, qui jeta un grand cri et disparut en courant vers l'escalier, afin de rejoindre au plus vite ses chers bien-aimés. Ceux-ci de leur côté avaient sauté de la voiture pour se précipiter dans la maison, et ils tombèrent dans ses bras au moment où elle apparaissait sur le seuil, les mains tendues vers eux.

Alors, en criant et pleurant de joie, ils s'embrassèrent tous trois, dans l'étreinte folle de cette mère qui semblait perdre la raison sous le coup de ce bonheur imprévu; elle serrait Hermine et Sylvain sur son cœur comme si elle eût craint qu'on ne vînt encore les arracher à son amour, et si elle les lâchait un instant, c'était pour les

ressaisir avec une ardeur nouvelle. Ses chers enfants n'étaient guère moins émus, et pendant quelque temps on n'entendit qu'un bruit de sanglots et de baisers.

Enfin la mère s'écria :

« Et moi qui vous croyais morts, mes pauvres chéris ! »

Puis, avec une agitation fébrile causée par son émotion violente, elle leur apprit que la vieille tante était morte, lui laissant tous ses biens; aussitôt elle avait voulu les faire revenir auprès d'elle pour participer à sa nouvelle aisance, dont il lui était impossible de jouir sans eux. Malheureusement elle n'avait pu même avoir de leurs nouvelles, Mosco n'ayant pas répondu aux lettres pressantes qu'elle lui avait fait adresser par sa sœur Tolia, la seule qui pût savoir où il était. Désespérée de ce silence, elle avait fini par décider son oncle L'heureux à partir pour l'Italie et à parcourir les villes et les villages où l'on pouvait présumer que Mosco avait passé, afin de retrouver sa piste et d'arriver à lui reprendre les deux enfants s'ils vivaient encore, car la pauvre mère en était arrivée à voir ce doute affreux se glisser chaque jour plus fortement dans son cœur. Combien de fois elle s'était reproché d'avoir cédé aux instances de son oncle en les laissant partir avec l'Italien !



Ils s'embrassèrent tous trois.

« Si vous n'étiez pas arrivés aujourd'hui, mes chéris, ajouta-t-elle en terminant, votre vieil oncle se serait mis en route pour aller à votre recherche, afin de m'empêcher d'y courir moi-même, ce qui n'eût pas été raisonnable, puisque j'avais besoin de rester ici pour les petits. »

Hermine dit alors à sa mère qu'ils n'avaient pu continuer à suivre Mosco parce que Sylvain devenait malade; mais elle se garda bien de lui donner plus de détails pour le moment, dans la peur d'augmenter encore son chagrin. Puis elle lui montra le Canadien, qui était resté en arrière pour ne pas gêner l'effusion de leurs cœurs, et elle lui apprit ce qu'il venait de faire pour eux.

Maria en fut attendrie jusqu'aux larmes; elle remercia en peu de mots le généreux bienfaiteur d'Hermine et de Sylvain, tandis que ses regards, pleins d'une profonde reconnaissance, lui en disaient bien plus que ses paroles.

Elle fut interrompue par l'arrivée de ses trois plus jeunes enfants et de son oncle L'heureux.

Les nouveaux venus étaient bien joyeux du retour des deux aînés, et il s'ensuivit une seconde scène d'attendrissement.

Le Canadien reçut ensuite les remerciements émus du vieil oncle, auxquels Maria ne put s'empêcher d'en ajouter encore, malgré la grande

timidité qui retenait sur ses lèvres tant de paroles inspirées par son cœur.

Ces braves gens maudissaient leur ignorance, qui ne leur permettait pas de s'exprimer comme ils l'auraient voulu; ils auraient désiré mieux faire comprendre au généreux étranger l'étonnement et l'admiration que leur inspirait sa bonté.

Afin de pouvoir du moins lui donner une idée de leur bonheur, qu'il avait grandement avancé, ils réunirent leurs instances pour le supplier de rester quelques jours auprès d'eux, et cet excellent homme n'osa leur refuser ce plaisir, quoiqu'il regardât sa tâche comme terminée, maintenant que l'héritage recueilli par Maria lui permettait d'élever ses enfants auprès d'elle sans les secours de la charité.

Après les premiers moments d'expansion, Hermine et Sylvain ne manquèrent pas de parler à leur famille de l'attachement que les chiens de Mosco leur avaient montré, de la mort affreuse de Castore et du dévouement de Polluce. Il fut décidé que celui-ci resterait dans la famille, et que Maria le payerait largement à Mosco, dès qu'on saurait son adresse. Malgré le mal qu'il avait fait à ses enfants, elle ne voulait pas garder son chien sans l'indemniser.

L'affectueuse hospitalité de ces honnêtes montagnards sut rendre agréable au Canadien le

séjour qu'il fit à Combe-Fleurie. Pour un philanthrope comme lui, il était doux de jouir du spectacle que lui offrait la famille de Maria, dont les bons sentiments et la satisfaction se lisaient sur la figure honnête de chacun de ses membres.





XXVI

Épilogue.

Dix ans s'étaient écoulés depuis le retour d'Hermine et de Sylvain auprès de leur mère ; et de leur triste séjour auprès des saltimbanques il n'était resté dans leur esprit que le souvenir d'un affreux cauchemar. Les bonnes leçons reçues depuis, au village de Combe-Fleurie, leur avaient fait oublier celle de Mosco, dont ils n'avaient plus jamais entendu parler : le saltimbanque n'avait pas donné signe de vie, et sa sœur Tolia avait dû quitter le Valais, après avoir perdu son mari, qui ne lui laissait absolument rien ; n'ayant pas d'enfant, elle s'était facilement décidée à partir, pour gagner sa vie dans une grande ville.

Quant à Maria, elle n'avait pas eu de nouveau chagrin à partir du moment où Hermine et Sylvain lui avaient été rendus. Elle avait consacré son existence et ses revenus à la bonne éducation de ses enfants ainsi qu'à l'adoucissement des misères de son village, et elle s'était vue vieillir tranquillement au milieu du respect et de l'affection de tous.

Guidés par les meilleurs conseils, ses fils étaient devenus d'honnêtes et excellents cultivateurs, aussi capables de tenir leurs comptes que de diriger le travail de leurs ouvriers, et ses filles pouvaient défier en capacité les plus habiles ménagères.

Maria allait avoir le bonheur de marier Hermine avec un jeune camarade de Sylvain, renommé pour sa bonne conduite et son excellent caractère, son intelligence et son courage.

C'était un dimanche, et les fiancés venaient de se réunir comme d'habitude, ce jour-là, avec la famille du jeune homme, autour de la table hospitalière de Maria. On n'attendait plus que l'arrivée de l'oncle L'heureux, toujours bien portant malgré son grand âge.

Les jeunes gens devisaient gaiement pour tromper leur appétit, tandis qu'un joyeux feu de bois pétillait dans la grande salle à manger, car on se trouvait à la fin d'octobre.

« Tiens! s'écria Hermine tout à coup en faisant un retour vers le passé, il y a aujourd'hui dix ans que nous manquions mourir dans la neige, Sylvain et moi, en fuyant Mosco et Stella pour revenir auprès de notre mère, où le bonheur nous attendait. »

En ce moment, une femme du village vint avertir Maria que ses secours étaient nécessaires à un malheureux qu'on avait ramassé sur la route, presque mourant de faim et de froid.

Il était d'usage qu'en de telles circonstances on eût recours à la charité de la veuve, qui ne se faisait jamais prier.

En effet, Maria se leva aussitôt et fit signe à ses filles, qui l'aidaient toujours en pareil cas. Elle recommanda à ses hôtes de se mettre à table, pour ne pas lui faire regretter son absence; mais les jeunes gens du moins voulurent absolument l'accompagner, en disant qu'ils rapporteraient le malheureux à la maison, pour faciliter la tâche de Maria et de ses filles.

Toute cette bonne famille était attendrie déjà par la situation du pauvre voyageur, en souvenir de la détresse analogue dont Hermine et Sylvain avaient souffert autrefois, lors de leur retour à Combe-Fleurie.

Quel ne fut pas l'étonnement de ceux-ci lorsqu'en arrivant auprès du malheureux ils se trouvèrent devant Mosco le saltimbanque.

Hermine ne put retenir un cri de surprise, qui attira sur elle l'attention de son ancien maître. Il reconnut tout de suite son élève favorite, malgré les années qui avaient changé en belle jeune fille la jolie fillette dont il était si fier quand il la présentait au public.

« Quel bonheur de vous revoir, mon enfant! s'écria-t-il avec feu tandis qu'une lueur de joie illuminait son visage décomposé par la souffrance.... Je bénis le ciel de m'avoir permis d'arriver jusqu'à vous avant de rendre le dernier soupir. C'est dans ce but que je me suis mis en route, malgré ma faiblesse et ma décrépitude.... Maintenant je puis mourir!... je ne me plaindrai pas!... Mais, avant de partir pour mon dernier voyage, qui terminera ma vie errante, je tenais à vous demander pardon de la peine que je vous ai faite en contrariant les goûts de votre frère.... Il y avait de ma part plus de sot entêtement que de méchanceté, croyez-le bien!... Après votre départ, dont je m'accusais, je vous ai beaucoup regrettée; puis j'ai su que vous aviez trouvé la fortune et le bonheur que vous méritiez, et je m'en suis bien réjoui. »

Hermine avait les larmes aux yeux en enten-

dant ce pauvre moribond s'exprimer avec une telle humilité, et surtout avec l'affection bien marquée qu'il lui témoignait autrefois, et que le temps n'avait pas affaiblie.

« Calmez-vous, lui dit-elle, et croyez que je suis bien contente aussi de vous revoir.... Ce qui m'a fait de la peine autrefois est oublié, et je ne me souviens que de votre amitié.... Vous avez toujours été bon pour moi, et je serais une ingrate de ne pas le reconnaître!... Aussi, croyez bien que nous ferons à notre tour ce que nous pourrons pour vous.... Mes frères et mon fiancé vont vous porter chez nous, où vous serez bien soigné, et dans quelques jours vous retrouverez la santé, j'en suis sûre. »

Dans la peur qu'il ne se trouvât mal pendant qu'on le conduirait chez sa mère, Hermine lui fit d'abord avaler un bouillon et du vin sucré, apportés dans cette intention; ensuite on l'enveloppa dans une couverture, et, après l'avoir déposé sur un matelas, les jeunes gens le transportèrent, à l'aide d'un brancard, jusqu'à la maison de Maria.

Celle-ci était si vivement impressionnée par la vue du saltimbanque, qui lui rappelait les souffrances de ses enfants, qu'elle n'avait pas la force de lui dire un mot, quoique sa charité lui ordonnât le pardon. Sylvain éprouvait un sentiment

analogue. Ils n'en admiraient pas moins la douce bonté d'Hermine, et ils finirent même par vaincre leur répugnance, pour l'aider de tout leur pouvoir à adoucir la dernière journée du malheureux, qui expira le lendemain dans les bras de la jeune fille, malgré les soins qu'elle lui avait prodigués.

Elle en fut bien récompensée par la reconnaissance qu'il lui témoigna jusqu'à la fin. Tant qu'il put lui parler, il ne cessa de la remercier de l'avoir rendu si heureux pendant cette courte halte auprès d'elle, qui avait si bien préparé sa dernière étape, et puis, jusqu'au moment suprême, son regard lui exprima les mêmes sentiments.

Pendant les premières heures qui avaient suivi son arrivée chez Maria, Mosco n'avait pas manqué de raconter à Hermine la série de malheurs qui l'avait mis dans le triste état où elle le voyait : d'abord Cosacco était mort, et même le saltimbanque avait attribué cet événement au chagrin que l'ours avait ressenti de ne plus voir Hermine et le petit Luca ; ensuite les recettes avaient diminué de telle façon qu'une grande misère s'en était suivie ; on avait dû vendre les deux petits singes, Paolo et Virginia, puis la voiture et le cheval, et enfin l'âne, ce Nello si gentil que tous aimaient; pour comble de malheur, Stella et Laurella étaient

mortes du choléra dans des souffrances horribles; Mosco n'avait été que faiblement atteint, mais sa santé ne s'était jamais remise et ne lui avait plus permis de travailler. Alors Antonio, qui seul avait été épargné, s'était dévoué pour procurer un peu d'argent à son père, dans l'espoir de lui permettre ainsi de reprendre des forces par une nourriture substantielle; le brave garçon, qui était devenu un excellent gymnaste, avait contracté un engagement dans une troupe qui se rendait en Amérique, et avait remis à son père la somme qu'il s'était fait payer d'avance; mais son sacrifice avait été inutile, car Mosco ne s'était pas trouvé mieux après avoir dépensé cet argent. Malade et sans ressources, il s'était vu réduit à tendre la main pour arriver jusqu'à Hermine, qu'il voulait revoir avant sa mort, dont l'approche ne l'effrayait pas d'ailleurs : elle se montrait à lui, au contraire, comme la délivrance de ses misères.

Hermine n'avait pu entendre ce triste récit, ni voir mourir le pauvre Mosco, sans ressentir une grande tristesse, qui avait assombri pendant quelque temps son existence et celle de sa famille. Mais les préparatifs de son prochain mariage vinrent heureusement la distraire, et ne tardèrent pas à ramener la joie dans son cœur, en lui faisant entrevoir le bonheur qui l'atten-

dait jusqu'à la fin de ses jours. Sylvain, lui aussi, ne pouvait manquer d'être heureux, car dans cette excellente famille on n'ambitionnait que les satisfactions amenées naturellement par le travail et la bonne conduite.



TABLE DES CHAPITRES

questions qui passionnent notre temps. Mais le lecteur exige aussi une grande distraction de l'esprit. Il aime les surprises de l'imagination, il se prend volontiers aux aventures, aux douleurs, aux remords et aux joies des héros et des héroïnes; les fictions de la poésie, du roman, du drame ou de la comédie l'émeuvent et le captivent. Nous donnerons satisfaction à ces aspirations légitimes.

Tous nos articles pourront être lus par des jeunes filles. Plusieurs seront destinés aux enfants qui aiment les récits d'aventures et les contes qui les transportent dans le monde d'imagination où ils se plaisent.

Le Livre du mois pour cinquante centimes.

Les *Lectures pour Tous* paraissent le **1er de chaque mois** depuis le mois d'Octobre 1898 et contiennent

96 pages de texte et 110 Gravures.

Chaque Numéro, format grand in-8° à deux colonnes, imprimé sur papier de luxe, renferme environ dix ou douze articles variés. Il se vend **50 centimes**; franco par la poste en France, **60 centimes** et pour l'Union postale **75 centimes.**

LES NEUF

PREMIÈRES ANNÉES (1899-1907)

FORMENT

Neuf magnifiques volumes grand in-8

ILLUSTRÉS CHACUN DE PLUS DE **1 200** GRAVURES

Chaque année, reliée, 9 fr.
(Les années 1899 à 1903 sont épuisées).

ABONNEMENTS

UN AN. — Paris, 6 fr.; Départements, **7** fr.; Étranger, **9** fr.
SIX MOIS. — Paris, **3** fr. **50**; Départements, **4** fr.; Étranger, **5** fr.

COULOMMIERS. — IMP. PAUL BRODARD. — 12-07-1625.

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD

